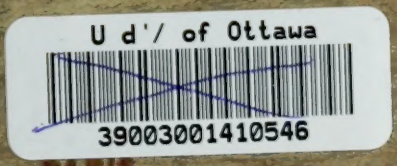
G. ÉDON

RECUEIL GRADUÉ DE THÈMES LATINS

PA
2087
.E3R
1917



PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

17-9-53

RECUEIL GRADUÉ

DE

THÈMES LATINS

EXTRAITS DES MEILLEURS PROSATEURS FRANÇAIS

POUR L'USAGE

DES CLASSES DE GRAMMAIRE (6e, 5e et 4e)

AVEC

des annotations, des commentaires et un dictionnaire des noms propres

PAR

M. GEORGES ÉDON

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR AU LYCÉE HENRI IV

NOUVELLE ÉDITION

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

BELIN FRÈRES
Médiation Hypothécaire
100 %
Sur le Livre de Catalogue
des Ouvrages scolaires
Décision de la Maison des Éditeurs
du 15 Décembre 1913
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

BELIN FRÈRES

8, RUE FÉROU, 8

A l'angle de la rue de Vaugirard, 50

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAS
uOttawa

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de notre griffe sera réputé contrefait.

Belin Frères

PA
2087
.E3R
1917

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

PRÉFACE

Après la publication de notre *Cours de Thèmes et Exercices latins*, composé sur le plan de la grammaire de Lhomond, nous présentons ce recueil à nos collègues, non-seulement comme un choix de textes indépendant de toute méthode particulière et par conséquent susceptible de s'adapter à tous les systèmes d'enseignement, mais aussi comme le complément nécessaire de notre précédent ouvrage.

Si nous pensons que l'étude des règles de la langue latine est un point sur lequel on ne saurait trop insister dans les classes de grammaire, et que le meilleur moyen de plier l'esprit de nos jeunes élèves à l'observation de ces principes, consiste à leur fournir, dans des thèmes d'exercices, de nombreuses occasions de les appliquer, nous croyons aussi que l'enfant doit de bonne heure lier commerce avec nos grands écrivains, s'habituer à comprendre leurs pensées en s'exerçant à les traduire, et par l'attention qu'éveille en lui la difficulté de les bien rendre, graver dans sa mémoire les expressions et les tournures marquées du sceau de leur génie.

Il va sans dire que, dans un livre destiné à de jeunes intelligences, nous n'avons admis qu'avec la plus grande réserve les constructions ou les pensées dont la traduction réclame une certaine délicatesse de plume; et s'il s'en trouve un certain nombre dans les dernières pages de notre recueil, c'est peu à peu et d'une manière toujours progressive, que, par le classement raisonné de nos morceaux, nous accoutumons l'élève à les aborder. Il s'est rencontré cependant tel fragment d'auteur qui, nous paraissant d'ailleurs avoir sa place marquée au début de ce livre, contenait un mot, un membre de phrase dont l'interprétation n'eût pas été à la portée d'un élève de sixième. Dans ce cas, pour conserver à notre recueil un texte que nous jugions utile, nous avons eu l'idée de recourir à un système d'annotation qui aidât au travail de l'élève sans le supprimer : un commentaire, un synonyme, placé au bas de la page, en diminuant la difficulté, permet à l'enfant de la surmonter lui même.

A ces notes, rédigées plus spécialement au point de vue littéraire, nous en avons ajouté d'autres, purement grammaticales.

Comme la première moitié de ce livre s'adresse à des élèves qui n'ont pas encore été exercés sur toutes les règles de la langue latine, il nous était impossible de rencontrer dans nos auteurs un seul morceau qu'ils fussent capables de traduire en entier. Modifier les passages où se présentait quelque construction nouvelle pour eux, c'eût été agir contre l'esprit même de ce recueil; il ne nous est resté d'autre parti à prendre que d'indiquer les procédés de traduction encore inconnus. Dans cette partie de notre travail nous nous sommes attaché, ainsi qu'il a été dit plus haut, à ne suivre le plan d'aucune grammaire en particulier ; mais comme, pour ce qui est de l'ordre dans lequel sont disposées les règles, tous les traités en usage ne présentent entre eux que de légères différences, nous nous sommes fondé sur les points nombreux qui les rapprochent, pour déterminer quels sont les principes grammaticaux encore ignorés de l'élève, au moment de traduire tel ou tel endroit de notre recueil ; et nous l'avons aidé dans la solution de ces difficultés par un certain nombre de notes, qui sont peu à peu devenues plus rares, et que nous avons fini par supprimer complétement, quand il a été pour nous de toute évidence, que au lieu d'apporter à l'enfant un secours nécessaire, elles n'eussent plus servi qu'à encourager sa paresse.

RECUEIL GRADUÉ

DE THÈMES LATINS.

PREMIÈRE PARTIE.

1. — Fertilité de l'île de Crète[1].

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égalaient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où[2] la main du diligent laboureur ne fût imprimée ; partout la charrue avait laissé de creux sillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages, le long des ruisseaux; les moutons paissant sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin les montagnes ornées de pampre et de grappes d'un raisin déjà coloré, qui promettait aux vendangeurs les doux présents de Bacchus pour charmer les soucis des hommes. (FÉNELON.)

2. — L'exilé.

J'ai passé à travers les peuples et ils m'ont regardé, et nous ne nous sommes point reconnus[3], et nous ne nous sommes point parlé[4] : l'exilé partout est seul!

1. Voy. à la fin du volume le dictionnaire des noms propres.
2. Dans lequel.
3. *Tournez :* nous n'avons pas reconnu entre nous.
4. *Tournez* : nous n'avons point parlé entre nous.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles, mais [ce] ne sont point les fleurs ni les arbres que j'ai soignés dans mon enfance, que j'ai vu planter[1] et que j'ai vus croître dans le champ paternel : l'exilé partout est seul!

Ces ruisseaux coulent mollement dans la prairie, mais [ce] ne sont pas ceux que j'ai entendus murmurer dans mon enfance, ils ne rappellent à mon âme aucun souvenir[2] : l'exilé partout est seul! (LAMENNAIS.)

---

3. — L'exilé — (*Suite*).

Ces chants que répètent les échos sont bien doux, mais les tristesses et les joies qu'ils ont éveillées en moi ne sont ni mes tristesses ni mes joies : l'exilé partout est seul!

Ces enfants que j'ai vus ne m'ont pas appelé leur[3] père; leur[4] sourire est frais et pur comme la brise du matin, mais pas un ne me sourit : l'exilé partout est seul!

Pauvre exilé! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir père, mère, frères, sœurs, amis. La patrie n'est point ici-bas; l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle[5] n'est qu'un[6] gîte d'une nuit : il s'en va errant sur la terre; que Dieu guide le pauvre exilé! (LAMENNAIS.)

---

4. — Abus de la civilisation.

Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine? Quel est ce langage étranger? Quelles sont ces mœurs efféminées? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés, qu'avez-vous fait? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous aviez vaincus! [Ce sont] des rhéteurs [qui] vous gouvernent! [C'est] pour enrichir des archi-

1. *Tournez* : être plantés.
2. *Tournez* : ils ne renouvellent dans mon âme le souvenir d'aucune chose.
3. *Suus.*
4. *Eorum.*
5. *Tournez* : ce qu'il croit être la patrie (*accus.*)
6. *Tournez* : [n']est rien autre que (*quàm*).

tectes, des peintres, des statuaires et des histrions, [que] vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie ! Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte ! Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres; brisez ces marbres; brûlez ces tableaux ; chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent ! Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents : le seul talent digne de Rome est [celui de] conquérir le monde et [d']y faire régner[1] la vertu. (J.-J. Rousseau.)

---

5. — Mœurs des animaux.

L'un porte, comme la tortue, sa[2] maison dans laquelle il est né ; l'autre bâtit la sienne[3], comme l'oiseau, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses[4] petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même [son] nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses[5] ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond[6] des eaux d'un étang l'asile qu'il se[7] prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible à l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si[8] pointu et si aiguisé, qu'[9]il perce en un moment le terrain le plus dur, pour se[10] faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point[11] surpris et pour[12] éluder les piéges du chasseur. (Fénelon.)

---

6. — Les sept rois de Rome.

Romulus, nourri durement avec les bergers, consacra Rome au dieu Mars, qu'il disait son[13] père. Romulus fut toujours en guerre et toujours victorieux, mais il jeta les

1. *Tournez :* établir le règne de la rtu.
2. *Suus.*
3. *Suus.*
4. *Suus.*
5. *Suus.*
6. Le fond [des eaux] d'un étang, *solum stagni.*
7. A soi.
8. *Tam.*
9. *Ut* et le subjonctif.
10. A soi.
11. Pour ne.... point, *ne* et le subjonctif.
12. *Ut* et le subjonctif.
13. *Suus.*

fondements de la religion et des lois. Une longue paix donna moyen à Numa, son[1] successeur, d'achever l'ouvrage. Il forma la religion, et adoucit les mœurs farouches du peuple romain. Sous[2] Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, et par le fameux combat des Horaces et des Curiaces, Albe fut vaincue et ruinée : ses[3] citoyens incorporés à la ville victorieuse, l'agrandirent et la fortifièrent. Romulus avait pratiqué le premier ce moyen d'augmenter la ville, où[4] il reçut les Sabins et les autres peuples. Rome, en étendant ses conquêtes[5], réglait sa[6] milice; et [ce fut] sous Tullus Hostilius [qu']elle commença à apprendre cette belle discipline, qui la rendit dans la suite maîtresse de l'univers. (BOSSUET, *passim*.)

---

7. — **Les sept rois de Rome** — (*Suite*).

Rome, qui avait [pour] roi Ancus Martius, domptait quelques Latins sous[7] sa conduite, et continuant à se[8] faire des citoyens de [ses] ennemis, elle les renfermait dans ses[9] murailles. Ceux de Véies[10], déjà affaiblis par Romulus, firent de nouvelles pertes. Ancus poussa ses conquêtes[11] jusqu'à la mer voisine, et bâtit la ville d'Ostie, à l'embouchure du Tibre. Tarquin l'Ancien, après avoir[12] subjugué une partie de la Toscane et orné la ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva [son] règne. Servius Tullius, successeur de Tarquin, établit le cens ou le dénombrement des citoyens distribués en[13] certaines classes. Après avoir[14] agrandi la ville de Rome, il conçut le dessein de la mettre en république[15]. Il périt au milieu de[16] ces

1. *Ejus.*
2. *Tournez :* Tullus Hostilius régnant à l'ablatif).
3. *Ejus.*
4. *In quam.*
5. *Tournez :* pendant que (*dum*, et l'ind.) elle étendait les limites de son (*suus*) empire.
6. *Suus.*
7. *Tournez :* lui [étant] chef, *à l'abl.*
8. *Tournez :* à recevoir au nombre des citoyens [ses] ennemis, *in civitatem adsciscere...*
9. *Suus.*
10. *Tournez :* les Véiens, *Veientes.*
11. *Tournez :* étendit [son] empire.
12. *Tournez :* après que... *postquam* et l'indicatif.
13. *In*, accusatif.
14. Voy. nº 13, p. 4.
15. *Tournez :* d'y établir le gouvernement (*civitatis forma*) républicain (*liber, a, um*).
16. *Inter.*

pensées, par les conseils de sa[1] fille, et par le commandement de Tarquin le Superbe, son[2] gendre. Ce tyran envahit le royaume, où il exerça durant un long temps toutes sortes de violences. Tarquin le Superbe avait rendu la royauté odieuse. Les rois furent bannis, et l'empire consulaire fut établi suivant les projets de Servius Tullius.

(BOSSUET, *passim.*)

---

8. — Byzance.

Le territoire de Byzance produit une grande abondance de grains et de fruits, trop souvent exposés aux incursions des Thraces qui habitent les villages voisins. On pêche[3], jusque dans le port même[4], une quantité surprenante de poissons : en automne[5], lorsqu'ils descendent du[6] Pont-Euxin dans les mers inférieures; au printemps[7], lorsqu'ils reviennent au[8] Pont. Cette pêche et les salaisons grossissent les revenus de la ville, d'ailleurs remplie de négociants, et florissante par un commerce actif et soutenu. Son[9] port, inaccessible aux tempêtes, attire les vaisseaux de tous les peuples de la Grèce; sa[10] position à la tête du[11] détroit la met à portée[12] d'arrêter ou de soumettre à de gros droits ceux qui trafiquent au[13] Pont-Euxin, et d'affamer les nations qui en[14] tirent leur[15] subsistance. De là les efforts qu'ont faits les Athéniens et les Lacédémoniens pour l'engager dans leurs[16] intérêts. (BARTHÉLEMY.)

---

9. — L'hospitalité.

L'hospitalité était d'un usage ordinaire, même entre les païens. Chez les Grecs et les Romains, les hôtelleries pu-

1. *Suus.*
2. *Suus.*
3. *Tournez :* une quantité surprenante de poissons est prise (*capere*).
4. *Ipse.*
5. Ablatif sans prép.
6. *E*, ablatif.
7. Ablatif sans prép.
8. *Ad*, acc.
9. *Ejus.*
10. *Tournez :* comme (*quum* et le subjonctif) elle est située...
11. A la tête de, *in primo aditu.*
12. *Tournez :* elle peut arrêter ou...
13. *In*, ablatif.
14. *Inde.*
15. *Suus.*
16. *Suus.*

Italiques n'étaient guère fréquentées par les honnêtes[1] gens. Dans les villes où ils pouvaient[2] avoir affaire, ils avaient des amis qui les recevaient, et qui réciproquement logeaient chez eux[3] quand[4] ils venaient à leur[5] ville. Ce droit se perpétuait dans les familles; [c']était un des principaux liens d'amitié entre les villes en Grèce et en Italie, et il s'étendit depuis par tout l'empire romain; ils regardaient ce droit [comme] une partie de leur[6] religion. Jupiter, disait-on[7], y présidait : [la personne de] l'hôte et la table où[8] l'on[9] mangeait avec lui étaient sacrées. (L'abbé FLEURY.)

---

10. — Bonheur de l'obscurité.

Heureux celui pour qui[10] le village voisin même est une terre étrangère! Il met sa gloire[11] à rendre heureux ce qui l'[12] environne. S'il[13] ne voit dans ses[14] jardins ni les fruits de l'Asie ni les ombrages de l'Amérique, il cultive des plantes qui font la joie de [sa] femme et de [ses] enfants. Dès que ses blés sont mûrs, il rassemble [ses] parents, il invite [ses] voisins, et, dès l'aurore, il y entre avec eux la faucille à la main. Son[15] cœur palpite de joie en voyant [ses] gerbes s'accumuler, et [ses] enfants danser autour d'elles, couronnés de bluets et de coquelicots : leurs[16] jeux lui rappellent ceux[17] de son[18] premier âge, et la mémoire des vertueux ancêtres qu'il espère revoir[19] un jour dans un monde plus heureux. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

1. Honnête ne signifie pas ici *qui a de la probité*, mais *bien élevé, de bonne compagnie*. Dans ce sens on le traduit en latin par *ingenuus*.
2. Quand *pouvoir* ne signifie pas *avoir la faculté de, être en état de*, mais qu'il marque, comme dans cette phrase, une simple possibilité, on ne l'exprime pas en latin ; mais, pour en rendre la force, on met le verbe qui suit au subjonctif.
3. *Tournez :* et qui réciproquement étaient reçus par eux.
4. *Quotiescunque* et l'indicatif.
5. *Eorum.*
6. *Suus.*
7. *Aiebant.*
8. *Tournez :* à laquelle (datif).
9. *Tournez :* on s'asseyait (*accumbebatur*).
10. Datif.
11. *Tournez :* en cela seul il place la gloire, s'il rend (*au subjonctif*).
12. *Ipsum*
13. *Tournez :* de même que (*ut*) il ne voit... de même (*ita*) il cultive.
14. *Suus.*
15. *Ejus.*
16. *Eorum.*
17. Traduisez comme s'il y avait *les jeux.*
18. *Suus.*
19. *Tournez :* qu'il espère soi (*accus.*) devoir revoir (*infin. futur*).

---

11. — Des écrits concernant l'agriculture.

L'agriculture a exercé non-seulement les plus grands héros, mais encore les plus grands écrivains de l'antiquité. Parmi les Grecs, Hésiode, qui vivait un siècle[1] après la guerre de Troie, a écrit un poème sur l'agriculture : Démocrite, Xénophon, Aristote, Théophraste en[2] ont traité en prose. Parmi les Romains, Caton, le fameux censeur, a composé un ouvrage sur l'économie rurale, et a été imité par le savant Varron. Caton écrit comme un vieux cultivateur plein d'expérience : ses[3] ouvrages abondent en sentences; il entremêle aux leçons d'agriculture des préceptes de morale. Varron montre dans ses[4] écrits plus de[5] théorie[6] que de pratique[7]; il se livre à des recherches sur l'antiquité, et nous lui devons un catalogue de ceux qui ont écrit avant lui sur l'agriculture. L'ouvrage de Columelle est le plus considérable[8] que les anciens nous aient laissé sur ce sujet. (DELILLE.)

---

12. — Abraham guerrier.

Abraham traitait d'égal[9] avec les rois qui recherchaient son[10] alliance, et [c'est] de là [qu']est venue l'ancienne opinion qui[11] l'a lui-même fait roi. Quoique sa[12] vie fût simple et pacifique, il savait faire la guerre, mais seulement pour défendre [ses] alliés opprimés. Il les défendit, et les vengea par une victoire signalée; il leur rendit toutes leurs[13] richesses reprises sur[14] [leurs] ennemis, sans réserver[15] autre chose que la dîme qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenait aux troupes auxiliaires qu'il avait menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présents des rois avec une magnanimité sans exemple,

1. *Tournez :* au premier siècle (*à l'abl.*).
2. *De eā.*
3. *Ejus.*
4. *Suus.*
5. *Major* (s'accorde avec le nom).
6. *Doctrina.*
7. *Usus, ûs*
8. *Tournez :* de tous [ceux] que les anciens nous ont laissés.
9. *Ex æquo.*
10. *Ejus.*
11. *Tournez :* l'ancienne opinion lui-même (*accusatif*) avoir été roi.
12. *Ejus.*
13. *Suus.*
14. *C'est-à-dire* reprises aux ennemis.
15. *Tournez :* ne réservant rien autre que (*quàm*).

et ne put souffrir qu'[1] aucun homme se vantât d'[2] avoir enrichi Abraham. Il ne voulait rien devoir qu'[3] à Dieu, qui le protégeait, et qu'il suivait seul avec une foi et une obéissance parfaite. (BOSSUET.)

---

13. — La Catalogne.

La Catalogne est un des pays les plus fertiles de la terre et des plus heureusement situés. Autant[4] arrosée de belles rivières, de ruisseaux et de fontaines que[5] la vieille et la nouvelle Castille en sont dénuées, elle produit tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme, et tout ce qui peut flatter ses[6] désirs, [en] arbres[7], [en] blés, [en] fruits, [en] légumes de toute espèce. Barcelone est un des plus beaux ports de l'Europe, et le pays fournit tout pour[8] la construction des navires. Ses[9] montagnes sont remplies de carrières de marbre, de jaspe, de cristal; on[10] y trouve même beaucoup de pierres précieuses. Les mines de fer, d'étain, de plomb, d'alun[11], de vitriol[12] y sont abondantes : la côte orientale produit du corail. La Catalogne, enfin, peut se passer de l'univers entier, et [ses] voisins ne peuvent se passer d'elle. (VOLTAIRE.)

---

14. — Le Loup.

Le loup est un des animaux dont l'appétit pour[13] la chair est le plus véhément. Il est naturellement grossier et poltron, mais il devient ingénieux par besoin et hardi par nécessité; pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les

1. *Tournez :* quelqu'un (*accusatif*) se vanter.
2. Traduisez *de* par *quòd* suivi du subjonctif.
3. *Nisi.*
4. *Ita.*
5. *Ut.*
6. *Ejus.*
7. Il faut faire de cette énumération le complément direct du verbe *produire.*
8. *In*, accusatif.
9. *Ejus.*
10. *Tournez :* des pierres précieuses sont trouvées.
11. *Alumen, inis.*
12. *Chalcanthum, i.*
13. Pour, la chair, *au génitif.*

agneaux, les petits chiens, les chevreaux; et lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce que, ayant été blessé ou chassé, et maltraité par les hommes et les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort[1], n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de[2] choisir et d'emporter [sa] proie. (BUFFON.)

---

15. — Ésope et Crésus.

Quand Crésus vit Ésope, il s'étonna qu'[3] une si chétive créature lui[4] eût été un si grand obstacle. « Quoi! voilà celui qui fait qu'[5] on s'oppose[6] à mes volontés! » s'écria-t-il. Ésope se prosterne à ses[7] pieds. « Un homme prenait des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait[8] la tuer comme il avait fait[9] des sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme; je ne ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne[10] trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération[11]. (LA FONTAINE.)

---

16. — Première guerre punique.

La première guerre punique apprit aux Romains à combattre sur la mer. Ils furent maîtres[12] d'abord[13] dans un

1. *C'est-à-dire* dans l'endroit le plus épais de la forêt (*media silva*).
2. *Tournez :* avant que, *priusquam* et le subjonctif.
3. *Quod*, et l'indicatif.
4. *Sibi*.
5. *Causa est cur*, et le subjonctif.
6. On s'oppose, *non paretur*.
7. *Ejus*.
8. Il était devant la tuer (*au part. fut.*).
9. Comme il avait tué les sauterelles.
10. *Ne... que* se tourne par *seulement*.
11. A cause de lui.
12. *C'est-à-dire* très-habiles.
13. *C'est-à-dire* aussitôt.

art qu'ils ne connaissaient pas [1]; et le consul Duilius, qui donna la première bataille navale, la gagna. Regulus soutint cette gloire, et aborda en Afrique, où il eut à combattre ce prodigieux serpent contre lequel il fallut employer toute [son] armée. Tout cède. Carthage, réduite à l'extrémité, ne [2] se sauve que par le secours de Xantippe, Lacédémonien. Le général romain est battu et pris; mais [sa] prison [3] le rend plus illustre que [ses] victoires. Renvoyé sur sa parole [4] pour ménager [5] l'échange des prisonniers, il vient soutenir dans le sénat la loi qui ôtait toute espérance à ceux qui se laissaient prendre, et retourne à une mort assurée. Deux épouvantables naufrages contraignirent les Romains d'abandonner de nouveau l'empire de la mer aux Carthaginois. La victoire demeura longtemps douteuse entre les deux peuples [6], et les Romains furent prêts à [7] céder; mais ils réparèrent leur [8] flotte. Une seule bataille décida, et le consul Lutatius acheva la guerre. Carthage fut obligée à payer le tribut, et à quitter, avec la Sicile, toutes les îles qui étaient entre la Sicile et l'Italie. (BOSSUET.)

---

17. — Image de l'âge d'or.

On [9] voyait de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui allaient porter dans les temples les prémices de leurs [10] fruits; de jeunes hommes qui revenaient vers [leurs] épouses, lassés du travail de la journée : les femmes allaient au-devant d'eux, menant par la main [leurs] petits enfants qu'elles caressaient. On voyait aussi des bergers qui paraissaient chanter, et quelques-uns dansaient au [11] son du chalumeau. Tout représentait la paix, l'abondance, les délices; tout paraissait riant et heureux. On voyait même dans les pâturages les loups se jouer avec

1. *Sous-entendu* auparavant.
2. *Ne .. que* se tourne par *seulement*.
3. *C'est-à-dire* sa captivité.
4. *Datâ fide*.
5. *Tournez* : pour traiter touchant les captifs devant être échangés.
6. *Uterque populus*.
7. On dirait aujourd'hui *furent près de...*
8. *Suas*.
9. *Tournez* : étaient vus.
10. *Tournez* : les premiers fruits de leurs (*suus*) champs.
11. *Ad*.

les moutons; le lion et le tigre, ayant quitté [leur] férocité [1], étaient paisiblement avec les tendres agneaux; un petit berger les menait ensemble sous [sa] houlette [2].

(FÉNELON.)

---

18. — Apollon parmi les bergers.

Apollon fut contraint de se faire berger, et de garder les troupeaux du roi Admète. Il jouait de la flûte; et tous les autres bergers venaient à l'ombre des ormeaux, sur le bord d'une claire fontaine, écouter ses [3] chansons. Jusque-là ils avaient mené une vie sauvage et brutale; ils ne [4] savaient que conduire [leurs] brebis, les tondre, traire [leur] lait et faire des fromages : toute la campagne était comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous ces bergers les arts qui peuvent rendre leur [5] vie agréable. Il chantait les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses [6] pas. Puis il chantait les délicieuses nuits de l'été, où [7] les zéphyrs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêlait aussi dans [ses] chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentait les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivières, par mille [8] détours, semblent se jouer au milieu [9] des riantes prairies.

(FÉNELON.)

---

19. — Apollon parmi les bergers — (*Suite*).

Il apprit ainsi aux bergers quels [10] sont [11] les charmes de la vie champêtre, quand on [12] sait goûter ce que la simple

1. *Tournez* par l'ablatif absolu.
2. A l'ablatif sans prépos.
3. *Ejus.*
4. *Ne... que* se tourne par *seulement*.
5. *Eorum.*
6. *Ejus.*
7. *Quum.*
8. *Mille*, quand il marque un nombre indéterminé, se rend par *sexcenti, æ, a* (six cents).
9. *Inter.*
10. *Qui, quæ, quod*, interrogatif.
11. Au subjonctif.
12. *Tournez* : si quelqu'un (*si quis* et le subjonctif).

nature a de gracieux. Bientôt les bergers, avec [leurs] flûtes, se virent[1] plus heureux que les rois; et leurs[2] cabanes attiraient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les grâces suivaient partout les innocentes bergères. Tous les jours étaient des jours de fête : on n'entendait[3] plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrs qui se jouaient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiraient aux bergers qui suivaient Apollon. Ce dieu leur enseignait à remporter le prix de la course, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les Dieux même[4] devinrent jaloux des bergers. Cette vie leur parut plus douce que toute leur[5] gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe. (FÉNELON.)

---

20. — L'entrée des enfers.

La vapeur soufrée du marais stygien, qui s'exhalait sans cesse par cette ouverture, empestait l'air. Tout autour il ne croissait ni herbe ni fleurs; on[6] n'y sentait jamais les doux zéphyrs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne : la terre, aride, y languissait; on[7] y voyait seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusait aux laboureurs ses[8] moissons dorées; Bacchus semblait en vain y promettre ses[9] doux fruits; les grappes de raisin se desséchaient au lieu de[10] mûrir. Les Naïades, tristes, ne faisaient point couler[11] une onde pure; leurs[12] flots étaient toujours amers et troublés. Les oiseaux ne chantaient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvaient aucun bocage pour[13] se retirer. (FÉNELON.)

1. *Tournez :* furent.
2. *Earum.*
3. *Tournez :* rien n'était plus entendu, si ce n'est (*nisi*)...
4. *Ipse.*
5. *Suus.*
6. *Tournez :* là manquaient, de là étaient absents.
7. *Tournez :* là étaient vus.
8. *Suus.*
9. *Suus.*
10. *Nedum* et l'imparfait du subjonctif.
11. *Tournez :* ne répandaient pas.
12. *Earum.*
13. *Tournez* : où (*quò*) ils se retirassent.

21. — Plaintes de Philoctète.

O caverne, disais-je, jamais je ne te quitterai; tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur! plus de[1] nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? O si les oiseaux de proie pouvaient m'enlever...! Je ne les percerai plus de mes flèches! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque[2] sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne : mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire : venez m'enlever! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase! (FÉNELON.)

---

22. — La Suède.

La Suède et la Finlande composent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, et long de trois cents. Il s'étend du Midi au Nord depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu près, jusqu'au soixante et dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printemps ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succèdent tout à coup à un froid excessif; et il y gèle dès le mois d'octobre, sans aucune de ces gradations insensibles[3] qui amènent ailleurs les saisons, et en rendent le changement plus doux[4]. La nature, en récompense, a donné à ce climat rude un ciel serein, un air pur. L'été, presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs et les fruits en peu de temps.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim et la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux,

1. *Tournez :* aucune nourriture n'est plus à moi...
2. *Quis.*
3. *Tournez :* les saisons (*ablat. absolu*) n'étant pas, comme ailleurs, amenées graduellement et insensiblement, desquelles le changement devient ainsi plus doux.
4. *Tolerantius.*

ayant longtemps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur[1] pays. (VOLTAIRE.)

---

23. — Première invasion des Gaulois en Italie.

La première irruption des Gaulois en Italie arriva sous le règne de Tarquin l'Ancien, environ l'an du monde 3416, et de la fondation de Rome[2] le cent soixante-cinq. Ambigat régnait alors sur toute la Gaule celtique : ce prince, trouvant ces grandes provinces remplies d'un trop grand nombre d'habitants, mit Sigovèse et Bellovèse, ses[3] neveux, à la tête d'une florissante jeunesse, qu'il obligea d'aller chercher des établissements dans des contrées éloignées. Le sort[4] des augures envoya au delà du Rhin Sigovèse, qui, prenant son chemin par la forêt Hercynie, s'ouvrit un passage par la force des armes, et s'empara de la Bohême et des provinces voisines. Bellovèse tourna du côté de l'Italie, et, après avoir[5] passé les Alpes, les Sénonais et les Cénomans, qui étaient en plus grand nombre dans son armée, s'emparèrent de ces belles provinces qui sont entre les montagnes des Alpes, [celles de] l'Apennin, la rivière du Tésin et celle de Jési, qui se jette dans la mer en deçà d'Ancône. Ils s'y établirent, et quelques auteurs leur attribuent l'origine et la fondation de Milan, Vérone, Padoue, Brescia, Côme, et de plusieurs autres villes de ces contrées qui subsistent encore aujourd'hui.

(VERTOT.)

---

24. — L'Éléphant.

Dans l'état sauvage, l'éléphant n'est ni sanguinaire ni féroce; il est d'un naturel doux, et jamais il ne fait usage de ses armes ou de sa force; il ne[6] les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses

1. *Eorum.*
2. *Tournez :* depuis (*ab.*) la Ville fondée.
3. *Suus.*
4. Genre de divination. *Sortes. ium.*
5. *Tournez :* après qu'ils eurent, *postquàm* et l'indicatif.
6. *Ne... que* se tourne par *seulement.*

semblables[1]; on[2] le voit rarement errant ou solitaire : il marche ordinairement de compagnie; le plus âgé conduit la troupe, le second d'âge la fait aller[3] et marche le dernier, les jeunes et les faibles sont au milieu des autres; les mères portent leurs[4] petits et les tiennent embrassés de leur[5] trompe. Ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses, lorsqu'ils vont paître sur les terres cultivées; ils se promènent ou voyagent avec moins de précaution[6] dans les forêts et dans les solitudes. (BUFFON.)

---

25. — **Les Juifs sous les successeurs d'Alexandre.**

Après la mort d'Alexandre, ses[7] généraux partagèrent entre eux[8] l'empire. Ptolémée, surnommé Soter, s'empara de l'Egypte et de la Palestine; Seleucus Nicator eut la Syrie et la grande Asie[9]; Lysimaque régna dans la Thrace et la Bithynie; Cassandre dans la Macédoine et la Grèce. De ces quatre royaumes, celui[10] d'Égypte et celui de Syrie subsistèrent longtemps dans les mêmes familles, et leur[11] histoire est souvent liée avec celle[12] des Juifs, qui furent soumis tantôt aux rois d'Egypte, et tantôt [à ceux] de Syrie. Ptolémée se rendit d'abord maître de la Judée, d'où il emmena en Egypte plus de cent mille captifs. Dans la suite, considérant la fidélité inviolable de ce peuple à l'égard de ses[13] souverains, il les mit en liberté, et les invita à s'établir à Alexandrie, capitale de ce royaume.

(LHOMOND.)

---

26. — **Les Juifs sous les successeurs d'Alexandre** — (*Suite*).

Alors un grand nombre de Juifs, attirés par la richesse et la fertilité du pays, passèrent volontairement en Egypte,

1. *Tournez :* les animaux de son (*suus*) espèce.
2. *Tournez :* il est vu.
3. *C'est-à-dire* la pousse devant lui (*agere*).
4. *Suus.*
5. *Suus.*
6. *Tournez par un adverbe.*
7. *Ejus.*
8. *Tournez :* entre soi.
9. *Asia major.*
10. *Tournez :* les royaumes de...
11. *Eorum.*
12. *Tournez :* à l'histoire des...
13. *Suus.*

et prirent [leur] demeure non-seulement à Alexandrie, mais dans les autres villes de l'Egypte, de la Libye et du pays de Cyrène[1]. De son côté[2], Séleucus, ayant bâti plusieurs villes dans l'Asie Mineure et dans la grande Asie, attira une multitude de Juifs, en leur accordant les mêmes priviléges qu'[3] aux Grecs. Comme il y en avait déjà beaucoup[4] dans la Médie et dans la Babylonie, qui y étaient restés après l'édit de Cyrus, et s'y étaient prodigieusement multipliés, les Juifs se trouvaient alors répandus dans tout l'Orient, dans l'Egypte, dans la Syrie, dans l'Asie, à Chypre[5], en Crète, dans la Macédoine et dans la Grèce.

(LHOMOND.)

---

27. — La Grèce et ses[6] colonies.

La Grèce est une presqu'île, bornée à l'Occident par la mer Ionienne, à l'Orient par la mer Egée. Elle comprend aujourd'hui le Péloponèse, l'Attique, la Phocide, la Béotie, la Thessalie, l'Etolie, l'Acarnanie, une partie de l'Epire et quelques autres petites provinces. [C'est] là [que], parmi plusieurs villes florissantes, on[7] distingue Lacédémone, Corinthe, Athènes et Thèbes. Ce pays est d'une très-médiocre étendue, en général stérile, et presque partout hérissé de montagnes. Les sauvages qui l'habitaient autrefois se réunirent par le besoin, et, dans la suite des temps, se répandirent en différentes contrées. Jetons un coup d'œil rapide sur l'état actuel de nos possessions.

A l'Occident nous occupons les îles voisines, telles que Zacynthe, Céphalénie, Corcyre; nous avons même quelques établissements sur les côtes de l'Illyrie. Plus loin, nous avons formé des sociétés nombreuses et puissantes dans la partie méridionale de l'Italie, et dans presque toute la Sicile.

(BARTHÉLEMY.)

1. Voy. Cyrénaïque.
2. *Verò.*
3. *Atque.*
4. *Tournez :* comme beaucoup étaient restés déjà dans la Médie...
5. A l'exception de quatre, *Hibernia, Britannia, Sardinia, Sicilia*, les noms d'îles suivent la r gle des noms de villes.
6. *Ejus.*
7. *Tournez :* sont distinguées.

28. — La Grèce et ses colonies — (*Suite*).

Au pays des Celtes, vous trouverez Marseille, fondée par les Phocéens, mère de plusieurs colonies établies sur les côtes voisines; Marseille, qui doit s'enorgueillir de[1] s'être donné des lois si sages, d'avoir vaincu les Carthaginois, et de faire fleurir[2] dans une région barbare les arts et les sciences de la Grèce.

En Afrique, l'opulente ville de Cyrène, capitale d'un royaume du même nom, et celle de Naucratis, située à l'embouchure du Nil, sont sous notre domination.

En revenant vers le Nord, vous nous retrouvez en possession de presque toute l'île de Chypre, de [celle de] Rhodes et de Crète, de celles[3] de la mer Egée, d'une grande partie des bords de l'Asie opposés à ces îles, de ceux[4] de l'Hellespont, de plusieurs côtes de la Propontide et du Pont-Euxin. Par une suite de leur position[5], les Athéniens portèrent [leurs] colonies à l'Orient, et les peuples du Péloponèse, à l'Occident de la Grèce. Les habitants de l'Ionie, et de plusieurs îles de la mer Egée sont Athéniens d'origine. Plusieurs villes ont été fondées par les Corinthiens en Sicile, et par les Lacédémoniens dans la Grande-Grèce[6]. (BARTHÉLEMY.)

---

29. — Règne d'Alexandre le Grand.

Darius, fils d'Arsame, et Alexandre, fils de Philippe, se regardaient d'un œil jaloux, et semblaient nés pour se disputer l'empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que[7] d'entreprendre[8] son[9] rival. Il vengea la mort de [son] père, il dompta les peuples rebelles qui méprisaient sa[10] jeunesse, il battit les Grecs, qui tentèrent vainement de secouer le joug, et ruina Thèbes, où il

1. *Tournez :* de ce qu'elle s'est donné, *quod* et l'indicatif.
2. *Tournez :* de cultiver.
3. *Tournez :* des îles.
4. *Tournez :* des bords.
5. *C'est-à-dire :* à cause de la situation de leur (*suus*) pays.
6. *Major Græcia.*
7. Avant que de... *priusquam* et le subjonctif.
8. *C'est-à-dire :* attaquer.
9. *Suus.*
10. *Ejus.*

n'épargna que[1] la maison et les descendants de Pindare, dont la Grèce admirait les odes. Puissant et victorieux, il marche, après tant[2] d'exploits, à la tête des Grecs, contre Darius, qu'il défait en[3] trois batailles rangées, entre triomphant dans Babylone et dans Suse, détruit Persépolis, ancien siége des rois de Perse, pousse [ses] conquêtes jusqu'aux Indes, et vient mourir à Babylone, âgé de trente-trois ans. (BOSSUET.)

---

30. — Géographie de la Crète.

La Crète doit être comptée parmi les plus grandes îles connues. Sa[4] longueur d'Orient en Occident est, à ce qu'on prétend[5], de deux mille cinq cents stades; dans [son] milieu, elle en a environ quatre cents de largeur[6], beaucoup[7] moins partout ailleurs. Au midi, la mer de Libye baigne ses[8] côtes; au nord, la mer Egée : à l'est, elle s'approche de l'Asie; à l'ouest, de l'Europe. Sa[9] surface est hérissée de montagnes, dont quelques-unes, moins élevées que le mont Ida, sont néanmoins d'une très-grande hauteur. On distingue[10], dans [sa] partie occidentale, les Monts-Blancs, qui forment une chaîne de[11] trois cents stades de longueur.

Sur les rivages de la mer, et dans l'intérieur des terres[12], de riches prairies sont couvertes de troupeaux nombreux, des plaines bien cultivées présentent successivement d'abondantes moissons de blé, de vin, d'huile, de miel, et de fruits de toute espèce. L'île produit quantité[13] de plantes salutaires; les arbres y sont très-vigoureux : les cyprès s'y plaisent beaucoup; ils croissent au milieu des neiges éternelles qui couronnent les Monts-Blancs, et qui leur ont fait[14] donner ce nom. (BARTHÉLEMY.)

1. *Ne... que* se tourne par *seulement.*
2. *Tournez :* après des exploits si nombreux (*tot*) et si grands (*tanti, æ, a*).
3. *Tournez :* par trois batailles...
4. *Tournez :* elle est longue de deux mille...
5. *Ut aiunt.*
6. *Tournez :* elle est large d'environ...
7. *Multo.*
8. *Ejus.*
9. *Ejus.*
10. *Tournez :* sont distingués.
11. *Tournez :* longue de...
12. *Tournez :* dans la partie intérieure.
13. *Traduisez :* une grande quantité.
14. *Tournez :* d'où leur est venu ce nom.

---

31. — Beautés des rives de l'Ionie.

Quand on[1] remonte le Nil depuis Memphis jusqu'à Thèbes, on aperçoit, aux côtés du fleuve, une longue suite de superbes monuments, parmi lesquels s'élèvent par intervalles des pyramides et des obélisques. Un spectacle plus intéressant frappe le voyageur attentif qui, du port d'Halicarnasse, en Doride, remonte vers le Nord, pour se rendre à la presqu'île d'Erythres. Dans cette route, qui en droite ligne[2] n'a[3] que neuf cents stades environ, s'offrent à ses[4] yeux quantité[5] de villes dispersées sur les côtes du continent et des îles voisines. Jamais, dans un si court espace, la nature n'a produit un si grand nombre de talents distingués et de génies sublimes. Hérodote naquit à Halicarnasse, Hippocrate à Cos, Thalès à Milet, Pythagore à Samos, Parrhasius à Ephèse, Xénophane à Colophon, Anacréon à Téos, Anaxagore à Clazomène, Homère partout : l'honneur de lui avoir donné le jour[6] excite de grandes rivalités dans ces contrées. Je n'ai pas fait mention de tous les écrivains célèbres de l'Ionie, par la même raison que[7], en parlant[8] des habitants de l'Olympe, on ne cite communément que les plus grands dieux. (BARTHÉLEMY.)

---

32. — Pierre le Grand.

Le puissant génie de Pierre, qu'une éducation barbare avait retenu et n'avait pu détruire, se développa presque tout à coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes par dégoût pour[9] le poids des affaires; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour[10] apprendre mieux à régner : [c'est] ce que fit Pierre

1. *Tournez :* si quelqu'un (*si quis* et le subj. remonte.... il aperçoit.
2. *Rectâ regione.*
3. *Tournez :* est longue seulement de...
4. *Ejus.*
5. *Traduisez :* une grande quantité.
6. *Tournez :* l'honneur de lui enfanté.
7. *Tournez :* par la même raison par laquelle.
8. *Tournez :* celui qui parle... cite seulement d'ordinaire...
9. Génitif.
10. *Quo* et l'imparfait du subjonctif.

le Grand. Il quitta la Russie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, et alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle[1] des charpentiers, il y travaillait dans le chantier comme les autres. Dans les intervalles de [son] travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince : les fortifications, la navigation. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux; il repassa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son[2] pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme [que lui] n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe.

(VOLTAIRE.)

---

33. — La Lionne.

La lionne, naturellement moins forte, moins courageuse et plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits : elle se montre alors avec encore plus de hardiesse[3] que le lion, elle ne connaît point le danger, elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux qu'elle rencontre, elle les met à mort, se charge ensuite de [sa] proie, la porte et la partage à ses[4] lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair. D'ordinaire, elle met bas dans les lieux très-écartés et de difficile accès, et lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses[6] traces en retournant plusieurs fois sur ses pas[7], ou bien elle les[8] efface avec [sa] queue quelquefois même, lorsque l'inquiétude est grande, elle

1. *Tournez :* inscrit au nombre.
2. *Suus.*
3. *Tournez* : plus hardie que...
4. *Suus.*
5. *Tournez :* qu'elle ne soit découverte, et traduisez *que... ne* par *ne* et le sub
6. *Suus.*
7. *Tournez :* en arrière.
8. *Traduisez :* elle efface ses (*suu*
pas.

transporte ailleurs ses[1] petits, et, quand on[2] veut les lui enlever, elle devient furieuse, et les défend jusqu'à la dernière extrémité.

(BUFFON.)

---

34. — Premiers temps du monde.

Il n'y a[3] point d'histoire ancienne où il ne paraisse des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit[4] les lois s'établir, les mœurs se polir et les empires se former. Le genre humain sort peu à peu de l'ignorance; l'expérience l'instruit, et les arts sont inventés ou perfectionnés. La terre se peuple de proche en proche; on passe[5] les montagnes et les précipices; on traverse les fleuves et enfin les mers; et on établit de nouvelles habitations[6]. La terre, qui n'était au commencement qu'une forêt immense, prend une autre forme; les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes. On[7] s'instruit à prendre certains animaux, à apprivoiser les autres et à les accoutumer au service. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches. Les premiers héros se signalèrent dans ces guerres. Elles firent[8] inventer les armes, que les hommes tournèrent après contre leurs semblables[9]. Nemrod, le premier guerrier et le premier conquérant, est appelé dans l'Ecriture un fort chasseur. Avec les animaux, l'homme sut[10] encore adoucir les fruits et les plantes; il plia jusqu'aux[11] métaux à son[12] usage, et peu à peu il y fit servir[13] toute la nature.

(BOSSUET.)

1. *Suus.*
2. *Tournez :* si quelqu'un (*si quis* et le subj.).
3. *Nulla est.*
4. *Tournez :* les lois s'établissent...
5. *Tournez :* les hommes passent...
6. *C'est-à-dire :* on forme de nouveaux établissements.
7. *Tournez :* les hommes s'instruisent.
8. *Tournez :* à cause d'elle les hommes inventèrent.
9. *Tournez :* qu'ils tournèrent ensuite les uns contre les autres.
10. *Tournez :* l'homme adoucit encore...
11. *Tournez :* même les métaux.
12. *Suus.*
13. *Tournez :* la nature fut l'esclave de lui (*inservire*, datif).

---

35. — Les tombeaux des anciens.

Chez les Grecs et les Romains, on[1] exposait les monuments des hommes fameux aux bords de la mer. Le navigateur découvrait de loin, sur le rivage, ou le petit tombeau de sable de Pompée, près de la ville d'Alexandre, ou la statue de Caton, sur un écueil, à quelque distance des ruines de Carthage. Platon et Pythagore, en voguant à la terre d'Egypte, où[2] ils allaient s'instruire touchant les Dieux, passaient devant l'île d'Io, à la vue du tombeau d'Homère. Ce leur fut une heureuse idée[3] à ceux qui placèrent le monument du chantre d'Achille[4] sous la protection de Thétis : la brillante antiquité pouvait croire que[5] l'ombre du poëte racontait encore les malheurs d'Ilion aux Néréides assemblées, ou [que], la nuit, [elle] disputait aux Sirènes le prix des concerts. (CHATEAUBRIAND.)

---

36. — Athalie et Joas.

Athalie, ayant appris[6] la mort de son[7] fils Ochosias, donna ordre de[8] tuer les enfants de ce prince, afin de régner seule dans Juda; mais Dieu, qui veillait à la conservation de la maison de David, sauva du massacre le dernier des fils d'Ochosias, nommé Joas. Ce prince était encore au berceau. Josabeth, épouse du grand prêtre Joïada, trouva le moyen de l'enlever du milieu des morts. Elle le cacha avec [sa] nourrice dans l'enceinte du temple, et elle l'éleva secrètement pendant six ans. Dans cet intervalle, l'impie Athalie régnait à Jérusalem, et l'idolâtrie régnait avec elle. On avait par son[9] ordre construit[10] un

1. *Tournez :* les monuments étaient exposés.
2. *Tournez :* pour y apprendre les choses divines.
3. *Tournez :* ils imaginèrent quelque chose d'excellent, ceux qui...
4. *Tournez :* de celui par qui Achille avait été célébré.
5. *Tournez :* l'ombre (*accusatif*) du poëte raconter...
6. *Tournez :* la mort de... ayant été apprise.
7. *Suus.*
8. *Tournez :* ordonna les enfants (*accusatif*) être tués.
9. *Ejus.*
10. Un temple avait été construit.

temple à Baal, divinité des Tyriens; et la reine avait fait transporter dans ce temple les plus riches ornements de la maison du Seigneur. (LHOMOND.)

---

37. — **Athalie et Joas** — (*Suite*).

Au bout de sept ans, Joaïada, que Dieu remplissait de courage, entreprit de venger les droits de la famille royale, et de rétablir le légitime héritier du trône de David. Il engagea cinq des principaux chefs des lévites à le[1] seconder dans cette entreprise. Il leur donna ordre[2] d'aller dans toutes les villes de Juda, pour assembler en un jour marqué tous les lévites et les chefs des familles. Cet ordre du grand prêtre fut exécuté, et l'on se rendit au temple de tous les côtés. Alors Joaïada déclara qu'il restait[3] un des enfants d'Ochosias, préservé du massacre par la protection divine; que[4] cet enfant devait régner, selon l'oracle que le Seigneur avait prononcé en faveur des descendants de David. Toute l'assemblée promit d'être[5] fidèle au roi légitime.

(LHOMOND.)

---

38. — **Athalie et Joas** — (*Suite*).

Le grand prêtre distribua les lévites en plusieurs bandes et leur donna des armes. Les uns[6] devaient se tenir auprès [de la personne] du roi; les autres furent placés à toutes les portes du temple. Lorsque tout fut disposé, le jeune prince parut. Joïada lui mit le diadème sur la tête et le livre de la loi à la main. Il lui donna l'onction royale, et tous se mirent à crier : « Vive le roi Joas! » Le peuple accourut en foule au temple et apprit ce qui[7] s'y passait. Athalie y vint aussi, et voyant le roi assis sur un trône, environné de gens armés, elle

1. *Tournez :* à seconder soi.
2. *Tournez :* il ordonna eux (*accusat.*) aller.
3. *Tournez :* déclara un (*accusatif*) des enfants... rester.
4. *Tournez :* cet enfant (*accusat.*) devoir régner (*infinitif futur*).
5. *Tournez :* promit soi (*accus.*) de voir être (*infinitif futur*) fidèle...
6. Les uns, les autres, *alii... alii*.
7. *Quid*, suivi du subjonctif.

s'écria : « Trahison, conjuration ! » Joïada dit aux officiers de[1] la conduire hors de l'enceinte du temple, et de la faire mourir. On[2] la saisit à l'instant, et elle subit le châtiment qu'elle méritait. (LHOMOND.)

---

40. — Simplicité d'Auguste.

Auguste, qui avait élevé l'empire romain au plus haut point de grandeur où il ait jamais été, et qui, à la vue des superbes bâtiments dont il avait enrichi Rome, se vantait avec complaisance, mais avec vérité, qu'il[3] laissait toute de marbre une ville qu'il avait trouvée toute de brique; Auguste, dis-je, pendant tout [son] règne, qui dura plus de[4] quarante ans, ne s'écarta jamais en rien de l'ancienne simplicité de [ses] pères. Ses[5] maisons, soit à la ville, soit à la campagne, n'avaient rien de magnifique. Il conserva toujours des meubles dont le luxe des particuliers aurait rougi dans la suite. Il coucha toujours dans la même chambre, sans en changer[6], comme les autres, selon les saisons. Il ne porta presque jamais d'autres habits que ceux que l'impératrice Livie ou sa[7] sœur Octavie lui avaient filés. (ROLLIN.)

---

41. — Règne de Pyrrhus.

Pyrrhus, chassé de la Macédoine par Antigone Gonatas, espéra contenter son ambition par la conquête de l'Italie, où il fut appelé par les Tarentins. La bataille que les Romains venaient de[8] gagner sur eux et sur les Samnites, ne leur laissait que cette ressource. Il remporta contre les Romains des victoires qui le ruinaient. Les éléphants de Pyrrhus les étonnèrent; mais le consul Fabrice fit bientôt voir aux Romains que Pyrrhus pouvait être vaincu. Le roi

1. *Ut* et l'imparfait du subjonctif.
2. *Tournez :* saisie à l'instant, elle...
3. *Tournez :* de ce que, *quòd*.
4. Quand vous avez avec un nom de temps *plus de* ou *moins de*, vous mettez le nom de temps au cas voulu, et vous placez devant le nom de nombre qui l'accompagne *amplius* ou *minus*.
5. *Ejus*.
6. *Tournez :* n'en changeant pas.
7. *Suus*.
8. *C'est-à-dire* avaient récemment gagnée...

et le consul semblaient se disputer la gloire de la générosité, plus encore que [celle] des armes. Pyrrhus rendit au consul tous les prisonniers sans rançon, disant qu'il fallait faire la guerre avec le fer, et non point avec l'argent; et Fabrice renvoya au roi son perfide médecin, qui était venu lui offrir d'empoisonner son maître. (BOSSUET.)

---

41. — Règne de Pyrrhus — (*Suite*).

L'Occident était attentif à la guerre des Romains et de Pyrrhus. Enfin ce roi fut défait par le consul Curius, et repassa en Epire. Il n'y demeura pas longtemps en repos, et voulut se récompenser[1] sur la Macédoine des mauvais succès d'Italie. Antigonus Gonatas fut renfermé dans Thessalonique et contraint d'abandonner à Pyrrhus tout le reste du royaume. Il reprit cœur[2] pendant que Pyrrhus, inquiet et ambitieux, faisait la guerre aux Lacédémoniens et aux Argiens. Les deux rois ennemis furent introduits dans Argos, en même temps, par deux cabales contraires et par deux portes différentes. Il se donna dans la ville un grand combat : une mère, qui vit son fils poursuivi par Pyrrhus, qu'il avait blessé, écrasa ce prince d'un coup de pierre. (BOSSUET.)

---

42. — Xerxès.

Au printemps de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade, Xerxès se rendit sur les bords de l'Hellespont, avec la plus nombreuse armée qui ait jamais dévasté la terre : il y voulut contempler à loisir le spectacle de sa puissance, et, d'un trône élevé, il vit la mer couverte de ses vaisseaux et la campagne de ses troupes. Dans cet endroit, la côte de l'Asie n'est séparée de celle de l'Europe que par un bras de mer de sept stades de largeur. Deux ponts de bateaux, affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Des Egyptiens et des

1. *C'est-à-dire* se dédommager par la conquête de la Macédoine des mauvais succès en Italie.

2. *C'est-à-dire* courage.

Phéniciens avaient d'abord été chargés de les construire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, Xerxès fit couper la tête aux ouvriers; et, voulant traiter la mer en[1] esclave révoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d'un fer chaud et de jeter dans son sein une paire de chaînes. Et cependant ce prince était suivi de plusieurs millions d'hommes! (BARTHÉLEMY.)

---

43. — Jugement des morts en Égypte.

Le citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois était condamné : la peine était l'infamie; mais le citoyen vertueux était récompensé d'un éloge public; l'honneur de le prononcer était réservé aux parents. On assemblait la famille, les enfants venaient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendait en foule; le magistrat y présidait. Alors on célébrait l'homme juste à l'aspect de sa cendre; on rappelait les lieux, les moments et les jours où il avait fait des actions vertueuses; on le remerciait de ce qu'il avait servi la patrie et les hommes; on proposait son exemple à ceux qui avaient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissait[2] par invoquer sur lui le dieu redoutable des morts, et par le confier, pour ainsi dire, à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venait[3] d'entrer. (THOMAS.)

---

44. — Mort de Pline l'Ancien.

Agé de cinquante-six ans, Pline l'Ancien fut obligé d'aller du côté de Naples pour y commander la flotte que les Romains avaient à Misène. Un nuage extraordinaire que l'on découvrait de Misène fit juger[4] à Pline le Naturaliste que le mont Vésuve, plus embrasé qu'à l'ordinaire, causait aux environs quelque désordre. Il voulut s'en éclaircir[5] de

1. Comme une esclave.
2. *Tourn z :* l'orateur en dernier lieu (*ad extremum*) invoquait...
3. *Tournez :* où il était entré récemment (*modo*).
4. *Tournez :* d'après (*ex*) un nuage.. Pline jugea que...
5. *C'est-à-dire* s'éclairer là-dessus.

plus près, soit pour y remédier s'il avait deviné juste, soit pour satisfaire sa curiosité si ce n'était qu'un jeu de la nature. Il monte sur une frégate[1], il tire[2] vers le lieu d'où le nuage venait, et reconnaît bientôt que le plus affreux débordement de feu dont jamais on eût entendu parler[3], jetait partout l'épouvante et la consternation. Loin de se retirer[4], il ne songea qu'à rassurer les autres par son exemple, et à s'instruire plus exactement lui-même par ses propres yeux. Mais, dans ce dessein, s'étant trop avancé la fumée le suffoqua. (De Sacy.)

---

45. — Les Israélites opprimés par les Égyptiens.

Soixante-quatre ans après la mort de Joseph, il s'éleva dans l'Egypte un nouveau roi qui n'avait point vu Joseph, et qui avait oublié ce que son royaume devait à ce sage ministre. Frappé de voir dans ses États une nation entière qui avait une langue, des mœurs[5], une croyance différentes de celles des Egyptiens, une nation qui se regardait comme étrangère dans le pays qu'elle occupait, et qui espérait en sortir un jour, il conçut contre elle de violents soupçons. « Les Israélites, disait-il, sont plus puissants que nous; il n'est pas prudent de les laisser ainsi se multiplier. S'il survenait une guerre, ils sortiraient malgré nous de l'Egypte. C'est néanmoins un avantage pour l'Egypte[6] de les y retenir : ils augmentent la force et les richesses du pays; réduisons-les à l'esclavage. » Pour les affaiblir, ce prince condamna les Israélites aux travaux publics : il ordonna à ses sujets[7] de ne leur accorder aucun repos; il les soumit à des intendants qui les accablaient par de lourds fardeaux. Les Egyptiens, qui les haïssaient, ne les épargnaient pas : ils les traitaient avec une rigueur insupportable, les employant à bâtir des villes et des forteresses. (Lhomond.)

1. *Triremis, is.*
2. *C'est-à-dire* va, se dirige vers.
3. *Tournez* : de mémoire d'homme.
4. *Tournez*, non-seulement (*non modo*) il ne se retira pas, mais au contraire (*at contra*)...
5. *Tournez* : qui différait des Egyptiens par la langue, les mœurs...
6. *Tournez* : il est néanmoins avantageux à l'Egypte.
7. *Cives.*

46. — Bonté de Fénelon.

Fénelon vit un paysan qui paraissait profondément affligé. Il vint s'asseoir à ses côtés pour le distraire; il lui dit qu'on attendait des troupes le lendemain, qu'on repousserait les ennemis et qu'il retournerait bientôt dans son village. « Je n'y retrouverai plus ma vache, répondit le paysan; ce pauvre animal me donnait beaucoup de lait et nourrissait mon père, ma femme et mes enfants. » Fénelon promit alors de lui donner une autre vache si les soldats enlevaient la sienne[1]; mais, après[2] avoir fait d'inutiles efforts pour le consoler, il voulut avoir une indication précise de la chaumière qu'habitait ce paysan à une lieue de Cambrai; il partit ensuite à dix heures du soir, à pied, avec un seul domestique; il se rendit à ce village, ramena lui-même la vache à Cambrai vers le milieu de la nuit, alla sur-le-champ en donner avis à ce pauvre laboureur, et dut goûter un bien doux repos après une si bonne action. C'est peut-être le plus beau trait[3] de sa vie. (MAURY.)

---

47. — Simplicité de Cincinnatus.

Dès que Cincinnatus eut été nommé consul, le sénat dépêcha vers lui pour l'inviter à venir prendre possession de sa magistrature. Il était alors occupé à labourer son champ. Lorsqu'il vit venir les députés qu'on lui avait envoyés, fort surpris de cette foule de monde et ne sachant ce qu'on lui voulait[4], il arrêta ses bœufs. Un des envoyés s'avança et l'avertit de se mettre dans un état plus convenable. Il entra dans sa cabane où il prit ses habits, et se présenta ensuite devant ceux qui l'attendaient. Il fut aussitôt salué consul. On le revêtit de la pourpre; les licteurs se rangèrent devant lui avec leurs faisceaux, et on le pria de se rendre à Rome. Cincinnatus, troublé et affligé, se tut quelque temps et répandit des larmes. Puis, rompant le

1. *Tournez* : promit de lui donner une autre, si les soldats enlevaient la vache de lui.
2. *Postquam* et l'indicatif.
3. *C'est-à-dire* la plus belle action...
4. *C'est-à-dire* ce qu'on attendait de lui, ce qu'on venait lui demander.

silence, il ne dit que ces paroles : « Mon champ ne sera donc point ensemencé cette année! » Il prit congé de sa femme, et, l'ayant chargée du soin du ménage, il s'achemina vers la ville. Heureux temps, simplicité admirable!

(ROLLIN.)

48.—Du genre de vie d'Abraham.

Abraham a toujours été célèbre dans l'Orient. Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le regardaient comme leur père; les Iduméens se glorifient de la même origine. Les historiens de Syrie l'ont fait[1] roi de Damas quoique étranger et venu des environs de Babylone; et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appelé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme. Nous avons vu qu'Abraham suivait le genre de vie que suivirent les anciens hommes, avant que tout l'univers eût été réduit en royaumes. Il régnait dans sa famille, avec laquelle il embrassait cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence, riche en troupeaux, en esclaves et en argent, mais sans terres et sans domaine; et toutefois il vivait dans un royaume étranger, respecté et indépendant comme un prince. Sa piété et sa droiture, protégées de Dieu, lui attiraient ce respect. (BOSSUET.)

---

49. — Les esclaves en Grèce.

Les esclaves de tout âge, de tout sexe, de toute nation sont un objet considérable de commerce dans toute la Grèce. Des négociants avides en transportent sans cesse d'un lieu à un autre, les entassent comme de viles marchandises dans les places publiques; et lorsqu'il se présente un acquéreur, ils les obligent de danser en rond, afin qu'on puisse juger de leurs forces et de leur agilité.

1. *C'est-à-dire* ont dit qu'il était.

Le prix qu'on en donne varie suivant leurs talents. Les uns sont estimés trois cents drachmes, les autres six cents. Mais il en est qui coûtent bien davantage[1]. Les Grecs qui tombent entre les mains des pirates sont mis en vente dans les villes grecques, et perdent leur liberté jusqu'à ce qu'ils soient en état de payer une forte rançon. Platon et Diogène éprouvèrent ce malheur; les amis du premier donnèrent trois mille drachmes pour le racheter; le second resta dans les fers, et apprit aux fils de son maître à être vertueux et libres. (BARTHÉLEMY.)

---

50. — Modération et courage des Troglodytes.

Les prospérités des Troglodytes ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent, et, sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodytes envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi : « Que vous ont fait les Troglodytes? Ont-ils dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non, nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait de nos troupeaux ou des fruits de nos terres? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré que, si vous entrez sur nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches. » Ces paroles furent renvoyées avec mépris (MONTESQUIEU.)

---

51. — Modération et courage des Troglodytes — (*Suite*).

Ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodytes, qu'ils ne croyaient défendus que par leur innocence. Mais ils étaient bien disposés à la défense, ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non

1. *Multo pluris.*

pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'était emparée de leur cœur : l'un voulait mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfants, celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple troglodyte ; la place de celui qui expirait était d'abord[1] prise par un autre, qui, outre la cause commune, avait encore une mort particulière à venger. Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, et ils cédèrent à la vertu des Troglodytes. (MONTESQUIEU.)

---

52. — Mépris des richesses.

Les plus grands hommes, comme Aristide chez les Grecs, qui avait gouverné les finances de toute la Grèce pendant plusieurs années, Valérius Publicola, Ménénius Agrippa, et tant[2] d'autres Romains, mouraient souvent sans laisser de quoi[3] fournir aux frais de leurs funérailles, tant[4] la pauvreté était en honneur chez eux et les richesses méprisées. On voyait un vénérable vieillard, illustré par plusieurs triomphes, manger au coin de son feu les légumes qu'il avait lui-même cultivés et cueillis dans son jardin. Ils ne se piquaient[5] pas d'habileté à ordonner[6] un repas; mais, en récompense, ils savaient bien l'art de vaincre les ennemis dans la guerre et de gouverner les citoyens dans la paix. Magnifiques dans les temples et dans les édifices publics, et ennemis déclarés du luxe des particuliers, ils se contentaient pour eux-mêmes de maisons fort modestes, qu'ils ornaient des dépouilles des ennemis, et non [de celles] des citoyens. (ROLLIN.)

53. — Les arbres.

Admirez les plantes qui naissent de la terre. Elles four-

1. *C'est-à-dire* aussitôt.
2. *Tot*, adjectif indéclinable.
3. *Tournez* : ne laissant pas d'où ils fussent emportés au bûcher. — Emporter au bûcher, *efferre*.
4. *Adeo*.
5. *Tournez* : Ils ne se vantaient pas d'être habiles.
6. *C'est-à-dire* arranger.

nissent des aliments aux sains et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde. Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la séve que les racines avaient réunie dans le tronc. (FÉNELON.)

---

54. — Les arbres — (*Suite*).

En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil. En hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber[1] leurs fruits ou leurs grains, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume contient dans une graine le germe de tout ce qui se déploie[2] dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein. (FÉNELON.)

55. — Motifs qui décidèrent le jeune[3] Anacharsis à voyager.

Vous savez que je descends du sage Anacharsis, si célèbre parmi les Grecs et si indignement traité chez les

1. Laisser tomber, *emittere*.
2. *Tournez :* de tout ce que déploient les plus hautes plantes.
3. *Junior.*

Scythes. L'histoire de sa vie et de sa mort m'inspira, dès ma plus tendre enfance, de l'estime pour la nation qui avait honoré ses vertus, et de l'éloignement pour celle qui les avait méconnues. Ce dégoût fut augmenté par l'arrivée d'un esclave grec dont je fis l'acquisition. Il était d'une des principales familles de Thèbes en Béotie. Environ trente-six ans auparavant, il avait suivi le jeune[1] Cyrus dans l'expédition que ce prince entreprit contre son frère Artaxerxès, roi de Perse. Fait prisonnier dans un de ces combats que les Grecs furent obligés de livrer en se retirant, il changea souvent de maître, traîna ses fers chez différentes nations, et parvint aux lieux que j'habitais. (BARTHÉLEMY.)

---

56. — **Motifs qui décidèrent le jeune Anacharsis à voyager** — (*Suite*).

Plus[2] je le connus, plus[3] je sentis l'ascendant que les peuples éclairés ont sur les autres peuples. Timagène, c'était le nom du Thébain, m'attirait et m'humiliait par les charmes de sa conversation et par la supériorité de ses lumières. L'histoire des Grecs, leurs mœurs, leur gouvernement, leurs sciences, leurs arts, leurs fêtes, leurs spectacles étaient le sujet intarissable de nos entretiens. Je l'interrogeais, je l'écoutais avec transport. Je n'avais vu jusqu'alors que des tentes, des troupeaux et des déserts. Incapable désormais de supporter la vie errante que j'avais menée et l'ignorance profonde à laquelle j'étais condamné, je résolus d'abandonner un climat où la nature se prêtait à peine aux besoins de l'homme. (BARTHÉLEMY.)

---

57. — **Bayard et le duc de Bourbon.**

Ce qui peut rendre les victoires glorieuses et dignes d'admiration, c'est la justice de la guerre et la sagesse du conquérant. Car il faut poser pour principe que la gloire

1. *Minor.*
2. *Quo magis.*
3. *Eo magis.*

ne peut jamais être séparée de la justice. Une parole célèbre du chevalier Bayard mourant montre bien la vérité de ce que je viens[1] de dire. Il avait été blessé mortellement en combattant pour son roi, et était couché au pied d'un arbre. Le connétable[2] duc de Bourbon, qui poursuivait l'armée des Français, passant près de lui et l'ayant reconnu, lui dit qu'il avait grande pitié de lui, le voyant en cet état, pour avoir été si vertueux chevalier. Bayard lui répondit : « Monsieur[3], il n'y a point de pitié en moi[4], car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de[5] vous voir servir contre votre prince et votre patrie et votre serment. » Et peu après Bayard rendit l'esprit. La gloire est-elle ici du côté[6] du vainqueur, et le sort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable? (ROLLIN.)

---

58. — Le départ des petits savoyards.

Il y a toujours dans le hameau un ou deux hommes qui ont fait [leur] tour de France, et qui sont chargés de conduire tous ces enfants : ils sont là, debout, commandant déjà à leur petite troupe et rassurant les femmes qui s'affligent; les enfants sont tristes et soumis, car le curé[7] leur a dit que Dieu le voulait. Ils mettent dans leur sac le pain qu'on leur donne, parce qu'ils n'ont pas le courage de manger; ils regardent, sans les écouter[8], les mères qui leur font longtemps [leurs] recommandations, et puis les embrassent. On dit enfin la messe des voyageurs : il y a un grand recueillement dans toute l'église; après, chacun se prépare; les hommes faits, pendant ce temps, parlent de leurs voyages; on donne aux enfants la petite caisse où dort la marmotte; les mères attachent la besace sur leurs épaules, les embrassent une dernière fois, et rentrent pour pleurer.

(GUIRAUD.)

1. *Tournez* : de ce que j'ai dit plus haut (*supra*)
2. *Constabulus, i.*
3. *Domnus.*
4. *C'est-à-dire* je ne dois pas être un objet de pitié.
5. *Tournez* : de ce que (*quod*) je vous vois...
6. *C'est-à-dire* appartient-elle, doit-elle être attribuée au vainqueur ?
7. *Presbyter, eri.*
8. *Tournez* : et ne les écoutent pas.

59. — Mort de Jugurtha.

Jugurtha, chargé de chaînes, fit[1] le principal ornement du triomphe de Marius. Il était traîné comme un esclave à la suite[2] de son char. Ce prince, après cette cérémonie, fut conduit en prison, et on le condamna à y mourir de faim. Le bourreau lui déchira sa robe royale, le dépouilla de tous ses habits, et le poussa ensuite dans le fond d'une basse-fosse qui lui devait servir de tombeau. On rapporte qu'en y entrant tout nu, il s'écria : « O Hercule, que vos étuves sont froides ! » faisant allusion aux bains de ce dieu, qu'on disait être froids. Ce prince, luttant contre la faim, vécut encore six jours, et le désir inutile de prolonger sa vie servit de supplice à un roi qui avait toujours compté pour rien la mort de ses proches et des premiers de sa cour, qu'il avait sacrifiés à sa fortune et à son ambition. (VERTOT.)

---

60. — Le rhéteur Pison et son esclave.

Le rhéteur Pison, ne pouvant souffrir d'être interrompu dans ses pensées, avait défendu à ses esclaves de lui parler jamais sans[3] être interrogés. Quelque temps après, il fait[4] apprêter un festin splendide pour traiter un de ses amis, Clodius, qui venait[5] d'être nommé à une magistrature, et il l'envoie[6] prier à souper. A l'heure marquée, les autres convives arrivent tous, et Clodius seul se fait attendre[7]. Pison envoie coup sur coup au-devant de lui pour voir s'il venait et le faire hâter. Cependant l'heure se passe, la nuit vient, et l'on se met à table. « N'es-tu pas allé inviter Clodius de ma part ? » dit Pison à son esclave. — « Oui » — « Pourquoi donc ne vient-il pas ? » — « C'est qu'il a dit qu'il ne pouvait pas venir. » — « Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? » — « C'est que vous ne me l'avez pas demandé. » Le maître resta la bouche close. (LAHARPE.)

1. *Tournez* : fut.
2. *Post.*
3. *Tournez* : à moins qu'ils ne fussent interrogés.
4. *Tournez* : il ordonne...
5. *Tournez* : qui avait été nommé récemment.
6. *Tournez* : il envoie (un homme) qui l'invite *au subjonctif* à souper.
7. *C'est-à-dire* est en retard.

DEUXIEME PARTIE.

1. — Conquêtes de Rome.

Carthage soumise et ensuite ruinée éleva le cœur des Romains. Ceux qui, peu d'années auparavant, combattaient pour le salut de Rome, aspirèrent alors à la conquête du monde entier. Ils portèrent leurs armes en Orient et en Occident. Antiochus le Grand, qui régnait sur la plus grande partie de l'Asie, avait déjà été contraint de se retirer au delà du mont Taurus ; les Insubriens et les Liguriens furent vaincus ; la Macédoine, après différentes guerres qui ne sont pas de mon sujet[1], fut réduite en province, aussi bien que l'Illyrie. Et les Grecs, sous prétexte de se tirer de la dépendance des Achéens, tombèrent sous la domination des Romains, qui, en moins d'un siècle, étendirent leurs conquêtes dans les trois parties de notre continent. L'Italie entière, toutes les Espagnes, l'Illyrie jusqu'au Danube, l'Afrique, la Grèce, la Thrace, la Macédoine, la Syrie, tous les royaumes de l'Asie Mineure, formaient ce vaste empire, et les Romains portèrent jusque chez les peuples les plus barbares la crainte de leurs armes et le respect de leur puissance. (VERTOT.)

2. — Esope à Delphes.

Entre les villes où Esope s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers ; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils

1. *Tournez :* qui ne sont point de cet ouvrage

craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde[1]. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneraient à la mort. Comme il fut sorti de Delphes et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme des gens qui étaient en peine[2]. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé.

(La Fontaine.)

---

3. — Esope à Delphes — (*Suite*).

Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre[3] avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

« La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et, l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que vous me vengera : je périrai, mais vous périrez aussi. »

(La Fontaine.)

---

4. — Mort d'Esope.

Comme on le conduisait au supplice, Ésope trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet

1. *Tollere de medio.*
2. *C'est-à-dire* inquiets.
3. *C'est-à-dire* en vain il se défendit.

asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant[1] les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent. (LA FONTAINE.)

---

5. — Comment les mœurs romaines commencèrent à se corrompre[2].

Socrate avait commencé dans Athènes ; le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre les Grecs artificieux et subtils qui séduisaient la vertu et amollissaient le courage de ses concitoyens ; mais les sciences, les arts et la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de philosophes et d'orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes et l'on oublia la patrie. Au nom de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux lois, succédèrent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arcésilas. « Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, disaient leurs propres philosophes, les gens de bien se sont éclipsés. » Jusqu'alors les Romains s'étaient contentés[3] de pratiquer la vertu : tout fut perdu quand ils commencèrent à l'étudier.

(J.-J. ROUSSEAU.)

---

6. — Conquêtes d'Alexandre.

Alexandre traversa les Dardanelles l'an 334 avant Jésus-Christ, avec une armée d'environ quarante mille hommes, dont un huitième de cavalerie; il passa de vive force le Granique, devant l'armée de Memnon, Grec qui commandait sur les côtes de l'Asie pour Darius, et employa toute l'année 333 à établir son pouvoir dans

1. *Tournez* : bien que l'escarbot la prît.

2. Devant ces sortes de titres les Latins sous-entendent *dicam* (je vais dire), et considèrent le mot interrogatif comme placé entre deux verbes.

3. *Satis habere* et l'infinitif.

l'Asie Mineure; il fut secondé par les colonies grecques qui bordaient la mer Noire et la Méditerranée, Sardes, Éphèse, Tarse, Milet, etc. Les rois de Perse laissaient les villes et les provinces se gouverner par leurs lois particulières : cet empire était une réunion d'États fédérés; il ne formait point une seule nation, ce qui en facilitait la conquête. Comme Alexandre n'en voulait[1] qu'au trône du monarque, il se substitua facilement à ses droits en respectant les usages, les mœurs et les lois de ces peuples : ils n'éprouvaient aucun changement dans leur état.

(NAPOLÉON Ier.)

---

7. — Conquêtes d'Alexandre — (*Suite*).

L'an 332, il se rencontra avec Darius, qui, à la tête de six cent mille hommes, était en position[2] près de Tarse, à Issus, dans le pas[3] de Cilicie, le battit, entra en Syrie, s'empara de Damas où étaient renfermées les richesses du grand roi, et mit le siége devant Tyr. Cette superbe métropole du commerce du monde l'arrêta neuf mois. Il prit Gaza après deux mois de siége, traversa le désert en sept jours, entra dans Péluse, dans Memphis, et fonda Alexandrie. Il n'éprouva aucun obstacle, parce que la Syrie et l'Égypte étaient de tout temps liées d'intérêts avec les Grecs; que les peuples arabes détestaient les Perses, et que leur répugnance était fondée sur la religion; enfin parce que les satrapes embrassèrent le parti des Macédoniens. En moins de deux années, après deux batailles et quatre ou cinq siéges, les côtes de la mer Noire, du Phase à Byzance, celles de la Méditerranée jusqu'à Alexandrie, toute l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, furent soumises à ses armes. En 331, il repassa le désert, campa à Tyr, traversa la Syrie Creuse, entra dans Damas, passa l'Euphrate, le Tigre, et battit, aux champs d'Arbèles[4], Darius, qui, à la tête d'une armée plus forte encore que celle

1. *Petere.*
2. *C'est-à-dire* s'était posté.
3. *Fauces*, *rom.* m. pl.
4. *Tournes* : près (*apud*) d'Arbeles.

d'Issus[1], s'avançait contre lui. Babylone lui ouvrit ses portes. (NAPOLÉON Ier.)

8. — Conquêtes d'Alexandre -- (*Suite*).

En 330, il força le pas de Suse, prit cette ville, Persépolis, et Pasargade où était le tombeau de Cyrus. En 329, il remonta vers le Nord et entra dans Ecbatane, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, punit Bessus, ce lâche assassin de Darius, pénétra dans la Scythie et battit les Scythes. C'est dans cette campagne qu'il déshonora tant de trophées par l'assassinat de Parménion. En 328, il força le passage de l'Oxus, reçut 16,000 recrues de Macédoine, et soumit les peuples voisins. C'est dans cette année qu'il tua de sa propre main Clitus et voulut se faire adorer des Macédoniens, qui s'y refusèrent. En 327, il passa l'Indus, vainquit Porus en bataille rangée, le fit prisonnier et le traita en roi. Il projetait de passer le Gange, mais son armée s'y refusa. Il navigua sur l'Indus, pendant l'année 326, avec huit cents vaisseaux : arrivé à l'Océan, il envoya Néarque, avec une flotte, côtoyer la mer des Indes jusqu'à l'Euphrate. En 325, il mit soixante jours à traverser le désert de la Gédrosie, revint à Pasargade, Persépolis et Suse, et épousa Statira, fille de Darius. En 324, il marcha de nouveau vers le Nord, passa à Ecbatane, et termina sa carrière à Babylone, où il mourut empoisonné.

(NAPOLÉON Ier.)

---

9. — Inconstance des Athéniens.

Après la bataille de Platée, Thémistocle annonça publiquement qu'il avait formé un projet important, et dont le succès ne pouvait être assuré que par le secret le plus impénétrable. Le peuple répondit : « Qu'Aristide en soit le dépositaire, nous nous en rapportons à lui. » Thémistocle tira ce dernier à l'écart, et lui dit : « La flotte de nos alliés séjourne sans défiance dans le port de Pagase, je propose

1. *Tournez :* que celle qui avait combattu à Issus.

de la brûler, et nous sommes maîtres de la Grèce. » — « Athéniens, dit alors Aristide, rien de si utile que le projet de Thémistocle, mais rien de si injuste. » — « Nous n'en voulons point, » s'écria tout d'une voix l'assemblée. Quelques années après, les Samiens proposèrent aux Athéniens de violer un article du traité qu'on avait fait avec les alliés. Le peuple demanda l'avis d'Aristide : « Celui[1] des Samiens est injuste, mais il est utile. » Le peuple approuva le projet des Samiens. (BARTHÉLEMY.)

---

10. — Baléazar.

Baléazar, roi de Tyr[2], veut tout voir par lui-même : il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paraît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avait amassés par son avarice cruelle, car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de biens, s'il se trouvait dans une pressante nécessité : ainsi, ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtait. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. (FÉNELON.)

---

11. — Baléazar — (*Suite*).

Il n'y a aucun de ses sujets[3], qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui. Il craint de charger trop ses peuples; ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens : il les laisse dans l'abondance, et cette abondance ne les rend ni indociles ni insolents; car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes lois. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérité. (FÉNELON.)

1. *Tournez :* l'avis des Samiens.
2. *Tournez :* des Tyriens.
3. *Civis, is.*

12. — Bessus le Péonien.

Je ne puis me refuser à citer un de ces faits historiques dont Plutarque est plein. Celui ci est tel que je n'en connais pas de plus frappant ni même de plus extraordinaire sur la puissance du remords.

Bessus le Péonien avait tué son père, et son crime fut longtemps caché. Un jour qu'il allait souper chez un de ses hôtes avec quelques amis, il entend crier des petits d'hirondelle, et, avec une pique qu'il tenait à la main, il abat le nid, et écrase les petits oiseaux. On s'étonne, comme de raison, d'une action si brutale, et on lui en demande le motif. « Quoi ! répond-il, vous ne voyez pas que ce sont de faux témoins ? Vous ne les entendez pas crier à mes oreilles que j'ai tué mon père. » On alla sur-le-champ rendre compte du fait au roi, qui le fit arrêter ; il fut bientôt convaincu et supplicié. (LAHARPE.)

---

13. — Conseils de Racine à son fils.

« Je ne saurais m'empêcher de vous dire, mon cher fils, que je suis très-content de tout ce que votre mère m'écrit de vous. Je vois, par ses lettres, que vous êtes fort attaché à bien faire, mais surtout que vous craignez Dieu et que vous prenez du plaisir à le servir. C'est la plus grande satisfaction que je puisse recevoir, et en même temps la meilleure fortune que je vous puisse souhaiter. Mon fils, plus[1] vous irez en avant, plus[2] vous trouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que celui-là. J'approuve la manière dont vous distribuez votre temps et vos études ; je voudrais seulement qu'aux jours que vous n'allez point au collége, vous puissiez relire de[3] votre Cicéron, et vous rafraîchir la mémoire des plus beaux endroits ou d'Horace, ou de Virgile, ces auteurs étant fort propres à vous accoutumer à penser et à écrire avec justesse et avec netteté. »

(RACINE.)

1. *Tournez* : plus vous avancerez en âge. *Plus* se rend par *quo* suivi d'un comparatif.

2. *Eo magis.*

3. *C'est-à-dire :* quelque passage, *aliquid.*

14. — La Grèce et l'Asie.

La haine des Asiatiques était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses[1] qui faisaient aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté[2] de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs et la mollesse ; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit[3]. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étaient son partage naturel[4]. Elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer, et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude. (Bossuet.)

---

15. — Opinion des Perses sur l'issue des guerres médiques.

Mardonius soupait chez un particulier de Thèbes, avec cinquante de ses officiers, autant de Thébains, et Thersandre, un des principaux citoyens d'Orchomène. A la fin du repas, la confiance se trouvant établie entre les convives des deux nations, un Perse placé auprès de Thersandre lui dit : « Il est temps de songer à votre sûreté. Vous voyez ces Perses qui se livrent à leurs transports; vous avez vu cette armée que nous avons laissée sur les bords du fleuve; hélas! vous n'en verrez bientôt que les faibles restes. » Il pleurait en disant ces mots. Thersandre surpris lui demanda s'il avait communiqué ses craintes à Mardonius, ou à ceux qu'il honorait de sa confiance. « Mon cher hôte, répondit l'étranger, l'homme

1. *Tournez :* et (*quum*) pour d'autres raisons, et (*tum*) pour celle-ci aussi la poesie... était aimée, parce qu'il..,

2. Etre du côté de, *stare ab...*

3. *Ratio.*

4. *Tournez :* qu'elle seule avait reçu de la nature l'intelligence...

ne peut éviter sa destinée. Quantité de Perses ont prévu, comme moi, celle dont ils sont menacés; et nous nous laissons tous ensemble entraîner par la fatalité. Le plus grand malheur des hommes, c'est que les plus sages d'entre eux sont toujours ceux qui ont le moins de crédit. » (BARTHÉLEMY.)

---

16. — Simplicité et modestie de Philopœmen.

Philopœmen, le plus grand homme de guerre qui de son temps[1] fût dans la Grèce, qui illustra si fort la république des Achéens par son rare mérite, et que les Romains même ont appelé, par admiration, le dernier des Grecs; Philopœmen, dis-je, était pour l'ordinaire vêtu fort simplement, et marchait assez souvent sans suite et sans train. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un ami qui l'avait invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis, qui attendait le général des Achéens, le prit pour un domestique, et le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine, parce que son mari était absent. Philopœmen quitta sans façon son manteau, et se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu dans cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle : « Qu'est-ce donc, Philopœmen, et que veut dire ceci? » — « C'est[2], répliqua-t-il, que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine. » (ROLLIN.)

---

17. — Un philosophe pythagoricien.

Ce philosophe était vêtu d'une robe dont la blancheur égalait la propreté. Je lui offris successivement du vin, du poisson, d'un morceau de bœuf, d'un plat de fèves. Il refusa tout : il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des herbes. L'Athénien me dit à l'oreille : « C'est un rigide pythagoricien. » Et tout à coup élevant la voix : « Nous avons tort, dit-il, de manger de ces poissons; car, dans l'origine, nous habitions comme eux le sein des mers : oui, nos premiers pères ont été poissons, on n'en saurait douter;

1 *Tournez :* parmi ses contemporains.

2. *Traduisez :* je paie, répliqua-t-il, l'intérêt.

le philosophe Anaximandre l'a dit. Le dogme de la métempsychose me donne des scrupules sur l'usage de la viande ; en mangeant de ce bœuf, je suis peut-être anthropophage. Quant aux fèves, c'est la substance qui participe le plus de la matière animée dont nos âmes sont des parcelles. Prenez des fleurs de cette plante quand elles commencent à noircir; mettez-les dans un vase que vous enfouirez dans la terre; quatre-vingt-dix jours après ôtez le couvercle, et vous trouverez au fond du vase une tête humaine. Pythagore en fit l'expérience. (BARTHELEMY.)

---

18. — Festin d'Adoam.

Adoam fit servir un magnifique repas ; et pour[1] témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvait jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs de rameurs étaient pleins de joueurs de flûtes; Architoas les interrompait de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendus à la table des dieux et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les tritons, les néréides, toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins même sortaient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune répandue sur la surface des ondes, le sombre azur[2] du ciel, semé de brillantes étoiles, servaient[3] à rendre ce spectacle encore plus beau. (FÉNELON.)

---

19. — Amour passionné de Pline le Jeune pour la gloire.

On ne peut douter que la gloire ne fût l'âme[4] des vertus de Pline. Pour elle[5], les plus durs travaux lui parais-

1. *Qui* et le subjonctif.
2. *Tournez* : l'obscurité azurée du ciel.
3. *Tournez* : rendant...
4. L'aiguillon, le mobile.
5. *C'est-à-dire* : pour l'obtenir, pour l'acquérir.

saient pleins de charmes : veilles, repos, divertissements, études, il y rapportait tout ; il y excitait sans cesse ses amis ; il reprochait aux gens de son siècle que, depuis qu'on s'abstenait des actions louables, on méprisait la louange. Il avait pour maxime que la seule ambition convenable à un honnête homme, c'était ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues. Il ne dissimulait point que l'approbation des bons juges du mérite le touchait[1] ; il ne cachait point la passion qu'il avait de plaire à la postérité ; il lui faisait publiquement sa cour[2] dans ses écrits ; il avouait qu'il serait bien aise d'obtenir une place dans l'histoire. En un mot, il allait à visage découvert à l'immortalité. (De Sacy.)

---

20. — Éducation des Perses.

La manière dont on élevait les enfants des rois est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite. Dès l'âge de sept ans, on les faisait monter à cheval et on les exerçait à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnait pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'Etat. Le premier, dit Platon, leur apprenait la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux, selon les anciennes maximes et selon les lois de Zoroastre, fils d'Oromase ; le second les accoutumait à dire la vérité et à rendre la justice ; le troisième leur enseignait à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux-mêmes et de leurs désirs ; le quatrième fortifiait leur courage contre la crainte, qui en eût fait des esclaves et leur eût ôté la confiance si nécessaire au commandement. (Bossuet.)

1. *C'est-à-dire* le charmait.

2. *Gratiam alicujus captare.*

---

21. — Les fruits.

La terre se montre à nous comme un riche verger, rempli de toutes sortes de fruits, dont les uns succèdent aux autres selon les saisons. Je considère l'un de ces arbres portant ses branches courbées jusqu'en terre sous le poids de fruits excellents, dont la couleur et l'odeur annoncent le goût, et dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit par cette pompe qu'il étale à mes yeux : « Apprenez de moi quelle est la bonté et la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui ni pour moi que je suis si riche : il n'a besoin de rien, et je ne saurais[1] user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le et déchargez-moi. Rendez-lui grâces ; et, puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnaissance. » (ROLLIN.)

---

22. — Le Spartiate Phébidas.

Le Spartiate Phébidas, passant dans la Béotie avec un corps de troupes, les fit camper auprès de Thèbes. La ville était divisée en deux factions, ayant chacune un des principaux magistrats à sa tête. Léontidas, chef du parti dévoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas à s'emparer de la citadelle, et lui en facilita les moyens. C'était en pleine paix, et dans un moment où sans crainte, sans soupçons, les Thébains célébraient la fête de Cérès. Une si étrange perfidie devint plus odieuse par les cruautés exercées sur les citoyens fortement attachés à leur patrie : quatre cents d'entre eux cherchèrent un asile auprès des Athéniens. Isménias, chef de ce parti, avait été chargé de fers et mis à mort sur de faux prétextes. Un cri général s'éleva dans la Grèce[2]. Les Lacédémoniens frémissaient d'indignation et demandaient avec fureur si Phébidas avait reçu des ordres pour commettre un pareil attentat. Agé-

1. *Tournez* : je ne puis.

2. *Tournez* : un cri de tous les Grecs s'éleva.

silas répond qu'il est permis à un général d'outre-passer ses pouvoirs quand le bien de l'État l'exige. Léontidas se trouvait alors à Lacédémone; il calma les esprits en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderait la citadelle de Thèbes, et que Phébidas serait condamné à une amende de cent mille drachmes.

(BARTHÉLEMY.)

---

23. — Denys le Tyran et les Pythagoriciens.

Les Pythagoriciens, persécutés dans les États de Denys, roi de Syracuse, se cachaient avec soin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de soldats en aperçut dix qui allaient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chasse comme à des bêtes fauves. Ils prirent la fuite, mais à l'aspect d'un champ de fèves qu'ils trouvèrent sur leur passage, ils s'arrêtèrent, se mirent en état de défense, et se laissèrent égorger plutôt que de souiller leur âme par l'attouchement de ce légume odieux. Quelques moments après, l'officier qui commandait le détachement en surprit deux qui n'avaient pas pu suivre les autres. C'étaient Myllias de Crotone[1], et son épouse Timycha, née à Lacédémone. Ils furent emmenés à Syracuse. Denys voulait savoir pourquoi leurs compagnons avaient mieux aimé perdre la vie que de traverser ce champ de fèves ; mais ni ses promesses ni ses menaces ne purent les engager à s'expliquer, et Timycha se coupa la langue avec les dents, de peur de succomber aux tourments qu'on offrait à sa vue. (BARTHÉLEMY.)

---

24. — La vie rustique chez les anciens.

Au lieu de nos villages, où nous voyons d'un côté des châteaux et des maisons de plaisir[2], et de l'autre de misérables chaumières, figurons-nous ces grandes fer-

1. *Tournez :* le Crotoniate, *Crotoniates, æ.*

2. *Tournez :* construites pour le plaisir.

mes[1] que les Romains appelaient villes[2], qui comprenaient le logement du maître, la basse-cour, les granges, les étables, les cases des esclaves, tout cela bien bâti, bien entretenu et bien propre. On peut en voir des descriptions dans Varron et dans Columelle. Les esclaves étaient la plupart plus heureux que nos paysans : bien nourris, bien vêtus, sans aucun soin de leurs enfants[3]. Les maîtres, tout ménagers qu'ils étaient[4], vivaient plus à l'aise que nos gentilshommes. Vous voyez dans Xénophon un citoyen d'Athènes qui, se promenant le matin par ses terres et visitant ses ouvriers, travaillait[5] en même temps pour sa santé par l'exercice du corps, et pour l'accroissement de son bien par son assiduité à le faire profiter[6] : en sorte qu'il était assez riche pour donner à sa religion, au service de l'État et à ses amis. Cicéron parle de plusieurs laboureurs de Sicile, si riches et si magnifiques que leurs maisons étaient ornées de statues de grand prix, et qu'ils se servaient de vases d'or et d'argent ciselés.

(FLEURY.)

---

25. — Agésilas et le satrape Pharnabaze.

Pharnabaze, gouverneur de l'une des provinces du roi de Perse, avait souhaité traiter de la paix avec Agésilas. L'entrevue se fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faste et tout le luxe de la cour des Perses. Il était vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or et d'argent. On étendit par terre de superbes tapis, et on y joignit de riches coussins pour s'asseoir dessus. Agésilas, vêtu tout simplement, n'y fit point tant de façons[6] ; il s'assit par terre sur le gazon. Le faste du Persan en rougit, et, ne pouvant soutenir une telle comparaison, rendit hommage à la simplicité du Lacédémonien en l'imitant. C'est qu'un

1. *Rustica domus.*
2. *Villa, æ.*
3. *C'est-à-dire* sans inquiétude pour leurs enfants.
4. *Tournez :* bien qu'ils fussent ménagers.
5. *Tournez :* travaillait (*consulere*) en même temps à sa santé par l'exercice du corps, et à l'accroissement de son bien par son application assidue à [en] tirer profit.
6. *Tournez :* ne se montra pas si difficile (*delicatus*).

autre cortége, bien plus brillant que tout l'or et l'argent de Perse, environnait Agésilas, et le rendait respectable : je veux dire son nom, sa réputation, ses victoires, et la terreur de ses armes qui faisaient trembler le roi de Perse jusque sur son trône. (ROLLIN.)

---

26. — Leçon donnée à la vanité de Cicéron.

Cicéron revenait de Sicile, où il avait été questeur, dans la pensée[1] qu'il n'était parlé que de lui dans toute l'Italie, et que partout il n'était fait mention que de sa questure. Passant à Pouzzole, où les bains attiraient beaucoup de beau monde[2] : « Y a-t-il longtemps, lui dit quelqu'un, que vous êtes parti de Rome? Quelle nouvelle y dit-on? » — « Moi, dit-il tout surpris, je reviens de ma province. » — « Oui, dit l'autre, je me le rappelle, c'est l'Afrique. » — « Point du tout, répliqua Cicéron d'un ton de dépit et de colère, c'est la Sicile. » — « Eh quoi! ajouta un troisième, qui se prétendait mieux instruit que les autres, ne savez-vous pas qu'il a été questeur à Syracuse? » Et il n'en était rien, car ç'avait été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron, confus et honteux, ne trouva d'autre expédient, pour se tirer d'affaire, que de se mêler dans la foule ; et il ajoute que cette aventure lui fut plus utile que n'auraient été tous les compliments auxquels il s'était attendu.

(ROLLIN.)

---

27. — Triomphe d'Amphitrite.

Nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paraissait être d'or et d'azur. En jouant, ils soulevaient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venaient des tritons qui sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnaient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissaient loin derrière eux un vaste

1. *Tournez* : pensant. | 2. *Lautissimi homines.*

sillon dans la mer. Leurs yeux étaient enflammés, et leurs bouches étaient fumantes. Le char de la déesse était une conque d'une merveilleuse figure ; elle était d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étaient d'or. Ce char semblait voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageaient en foule derrière le char ; leurs beaux cheveux pendaient sur leurs épaules et flottaient au gré du vent. (FÉNELON.)

---

28. — Triomphe d'Amphitrite — (*Suite*).

La déesse tenait d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues. Elle avait un visage serein et une douce majesté qui faisait fuir les vents séditieux et toutes les tempêtes. Les tritons conduisaient les chevaux et tenaient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottait dans l'air au-dessus du char ; elle était à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs, qui s'efforçaient de la pousser par leurs haleines. On voyait au milieu des airs Éole empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux d'un feu sombre et austère, tenaient en silence les fiers aquilons, et repoussaient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amère, sortaient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse. (FÉNELON.)

---

29. — Condé à Louis XIV.

Je ne veux point, Sire[1], entreprendre de justifier ma conduite. Souffrez seulement que je me montre à vous tel que je suis, et non tel qu'on me fait[2]. On a pu[3] vous dire que j'aimais et que je cherchais la guerre : il est vrai, Sire, j'ai aimé la guerre, mais c'était quand je la faisais

1. *Rex.*
2. *Tournez* : qu'on dit que je suis.
3. *Tournez* : peut-être vous a-t-on dit.

pour Votre Majesté, pour la France. Aujourd'hui personne ne désire plus vivement que moi de la voir terminer. Depuis qu'un enchaînement d'événements m'a placé, sur un champ de bataille, dans les rangs opposés à ceux que je n'aurais jamais dû combattre, j'ai pleuré plus d'une fois les malheurs de la guerre. Il y a eu des victoires qui m'ont coûté plus de larmes que les plus cruelles défaites. Dieu m'est témoin que je souhaitais la paix ardemment, et que, bien avant les négociations, tout sentiment d'hostilité[1], si jamais il y en avait eu en moi, avait disparu de mon cœur.

(CONDÉ.)

---

30. — Léonidas aux Thermopyles.

Léonidas ayant appris de l'oracle qu'il fallait que lui ou Lacédémone périt, n'hésita pas à se sacrifier pour sa patrie. Il exhorta ses compagnons à prendre un repas frugal, en ajoutant qu'ils souperaient ensemble chez Pluton : ils répondirent par un cri de joie. Emu sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et l'amitié, il veut les charger de quelques dépêches pour Lacédémone. « Nous ne sommes pas ici, lui disent-ils, pour porter des ordres, mais pour combattre. » Et, sans attendre[2] sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés. Cependant Léonidas forme la plus audacieuse des entreprises : au milieu de la nuit, il sort du défilé, et marche droit à Xerxès, résolu de l'immoler ou de périr au milieu de son camp. (ROLLIN.)

---

31. — Léonidas aux Thermopyles — (*Suite*).

Après avoir renversé[3] les postes avancés, il pénètre dans la tente du roi, qui avait déjà pris la fuite ; les Grecs se répandent dans le camp et s'y rassasient de carnage. Mais les premiers rayons du soleil offrant aux yeux des vaincus

1. Sentiments d'hostilité, *inimicitiæ, arum.*
2. *Tournez* : n'attendant pas...
3. *Tournez* : après qu'il eut renversé.

le petit nombre des vainqueurs, ceux-ci sont attaqués de toutes parts ; Léonidas tombe percé de coups. Xerxès, aveuglé par son dépit contre Léonidas, qui avait osé lui tenir tête, fit attacher son corps à une potence, et, voulant déshonorer son ennemi, ne déshonora que lui-même. On éleva dans la suite, par ordre des Amphictyons, un superbe monument, tout près des Thermopyles, à ces braves défenseurs de la Grèce, avec des inscriptions pour chacune des nations dont les soldats avaient si glorieusement succombé. Celle des Spartiates était du poëte Simonide ; elle est remarquable par sa simplicité : « Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » (ROLLIN.)

---

32. — Singulier jugement sur Andromaque.

Racine comptait au nombre des choses chagrinantes les louanges des ignorants ; et, lorsqu'il se mettait en bonne humeur, il rapportait le compliment d'un vieux magistrat, qui, n'ayant jamais été à la comédie, s'y laissa entraîner par une compagnie[1], à cause de l'assurance qu'elle lui donna[2] qu'il verrait jouer l'Andromaque de Racine[3]. Il fut très-attentif au spectacle, qui finissait par les Plaideurs. En sortant, il trouva l'auteur, et lui dit : « Je suis, Monsieur, très-content de votre Andromaque ; c'est une jolie pièce : je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaiement. J'avais d'abord eu quelque envie de pleurer, mais la vue des petits chiens m'a fait rire. » Le bonhomme[4] s'était imaginé que tout ce qu'il avait vu représenter sur le théâtre était Andromaque.

(LOUIS RACINE.)

---

33. — Fondation de Saint-Pétersbourg.

Saint-Pétersbourg est situé entre la Finlande et l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Néva se divise

1. *Tournez* : par des compagnons (*sodales*).
2. *Tournez* : parce qu'ils lui promirent.
3. De Racine, *Racinianus, a, um.*
4. *Tournez* : notre [homme], comme (*ut pote*) [il était] assez simple d'esprit (*subinsulsus*).

en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande. Pierre traça lui-même le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, et des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte et déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, et dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route et des marais profonds, et qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups et des ours, fut remplie, en 1703, de plus de trois cent mille hommes, que le Czar[1] avait rassemblés de ses États. Des paysans du royaume d'Astracan, et ceux qui habitent les frontières de la Chine furent transportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, sécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondements de la ville. La nature fut forcée partout. (VOLTAIRE.)

---

34. — Avantages de l'instruction.

Il n'y a personne qui ne fasse cas d'un homme qui parle bien sa langue et qui l'écrit correctement; qui est bien instruit de sa religion et des lois de son pays; qui sait bien conduire ses affaires et donne aux autres de bons conseils; qui raisonne juste sur toutes les choses qu'il connaît, et sait tellement faire valoir ses raisons qu'il amène les autres à son sentiment : on ne pourra s'empêcher d'avoir de l'estime pour un tel homme, et on passera jusqu'à l'admiration, s'il a de plus la connaissance de plusieurs langues, en sorte qu'il puisse servir d'interprète aux étrangers; si, connaissant l'histoire de son pays et des pays voisins, il sait démêler les intérêts des princes et l'origine de leurs prétentions[2]; s'il connaît la géographie, le système du monde et l'histoire naturelle; s'il sait les mathématiques, principalement les parties qui servent à l'architecture, aux fortifications et à la navigation, comme la géométrie et la mécanique. (FLEURY.)

1. *Imperator.*

2. *Tournez* : du droit qu'ils revendiquent.

35. — Lettre à une princesse pour lui dédier un recueil des devoirs de son fils

Voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour[1] ses ouvrages. Vous y trouverez quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne, mais il craint que, dans[2] la foule d'événements merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soyez guère touchée de ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés. Il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité[3] d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des choses si fort au-dessous de ce que nous voyons. Comment pourrait-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que Florus et Justin lui racontent? Les nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un prodige d'une ville que les Grecs prirent en dix ans. Il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter des Te Deum[4] pour la prise de plus de cent villes. (Mme DE MAINTENON.)

---

36. — De la difficulté de conserver les chefs-d'œuvre de l'esprit humain dans l'antiquité[5].

Si quelque chose peut faire voir combien[6], avant l'invention de l'imprimerie, toutes les précautions possibles étaient peu sûres, pour garantir des injures du temps les plus beaux ouvrages de l'esprit humain, c'est ce qui est arrivé à ceux de Tacite. Plusieurs siècles après lui, un homme de son nom fut élevé au trône des Césars, et, se glorifiant de lui appartenir[8], quoiqu'on en doutât, il fit

1. *Pour* se rend ici par le datif.
2. *Tournez* : à cause des nombreux et merveilleux événements.
3. *C'est-à-dire* : aient regardé comme nécessaire.
4. *Tournez* : il a entendu plusieurs fois *Te Deum* être chanté.
5. *Tournez* : combien il était difficile chez les anciens de conserver, etc., en remarquant que devant ces sortes de titres les Latins sous-entendent le mot *dicam*, je vais dire, et considérant le mot interrogatif comme place entre deux verbes).
6. *Tournez* : tu verras combien, avant l'invention de l'imprimerie, le plus grand soin servait peu à garantir... si tu considères ce qui est arrivé à ceux de Tacite.
7. *Tournez* : du même nom.
8. *C'est-à-dire* de descendre de lui.

transcrire avec le plus grand soin tout ce qui était sorti de la plume de cet inimitable historien, et le fit déposer dans les bibliothèques publiques. Il ordonna de plus que, tous les dix ans, on en renouvelât les copies. Ces soins n'ont pu nous conserver tous ses écrits, dont la plus grande partie est encore l'objet de nos regrets. (LAHARPE.)

---

37. — Conseils de Périclès aux Athéniens, au début de la guerre du Péloponèse.

Périclès se hâta de monter à la tribune, et fit voir que, les Péloponésiens n'étant pas en état de faire plusieurs campagnes, le meilleur moyen de les réduire était de les lasser, et d'opposer une guerre de mer à une guerre de terre. « Ils feront des invasions dans l'Attique, nos flottes ravageront leurs côtes : ils ne pourront réparer leurs pertes, tandis que nous aurons des campagnes à cultiver, soit dans les îles, soit dans le continent. L'empire de la mer donne tant de supériorité, que, si vous étiez dans une île, aucune puissance n'oserait vous attaquer. Ne considérez plus Athènes que comme une place forte, et séparée, en quelque façon, de la terre; remplissez de soldats les murs qui la défendent, et les vaisseaux qui sont dans ses ports. Que le territoire qui l'entoure vous soit étranger, et devienne la proie de l'ennemi. » (BARTHÉLEMY.)

---

38. — Conseils de Périclès aux Athéniens, au début de la guerre du Péloponèse — (*Suite*).

« Ne cédez pas à l'ardeur insensée d'opposer votre valeur à la supériorité du nombre. Une victoire attirerait bientôt sur vos bras[1] de plus grandes armées : une défaite porterait à la révolte ces alliés que nous ne contenons que par la force. Ce n'est pas sur la perte de vos biens qu'il faudrait pleurer; c'est sur celle des soldats que vous exposeriez dans une bataille. Ah ! si je pouvais vous persuader, vous

1. *Tournez* : sur vous.

porteriez à l'instant même le fer et la flamme dans nos campagnes et dans les maisons dont elles sont couvertes; et les Lacédémoniens apprendraient à ne plus les regarder comme les preuves de notre servitude. Il faut maintenant répondre à leurs députés, que les Mégariens pourront commercer dans l'Attique, si les Lacédémoniens ne nous interdisent plus l'entrée de leur ville, et que les Athéniens rendront aux peuples qu'ils ont soumis la liberté dont ils jouissaient auparavant, si les Lacédémoniens en usent de même à l'égard des villes de leur dépendance. » Après cette réponse, les ambassadeurs de Lacédémone se retirèrent, et de part et d'autre on s'occupa des préparatifs de la guerre.

(BARTHÉLEMY.)

---

39. — Enfance de Platon.

On raconte que, durant qu'il était encore au berceau, des abeilles répandaient du miel sur ses lèvres; ce qu'on regarda comme un présage[1] de cette éloquence merveilleuse par laquelle il se distingua de tous les Grecs. Il s'appliqua à la poésie durant sa jeunesse; il fit quelques élégies et deux tragédies, mais il jeta tout cela au feu, dès qu'il eut pris la résolution de se donner à la philosophie. Il avait vingt ans, lorsque son père le présenta à Socrate pour le former. Socrate avait eu, la nuit d'auparavant, un songe, où il lui avait paru qu'il tenait[2] dans son sein[3] un jeune cygne, qui, après que les plumes lui furent venues, avait déployé ses ailes, et, d'un vol hardi, s'était élevé dans le plus haut de l'air, en chantant avec une douceur infinie. Le philosophe ne douta pas que ce songe ne regardât Platon, à qui il en fit l'application, et que ce ne fût un présage de l'étendue de la réputation[4] que son élève devait avoir un jour.

(FÉNELON.)

1. *Tournez* : ce qui parut présager...
2. *Tournez* : la nuit précédente, Socrate, dans un songe, avait paru à soi tenir...
3. Tenir dans son sein, *gremio fovere*.
4. *Tournez* : ne présageât qu'elle grande réputation son élève aurait...

---

40. — Le Moineau.

Les moineaux sont, comme les rats, attachés à nos habitations; ils ne se plaisent ni dans les bois, ni dans les vastes campagnes : on a même remarqué qu'il y en a plus dans les villes que dans les villages, et qu'on n'en voit pas dans les hameaux et dans les fermes qui sont au milieu des forêts; ils suivent la société pour vivre à ses dépens; comme ils sont paresseux et gourmands, c'est sur des provisions toutes faites, c'est-à-dire sur le bien d'autrui, qu'ils prennent leur subsistance; nos granges et nos greniers, nos basses-cours, nos colombiers, tous les lieux, en un mot, où nous rassemblons ou distribuons des grains, sont les lieux qu'ils fréquentent de préférence; et comme ils sont aussi voraces que nombreux, ils ne laissent pas de faire[1] plus de tort que leur espèce ne vaut; car leur plume ne sert à rien, leur chair n'est pas bonne à manger, leur voix blesse l'oreille, leur familiarité est incommode, leur pétulance grossière est à charge. (BUFFON.)

---

41. — Le Nil.

Il pleut rarement en Egypte : mais le Nil qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays. Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte était traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyable. Le Nil portait partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait les villes entre elles, et la Grande-mer avec la mer Rouge, entretenait le commerce au dedans et au dehors du royaume, et le fortifiait contre l'ennemi : de sorte qu'il était tout ensemble le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnait la campagne; mais les villes rehaussées avec des travaux immenses, et s'élevant, comme des îles, au milieu des eaux, regardaient avec joie, de cette hauteur, toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par

1. *Tournez* : ils font plus de tort...

le Nil. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs creusés par les rois tendaient leur sein aux eaux répandues. Ils avaient leur décharge[1] préparée : de grandes écluses les ouvraient[2] ou les fermaient selon le besoin, et les eaux, ayant leur retraite[3], ne séjournaient sur les terres qu'autant[4] qu'il fallait pour les engraisser. (BOSSUET.)

---

42. — La Fourmi.

Durant la moisson, la fourmi ne dort plus. Elle traîne, avec de petites serres qu'elle a à la tête, des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle, et elle avance comme elle peut, à reculons. Quelquefois, elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours, mais elle ne s'y attend pas[5].

Le grenier où tout doit être porté est public, et aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres, qui s'entre-communiquent par des galeries, et qui sont toutes creusées si avant, que les pluies et les neiges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leur voûte. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes et moins parfaites; et ceux qui ont essayé de détruire des fourmilières qui avaient eu le loisir de se perfectionner, n'y ont presque jamais réussi, parce que les rameaux s'en étendent au large, et qu'ils ne se sentent point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

(ROLLIN.)

---

43. — Lucullus.

Lucullus employa des sommes immenses pour ses bâtiments et pour ses jardins : il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il voulait que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité, n'y eût-il personne de dehors[6]. Comme son maître d'hôtel[7] s'excusait un jour de

1. *Effluvium, ii.*
2. *Tournez* : ils étaient ouverts par de grandes écluses.
3. *Tournez* : les eaux, des endroits où elles se retiraient étant ouverts (*patere*), ne séjournaient...
4. *Tournez* : aussi longtemps que.
5. *C'est-à-dire* : elle ne compte pas là-dessus.
6. *Tournez* : lors même qu'aucun convive n'était présent.
7. *Obsonator, is.*

la médiocrité d'un repas sur ce qu'il[1] n'y avait point de compagnie[2] : « Ne savais-tu pas, lui dit-il, que Lucullus devait manger aujourd'hui chez Lucullus? » Cicéron et Pompée, ne pouvant croire ce qu'on disait de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre[3], et s'assurer par eux-mêmes de ce qui en était[4]. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à dîner, et ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la salle d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude qui surprit et effraya les convives. Ils ne savaient pas que « la salle d'Apollon » était le mot du guet[5], et signifiait que le festin devait monter à cinquante mille drachmes. (ROLLIN.)

---

44. — Rome et Carthage.

Carthage, colonie des Phéniciens, fut bâtie sur les côtes d'Afrique, proche l'endroit où se trouve à présent la ville de Tunis, environ cent trente-sept ans avant la fondation de Rome. La Libye reconnaissait son empire. Elle entretenait en tout temps de puissantes flottes qui la rendaient maîtresse de la mer et du commerce, et qui avaient étendu sa domination jusque sur les côtes d'Espagne, et dans les îles de Sicile, de Corse et de Sardaigne. Tous ses citoyens étaient marchands : un trafic continuel leur avait acquis de si grandes richesses, qu'ils méprisaient la profession des armes. S'il leur survenait quelques guerres, ils achetaient des troupes, et, souvent, prenaient à leur solde jusqu'à leurs généraux : cette république marchande croyait tout trouver dans son argent. Rome, au contraire, nourrissait dans son sein une milice admirable. Tous ses citoyens étaient soldats, personne n'était exempt d'aller à la guerre; le fantassin devait servir vingt ans, et le cavalier dix,

1. *Tournez* : parce que, *quod* et le subj.
2. *Tournez* : personne n'avait été invité.
3. *C'est-à-dire* : le prendre (*deprehendere* à l'improviste (*imparatus, a, um*).
4. *Tournez* : comment la chose se passait (*se habere*).
5. *C'est-à-dire* : le mot d'ordre, le signal convenu.

avant que de pouvoir obtenir son congé ; et peu le demandaient. Quand il fallait marcher en campagne, on voyait les vétérans se présenter avec la même ardeur que la jeunesse, et tous voulaient vaincre ou mourir. (VERTOT.)

---

45. — Autorité des vieillards.

Non-seulement les pères, mais tous les vieillards, avaient une grande autorité chez les Israélites et chez tous les peuples de l'antiquité. Partout on a d'abord choisi les juges des affaires particulières et les conseillers du public[1] entre les hommes les plus âgés. De là vinrent à Rome les noms de Sénat et de Pères, et ce grand respect pour la vieillesse qu'ils[2] avaient pris des Lacédémoniens. Rien n'est plus conforme à la nature. La jeunesse n'est propre qu'au mouvement et à l'action; la vieillesse sait instruire, conseiller et commander. « La gloire des jeunes gens est[3] leur force, dit le Sage[4], et la dignité des vieillards sont leurs cheveux blancs. » Il est difficile qu'en un jeune homme l'étude ou la bonté de l'esprit[5] supplée à l'expérience, et un vieillard, pourvu qu'il ait un bon sens naturel, est savant par l'expérience seule. Toutes les histoires font foi que les Etats les mieux gouvernés, ont été ceux où les vieillards ont eu la principale autorité, et que les règnes des princes trop jeunes ont été les plus malheureux.

(FLEURY.)

---

46. — Lettre où Boileau rend à quelques écrivains qu'il a attaqués la justice qui leur est due.

Je me contenterai d'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit; c'est[6] qu'en attaquant dans mes satires les défauts de quantité d'écrivains de notre siècle, je

1. *C'est-à-dire* : de la république.

2. *Ils* désigne les Romains dont l'idée est comprise dans le mot *Rome* placé plus haut.

3. *C'est-à-dire* : consiste dans.

4. *C'est-à-dire* : Salomon, auteur de l'Ecclésiastique.

5. *Ingenii excellentia*, la supériorité de l'intelligence.

6. *Tournez* : c'est-à-dire (*scilicet*) quoique j'aie attaqué, je n'ai pas prétendu...

n'ai pas prétendu pour cela ôter à ces écrivains le mérite et les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ai pas prétendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoique assez méchant poëte, n'ait pas fait autrefois, je ne sais comment, une assez belle ode, et qu'il n'y eût point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de Quinault, quoique si éloignés de la perfection de Virgile. J'ajouterai même, sur ce dernier, que, dans le temps où j'écrivais contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, et qu'il n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux bien aussi avouer qu'il y a du génie dans les écrits de Saint-Amand, de Brébœuf, de Scudéri, de Cottin et de plusieurs autres que j'ai critiqués. (BOILEAU.)

---

47. — Les Pyramides.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête[1], qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve. La hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied; tout saisit à la fois le cœur[2] et l'esprit[3] d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. (VOLNEY.)

1. *Capiti imminere.*
2. *Animus.*
3. *Mens.*

48. — La Pie.

L'hiver, la pie vole par troupes, et s'approche d'autant plus des lieux habités, qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre, et que la rigueur de la saison lui rend ces ressources plus nécessaires. Elle s'accoutume aisément à la vue de l'homme; elle devient bientôt familière dans la maison. Elle apprend aussi à contrefaire la voix des animaux et la parole de l'homme. On en cite une qui imitait parfaitement les cris du veau, du chevreau, de la brebis, et même le flageolet du berger; une autre qui répétait en entier une fanfare de trompettes. Pline assure que cet oiseau se plaît beaucoup à ce genre d'imitation, qu'il s'attache à bien articuler les mots qu'il a appris, qu'il cherche longtemps ceux qui lui ont échappé, qu'il fait éclater sa joie lorsqu'il les a retrouvés, et qu'il se laisse quelquefois mourir de dépit lorsque sa recherche est vaine, ou que sa langue se refuse à la prononciation de quelque mot nouveau. On croit aussi qu'elle annonce la pluie, lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire. (GUÉNEAU DE MONTBEILLARD.)

---

49. — Villiers et Louis XIV.

Villiers condamnait hautement tous les goûts de Louis XIV, en musique, en peinture, en architecture, en jardins. Le roi plantait-il un bosquet, meublait-il un appartement, construisait-il une fontaine, Villiers trouvait tout mal entendu[1], et s'exprimait en termes peu mesurés. Il est étrange, disait le roi, que Villiers ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. L'ayant rencontré un jour dans les jardins : « Eh bien! lui dit-il, en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire? » — « Non, » répondit Villiers. — « Cependant, reprit le roi, il y a bien des gens qui n'en sont point si mécontents. » — « Cela peut être, répondit Villiers, chacun a son avis. » — Le roi, en riant, répondit : « On ne peut pas plaire à tout le monde. » (VOLTAIRE.)

1. *C'est-à-dire* : mal arrangé.

50. — Pline le Jeune et Trajan.

C'était depuis longtemps la coutume que le consul, à l'entrée de son consulat, après avoir remercié le prince, proposât au Sénat de lui décerner quelque nouvel honneur. Moins les empereurs de ce temps-là en étaient dignes, plus ils en étaient avides. Pline crut que ces honneurs tant de fois profanés par la flatterie, étaient au-dessous de Trajan. Persuadé que cet empereur pouvait confier le soin de sa gloire à ses actions, et que rien n'était plus propre à la rehausser, que de faire voir qu'elle se pouvait passer des titres où les autres avaient mis toute la leur, il ne lui en décerna point. Mais Trajan n'y perdit rien. La harangue où Pline les lui refuse, a duré plus que le marbre ou que le bronze où tant d'inscriptions pompeuses avaient été gravées. Elle charme encore aujourd'hui, et en la lisant on a peine à démêler qui l'on doit admirer le plus, ou du prince qui a pu mériter de tels éloges, ou de l'orateur qui sut les donner. (De Sacy.)

---

51. — Horreurs de la guerre.

Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! Ils ont si peu de jours à vivre sur la terre! Ces jours sont si misérables! Pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous frères, et ils s'entre-déchirent: les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres, ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente: l'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais, encore, pourquoi ces guerres! N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres désertes! le genre humain ne saurait les remplir.

(Fénelon.)

---

52. — Jugement sur Marius.

La fortune de Marius ne me paraît guère plus digne d'envie que sa conduite n'est digne de louange. Il devint sans doute le plus fameux des Romains ; mais si, au lieu de nous laisser éblouir par ce vain éclat des richesses et des dignités, nous considérons ce qu'il lui en a coûté pour les acquérir et pour s'en assurer la possession, que d'intrigues, de cabales, d'inquiétudes ! Ajoutez le tourment de l'envie, les craintes, le dépit d'être souvent forcé de céder, et enfin les déplorables aventures de sa fuite. N'aurait-il pas été plus heureux, si, tranquille dans l'état[1] obscur où il était né, labourant lui-même un petit champ, ou laissé par ses pères, ou même acquis par son travail, il eût mené une vie exempte de soucis et de périls. (ROLLIN.)

---

53. — De quelques navires extraordinaires de l'antiquité.

Il devait y avoir[2] une difficulté presque insurmontable dans la manœuvre des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, tels que ceux de Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, et d'Hiéron, roi de Syracuse. Le vaisseau d'Hiéron, fabriqué sous la direction d'Archimède, avait vingt rangs de rames, et l'autre quarante. Celui-ci était long de deux cent quatre-vingts coudées, large de trente-huit, et en avait de hauteur environ cinquante. Les rames de ceux qui tenaient le plus haut rang[3] avaient de longueur trente-huit coudées. Il paraît, par la colonne Trajane, que dans les birèmes et dans les trirèmes il n'y avait qu'un rameur à chaque rame[4] : il n'est pas aisé de décider pour les autres. Aussi Plutarque remarque-t-il que le vaisseau de Ptolémée, plus semblable à un bâtiment immobile qu'à un navire, n'était que pour la pompe et le spectacle, et non pour l'usage. ROLLIN.)

1. *C'est-à-dire* dans la condition.
2. *Tournez* : il n'est pas douteux que la difficulté fût presque insurmontable de manœuvrer des vaisseaux...
3. *C'est-à-dire* : qui occupaient le banc le plus élevé.
4. *Tournez* : chaque rame était mis en mouvement par un seul rameur.

54. — Conseils à un jeune prince.

Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or. Ecoutez tout le monde, croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même[1]. Craignez de vous tromper; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé. Aimez les peuples; n'oubliez rien[2] pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes les plus violents et les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites[3] de ce que vous voudrez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter la vue; celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente[4] les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime.

(FÉNELON.)

---

55. — Philippe et Alexandre.

La puissance des rois de Macédoine commence avec Philippe, père d'Alexandre le Grand. Malgré les oppositions d'Ochus et d'Arsès son fils, roi de Perse, et malgré les difficultés plus grandes encore que lui suscitait dans Athènes l'éloquence de Démosthène, puissant défenseur de la liberté, ce prince, victorieux pendant vingt-quatre ans, assujettit toute la Grèce, où[5] la bataille de Chéronée, qu'il gagna sur les Athéniens et sur leurs alliés, lui donna une puissance absolue. Dans cette fameuse bataille, pendant qu'il rompait les Athéniens, il eut la joie de voir son fils Alexandre, à l'âge de dix-huit ans, enfoncer les troupes thébaines. Ainsi maître de la Grèce, et soutenu par un

1. *C'est-à-dire* : d'avoir trop de confiance en vous-même. — *Credere* et le datif.
2. *C'est-à-dire* : ne négligez rien.
3. *C'est-à-dire* : les conséquences.
4. *C'est-à-dire* : qui affronte.
5. *C'est-à-dire* : sur laquelle.

fils d'une si grande espérance, il conçut de plus hauts desseins, et ne médita rien moins que la ruine des Perses, contre lesquels il fut déclaré capitaine général. Mais leur perte était réservée à Alexandre. Au milieu des solennités d'un nouveau mariage, Philippe fut assassiné par Pausanias, jeune homme de bonne maison, à qui il n'avait pas rendu justice. Bagoas tua, dans la même année, Arsès, roi de Perse, et fit régner à sa place Darius, fils d'Arsame, surnommé Codomanus. (BOSSUET.)

---

56. — Erreur du pilote Acamas.

Un dieu malfaisant répandit une liqueur subtile et enchantée sur les yeux du pilote Acamas, qui considérait attentivement, à la clarté de la lune, le cours des étoiles et le rivage d'Ithaque, dont il découvrait déjà assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel et une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avaient changé leur course, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas ; tout l'Olympe semblait se mouvoir par des lois nouvelles. La terre même était changée ; une fausse Ithaque se présentait toujours au pilote pour l'amuser[1], tandis qu'il s'éloignait de la véritable. Plus il s'avançait vers cette image trompeuse du rivage de l'île, plus cette image reculait ; elle fuyait toujours devant lui, et il ne savait que croire de cette fuite. Quelquefois, il craignait les écueils dont cette côte de la mer est bordée, et il lui semblait[2] entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre ces écueils, puis, tout à coup, il remarquait que la terre paraissait encore éloignée. Il était tenté de croire qu'il ne veillait pas, et qu'il était dans l'illusion d'un songe. (FÉNELON.)

1. *C'est-à-dire* : pour le tromper.

2. *Tournez* : il semblait à soi entendre...

---

57. — Diogène.

Diogène aperçut un jour une souris qui courait gaillardement de côté et d'autre, sans craindre que la nuit la surprît, sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger, et même sans songer à ce qu'elle mangerait. Cela le consola de sa misère; il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre[1], et de se passer de toutes les choses qui ne seraient point absolument nécessaires pour s'empêcher de mourir. Il doubla son manteau, afin que, en s'enveloppant dedans, il lui pût servir de lit et de couverture; il n'avait pour tout meuble qu'un bâton, une besace et une écuelle. Il ne marchait jamais sans porter tout cet équipage avec lui; mais il ne se servait de son bâton que quand il allait en campagne, ou bien lorsqu'il était incommodé. Il marchait toujours les pieds nus, sans jamais porter de sandales, non pas même lorsque la terre était couverte de neige. (FÉNELON.)

---

58. — Cambyse en Ethiopie.

Lorsque Cambyse envoya aux Ethiopiens, pour les surprendre, des ambassadeurs et des présents tels que les Perses en donnaient, de la pourpre, des bracelets d'or et des compositions de parfums, ils se moquèrent de ces présents, aussi bien que des ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pour des espions. Mais le roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse; et, prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : « Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au roi des Perses : quand les Perses pourront se servir aussi aisément que je viens de faire d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant[2], qu'ils rendent grâces

1. *C'est-à-dire* : en ne s'embarrassant de rien, en ne se tourmentant de rien.

2. *Interim.*

aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le désir de s'étendre hors de leur pays. » Cela dit, il débanda l'arc et le donna aux ambassadeurs. On ne peut dire quel eût été l'événement[1] de la guerre. Cambyse, irrité de cette réponse, s'avança vers l'Ethiopie comme un insensé, sans ordre, sans convois, sans discipline, et vit périr son armée, faute de vivres, au milieu des sables, avant que d'approcher l'ennemi. (BOSSUET.)

---

59. — De quelques inventions inconnues aux anciens.

Anciennement les cavaliers ne se servaient point d'étriers. Il fallait donc, quand l'âge les appesantissait, qu'ils se fissent mettre à cheval par leurs écuyers, s'ils en avaient, ou qu'ils prissent l'avantage[2] d'un terrain plus élevé, ou de quelque pierre, ou d'un tronc d'arbre. Plutarque observe que Gracchus fit mettre sur les grands chemins, d'espace en espace, des pierres pour aider les cavaliers à monter à cheval. On est surpris avec raison que les anciens n'aient point employé le verre pour leurs fenêtres. Le verre cependant était en usage chez eux. Sans parler des glaces et des miroirs dont les chambres étaient parées, on employait le verre pour faire des vases, des tasses, des gobelets, qui imitaient parfaitement le cristal, et qui n'étaient pas un des moindres ornements des buffets. Quoi de plus facile que d'en faire des vitres[3]? Cependant les anciens ne s'en étaient point avisés. (ROLLIN.)

---

60. — Le midi de l'Allemagne.

Le midi de l'Allemagne est très-bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature. Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit

1. *C'est-à-dire* : l'issue.
2. Prendre l'avantage d'une chose, c'est-à-dire profiter du secours qu'elle peut offrir, se rend par *uti opportunitate alicujus rei.*
3. *Specularia, ium.*

sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui pendant l'hiver couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux dans la nature et dans les hommes resserre d'abord les cœurs. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons du laboureur y sont tracés sur une terre pesante. (Mme DE STAEL.)

TROISIÈME PARTIE.

1. — Coriolan chez Tullus.

A commencement de la nuit, Coriolan entra dans Antium, principale ville des Volsques. Il fut droit à la maison de Tullus, le visage couvert : il s'assit, sans dire un seul mot, auprès du foyer domestique, lieu sacré dans toutes les maisons de l'ancien paganisme[1]. Une conduite si extraordinaire, et certain air d'autorité qui n'abandonne jamais les grands hommes, surprirent les domestiques; ils coururent en avertir leur maître. Tullus vint, et lui demanda ce qu'il était et ce qu'il exigeait de lui. Coriolan se découvrant alors : « Si tu ne me reconnais pas encore, dit-il, je suis Caïus Marcius; mon surnom est Coriolan, seule récompense qui me reste de tous mes services. Je suis banni de Rome par la haine du peuple et la faiblesse des grands : je dois me venger; il ne tiendra qu'à toi d'employer mon épée contre mes ennemis et ceux de ton pays. Si ta république ne veut pas se servir de moi, je t'abandonne ma vie; fais périr un ancien ennemi, qui pourrait peut-être un jour causer de nouvelles pertes à ta patrie. » Tullus, étonné de la grandeur de son courage, lui tendit la main : « Ne crains rien, lui dit-il, Marcius, ta confiance est le gage de ta sûreté. En te donnant à nous, tu nous rends plus que tu ne nous as ôté. Nous saurons aussi mieux reconnaître tes services que n'ont fait tes concitoyens. » (VERTOT.)

2. — Les Tribuns.

Habillés comme de simples particuliers, et escortés d'un seul domestique appelé *viator*, les tribuns demeuraient assis sur un banc, au dehors du sénat, et ils n'y

1. *Tournez* : chez les anciens païens, dans toutes les maisons.

étaient admis que lorsque les consuls les faisaient appeler, pour avoir leur avis sur quelque affaire qui concernait les intérêts du peuple. Toute leur fonction se réduisait à pouvoir s'opposer aux ordonnances du sénat par le mot *veto*, qu'ils mettaient au bas de ses décrets, quand ils les croyaient contraires à la liberté du peuple. Afin que le peuple eût toujours dans la ville des protecteurs prêts à prendre sa défense, il n'était point permis aux tribuns de s'en éloigner un jour entier, si ce n'était dans les féries latines. C'était par la même raison qu'ils étaient obligés de tenir la porte de leur maison ouverte jour et nuit, pour recevoir les plaintes des citoyens qui auraient recours à leur protection. (VERTOT.)

---

3. — Les Invalides[1].

J'aimerais autant avoir fait cet établissement, si j'étais prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve partout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre. Quel spectacle de voir assemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont[2] de se sacrifier encore pour elle! Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étaient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la religion et ceux de l'art militaire! Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse. (MONTESQUIEU.)

1. *Tournez* : sur l'hospice des soldats invalides.

2. *Tournez* : se plaignent seulement de ce qu'elles ne peuvent plus...

---

4. — La seconde guerre punique.

Annibal entreprit de dompter l'Espagne, sans aucun respect des traités. Rome alors écouta les plaintes de Sagonte, son alliée. Les ambassadeurs romains vont à Carthage. Les Carthaginois rétablis[1] n'étaient plus d'humeur à céder. La Sicile ravie de leurs mains, la Sardaigne injustement enlevée, et le tribut augmenté leur tenait au cœur[2]. Ainsi la faction qui voulait qu'on abandonnât Annibal se trouva faible. Ce général songeait à tout. De secrètes ambassades l'avaient assuré des Gaulois d'Italie, qui, n'étant plus en état de rien entreprendre par leurs propres forces, embrassaient cette occasion de se relever. Annibal traverse l'Èbre, les Pyrénées, toute la Gaule Transalpine, les Alpes, et tombe en un moment sur l'Italie. Les Gaulois ne manquent point de fortifier[3] son armée, et font un dernier effort pour leur liberté. Quatre batailles perdues font croire que Rome allait tomber. La Sicile prend le parti du vainqueur. Hiéronyme, roi de Syracuse, se déclare contre les Romains; presque toute l'Italie les abandonne, et la dernière ressource[4] de la république semble périr, en Espagne, avec les deux Scipions.

(Bossuet.)

---

5. — La seconde guerre punique — (*Suite*).

Dans de telles extrémités, Rome dut son salut à deux grands hommes. La constance de Fabius Maximus qui, se mettant au-dessus[5] des bruits populaires, faisait la guerre en retraite[6], fut un rempart à sa patrie. Marcellus, qui fit lever le siége de Nole et prit Syracuse, donnait vigueur aux troupes par ses actions. Mais Rome, qui admirait ces deux grands hommes, crut voir dans le jeune Scipion quelque chose de plus grand. Les merveilleux

1. *Tournez :* [leurs] affaires ayant été rétablies.
2. *C'est-à-dire :* les révoltait, excitait leur mécontentement.
3. *C'est-à-dire :* de renforcer son armée (en courant s'y joindre).
4. *Spes.*
5. *C'est-à-dire :* méprisant, dédaignant.
6. *C'est-à-dire :* en se retirant devant l'ennemi, en évitant le combat.

succès de ses conseils confirmèrent l'opinion qu'il était de race divine, et qu'il conversait avec les dieux. A l'âge de vingt-quatre ans, il entreprend d'aller en Espagne, où son père et son oncle venaient de périr; il attaque Carthage la Neuve, comme s'il eût agi par inspiration, et ses soldats l'emportent d'abord [1]. Tous ceux qui le voient sont gagnés au peuple romain; les Carthaginois lui quittent [2] l'Espagne; à son abord en Afrique, les rois se donnent à lui; Carthage tremble à son tour, et voit ses armées défaites; Annibal, victorieux durant seize ans, est vainement rappelé, et ne peut défendre sa patrie; Scipion y donne la loi [3]; le nom d'Africain est sa récompense.

(BOSSUET.)

---

6. — Salente.

Télémaque regardait avec admiration Salente, cette ville naissante, semblable à une jeune plante qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent, dès le matin, les rayons du soleil qui viennent l'embellir; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles; à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissait la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer; chaque jour, chaque heure, elle croissait avec magnificence, et elle montrait de loin aux étrangers, qui étaient sur la mer, de nouveaux ornements d'architecture, qui s'élevaient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissait des cris des ouvriers et des coups de marteaux : les pierres étaient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animaient le peuple au travail, dès que l'aurore paraissait; et le roi Idoménée, donnant partout les ordres lui-même, faisait avancer les ouvrages avec une incroyable diligence. (FÉNELON.)

1. *C'est-à-dire* : tout d'abord, aussitôt.
2. *C'est-à-dire :* abandonnent.
3. *C'est-à-dire* : y dicte des lois, commande en maître

---

7. — Conduite de Rome pendant la seconde guerre punique.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébie et de Trasimène; après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples de l'Italie, elle ne demande point la paix. C'est que le Sénat ne se départait jamais des maximes anciennes : il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il serait en Italie; et je trouve dans Denys d'Halicarnasse, que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violerait pas ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvait faire de paix, tandis que les ennemis étaient sur ses terres; mais que si les Volsques se retiraient, on accorderait tout ce qui serait juste. (MONTESQUIEU.)

---

8. — L'homme est fait pour le ciel.

Tous les autres êtres, contents de leur destination, paraissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés. Les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser qu'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer. D'où vient cela? O hommes, ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacés et que vous êtes faits pour le ciel? (MASSILLON.)

---

9. — Le bavard.

On parle d'une cour du Nord ; Arrias prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des gens du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater[1]. Quelqu'un se hasarde à le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies : Arrias ne se trouble point, prend feu[2] au contraire contre l'interrupteur. Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original[3] ; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration[4] avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade.

(La Bruyère.)

---

10. — Comment les Romains faisaient la paix.

Lorsqu'un de leurs généraux faisait la paix pour sauver son armée prête à[5] périr, le Sénat, qui ne la ratifiait point, profitait de cette paix, et continuait la guerre. Ainsi quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine, et qu'il l'eut laissée aller sur la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avait sauvées ; et lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains, prêts à[6] mourir de faim, à demander la paix, cette paix, qui avait sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome, et l'on éluda la foi publique[7] en envoyant[8] le consul qui l'avait signée. Quel-

1. *Tournez* : il s'en moque... en poussant des éclats de rire.
2. *Excandescere.*
3. *Tournez* : que je n'aie puisé à la source même.
4. *Narrationis seriem repetere.*
5. On dirait aujourd'hui *près de.*
6. Même observation que plus haut.
7. *C'est-à-dire* : on éluda la promesse faite au nom du peuple (*fides publica*).
8. *C'est-à-dire* : en envoyant aux Numantins, en livrant...

quefois ils traitaient de la paix avec un prince sous des conditions raisonnables; et lorsqu'il les avait exécutées, ils en ajoutaient de telles qu'il était forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer par Jugurtha ses éléphants, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demandèrent de livrer sa personne; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix. (MONTESQUIEU.)

---

11. — De la superstition de Tite-Live.

On accuse Tite-Live de faiblesse et de superstition, parce qu'il rapporte très-sérieusement une foule de prodiges. Je ne sais s'il faut en conclure qu'il les[1] croyait. Le plus souvent il ne les donne que pour des traditions reçues, et il ne pouvait se dispenser d'en parler. Les prodiges étaient une partie essentielle de l'histoire, dans un empire où tout était présage et auspice, où l'on ne faisait pas une démarche importante sans observer l'heure du jour et l'état du ciel. Les livres des sibylles que l'on ouvrait de temps en temps, étaient évidemment comme les centuries[2] de Nostradamus, où l'on trouve tout ce que l'on veut; mais on se moque de Nostradamus, et l'on révérait les sibylles. Ces notions suffisent pour nous persuader que Tite-Live et les autres historiens se croyaient obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils pensaient de ces prodiges, et se souciaient fort peu de détromper personne.

(LAHARPE.)

---

12. — Belle conduite des deux consuls à la bataille du Metaure.

Dans cette importante action qui eut de si grandes suites[3], et qui, à proprement parler, décida du sort de la

1. On dirait aujourd'hui *qu'il y croyait*.
2. Il s'agit ici des prédictions de Nostradamus, rangées par centaines de quatrains ou de sixains. Traduisez comme s'il y avait *prédictions*.
3. *C'est-à-dire* : conséquences.

seconde guerre punique, les consuls font tous deux un beau et grand personnage[1], et il me semble que s'il fallait prendre un parti pour l'un ou pour l'autre, on serait embarrassé auquel des deux on devrait donner la préférence. La hardiesse du dessein que forma Néron, la singularité de l'entreprise, jointe surtout à l'heureux succès dont elle fut suivie, jette un éclat qui frappe, qui étonne et qui enlève les suffrages. D'un autre côté, la conduite de Livius n'est pas moins digne d'admiration. On sait combien les généraux romains, même les plus sages, étaient jaloux de terminer seuls et par eux-mêmes une entreprise ou une guerre qu'ils avaient commencée, et combien ils craignaient qu'un rival ne vînt la leur enlever ou même la partager avec eux. Livius ne fait rien paraître de cette faiblesse ordinaire aux plus grands hommes, ou plutôt de cette délicatesse de gloire et d'honneur[2]. Il était en état d'arrêter et de vaincre par lui-même Asdrubal, ou du moins il pouvait s'en flatter; cependant il voit sans jalousie son collègue, peu de temps auparavant son ennemi déclaré, venir partager avec lui l'honneur de la victoire.

(ROLLIN.)

---

13. — Du commerce et de la marine chez les Romains.

On ne peut jamais quitter les Romains : c'est ainsi qu'encore aujourd'hui, dans leur capitale, on laisse les nouveaux palais pour aller chercher des ruines ; c'est ainsi que l'œil, qui s'est reposé sur l'émail des prairies, aime à voir les rochers et les montagnes. On n'a jamais remarqué aux Romains de jalousie sur le commerce. Ce fut comme nation rivale, et non comme nation commerçante, qu'ils attaquèrent Carthage. D'ailleurs leur génie, leur gloire, leur éducation militaire, la forme de leur gouvernement les éloignaient du commerce. Ils ne faisaient cas que des troupes de terre, dont l'esprit[3] était de rester toujours

1. *C'est-à-dire* : jouent un beau et grand rôle.

2. *C'est-à-dire* : de ce raffinement en matière de gloire...

3. *Tournez* : dont la tactique, l'habitude était de... — Le mot *pratique*, plus loin, a le même sens.

fermes, de combattre en même lieu et d'y mourir. Ils ne pouvaient estimer la pratique des gens de mer, qui se présentent au combat, fuient, reviennent, évitent toujours le danger, emploient la ruse, rarement la force. Tout cela n'était point du génie[1] des Grecs, et était encore moins de celui des Romains. Ils ne destinaient donc à la marine que ceux qui n'étaient pas des citoyens assez considérables pour avoir place dans les légions : les gens de mer étaient ordinairement des affranchis. (MONTESQUIEU.)

---

14. — De Jésus-Christ et de sa vie.

Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité ; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables[2]. « Ses miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. » Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux ; en apercevant les fruits de la terre, il instruit[3] à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence ; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de pasteur des âmes, et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi[4] instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleurent ! bienheureux ceux qui ont faim et soif ! »

(CHATEAUBRIAND.)

1. *C'est-à-dire* : ne s'accordait pas avec le génie.
2. *Tournez* : il fait tous ses prodiges dans l'intérêt des misérables.
3. *C'est-à-dire* : il enseigne.
4. *Tournez* : tire des objets... l'occasion (*materia*) d'instruire...

15. — Annibal exilé se réfugie auprès d'Antiochus.

Annibal, trahi par ses concitoyens, aborda à Tyr, métropole et fondatrice de Carthage, où il fut reçu comme dans une autre patrie. Après s'y être arrêté quelques jours, il partit pour Antioche, d'où le roi venait de sortir; il alla le trouver à Ephèse. L'arrivée d'un capitaine de ce mérite et de cette réputation lui fit grand plaisir, et ne contribua pas peu à le déterminer à la guerre contre les Romains; car jusque-là il avait toujours paru incertain et flottant sur le parti qu'il devait prendre. C'est dans cette ville qu'un philosophe, qui passait pour le plus beau parleur de l'Asie (il s'appelait Phormion), eut l'imprudence de faire un long discours, en présence d'Annibal, sur les devoirs d'un général d'armée et sur les règles de l'art militaire. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. Comme on pressa le Carthaginois de dire ce qu'il en pensait, choqué de la présomption d'un philosophe qui avait prétendu donner des leçons sur la guerre à Annibal : « J'en ai bien vu, dit-il, des radoteurs en ma vie, mais je n'en ai jamais vu un qui égalât ce fade et importun babillard. »

(Rollin.)

---

16. — Les Romains après la défaite de Carthage à Zama.

L'an cinq cent cinquante-deux de la fondation de Rome, environ deux cent cinquante ans après celle de la monarchie des Perses, et deux cent deux avant J.-C., Carthage fut assujettie aux Romains. Annibal ne laissait pas sous main de leur susciter des ennemis partout où il pouvait; mais il ne fit qu'entraîner tous ses amis, anciens et nouveaux, dans la ruine de sa patrie et dans la sienne. Par les victoires du consul Flaminius, Philippe, roi de Macédoine, allié des Carthaginois, fut abattu, les rois de Macédoine réduits à l'étroit, et la Grèce affranchie de leur joug. Les Romains entreprirent de faire périr Annibal, qu'ils trouvaient encore redoutable après sa perte. Ce grand capi-

taine, réduit à se sauver de son pays, remua l'Orient contre eux, et attira leurs armes en Asie. Par ses puissants raisonnements[1], Antiochus, surnommé le Grand, roi de Syrie, devint jaloux de leur puissance et leur fit la guerre : mais il ne suivit pas, en la faisant, les conseils d'Annibal qui l'y avait engagé. Battu par[2] mer et par terre, il reçut la loi[3] que lui imposa le consul Lucius Scipion, frère de Scipion l'Africain, et il fut renfermé dans[4] le mont Taurus. Annibal, réfugié chez Prusias, roi de Bithynie, échappa aux Romains par le poison. (BOSSUET.

---

17. — Lutte de Mithridate avec les Romains.

Mithridate, après avoir battu les généraux romains et fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine et de la Grèce, ayant été vaincu à son tour par Sylla, réduit par un traité à ses anciennes limites, fatigué[5] par les généraux romains, devenu encore une fois leur vainqueur et le conquérant de l'Asie, chassé par Lucullus, suivi dans son propre pays, fut obligé de se réfugier chez Tigrane; et, le voyant perdu sans ressource après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres États, et s'y rétablit. Pompée succéda à Lucullus, et Mithridate en fut accablé[6] : il fuit de ses États, et passant l'Araxe, il marcha de péril en péril par le pays des Laziens; et, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore, devant son fils Maccharès, qui avait fait sa paix avec les Romains. Dans l'abîme où il était[7], il forma le dessein de porter la guerre en Italie, et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par les mêmes chemins qu'elles vinrent. Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, et par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises et des hasards qu'il allait chercher, il mourut en roi. (MONTESQUIEU.)

1. *C'est-à-dire* : Convaincu par les puissants arguments d'Annibal.

2. On dirait aujourd'hui *sur mer*.

3. *C'est-à-dire* : il accepta les conditions...

4. Le mont Taurus forma la limite de ses États.

5. *C'est-à-dire* : harcelé.

6. *C'est-à-dire* : fut accablé par lui

7. *C'est-à-dire* : dans cette situation désespérée.

18. — Puissance de Mithridate.

Mithridate se trouvait en état d'acheter partout des troupes, de réparer continuellement ses pertes, d'avoir des ouvriers, des vaisseaux, des machines de guerre; de se procurer des alliés, de corrompre ceux des Romains et les Romains même; de soudoyer les barbares de l'Asie et de l'Europe; de faire la guerre longtemps, et par conséquent de discipliner ses troupes. Il put les armer et les instruire dans l'art militaire des Romains, et former des corps considérables de leurs transfuges; enfin, il put faire de grandes pertes et subir de grands échecs sans périr; et il n'aurait point péri, si, dans les prospérités, le roi voluptueux et barbare n'avait pas détruit ce que, dans la mauvaise fortune, avait fait le grand prince. C'est ainsi que, dans les temps que les Romains étaient au comble de la grandeur, et qu'ils semblaient n'avoir à craindre qu'eux-mêmes, Mithridate remit en question ce que la prise de Carthage, les défaites de Philippe, d'Antiochus et de Persée, avaient décidé. Jamais guerre ne fut plus funeste, et les deux partis ayant une grande puissance et des avantages mutuels, les peuples de la Grèce et de l'Asie furent détruits, ou comme amis de Mithridate, ou comme ses ennemis.

(MONTESQUIEU.)

---

19. — Commencement des guerres civiles.

L'empire romain s'agrandissait, et occupait peu à peu toutes les terres et toutes les mers du monde connu. Mais, autant que[1] la république paraissait belle au dehors par les conquêtes, autant était-elle défigurée par l'ambition désordonnée de ses citoyens et par ses guerres intestines. Les plus illustres des Romains devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques, en flattant le peuple, commencèrent des divisions qui ne finirent qu'avec la république[2]. Caïus, frère de Tibérius, ne put souffrir qu'on eût

1. On dirait aujourd'hui *autant la république.*

2. *Liberias.*

fait mourir un si grand homme d'une manière si tragique. Animé à la vengeance par des mouvements qu'on crut inspirés par l'ombre de Tibérius, il arma tous les citoyens les uns contre les autres ; et, à la veille de tout détruire[1], il périt d'une mort semblable à celle qu'il voulait venger. L'argent faisait tout à Rome. Jugurtha, roi des Numides, souillé du meurtre de ses frères que le peuple romain protégeait, se défendit plus longtemps par ses largesses que par ses armes; et Marius, qui acheva de le vaincre, ne put parvenir au commandement qu'en animant le peuple contre la noblesse.

(BOSSUET.)

---

20. — Commencement des guerres civiles. — *Suite.*)

L'an cent trois avant Jésus-Christ, les esclaves armèrent[2] encore une fois dans la Sicile, et leur seconde révolte ne coûta pas moins de sang aux Romains que la première. Marius battit les Teutons, les Cimbres et les autres peuples du Nord, qui pénétraient dans les Gaules, dans l'Espagne et dans l'Italie. Les victoires qu'il en rapporta[3] furent une occasion de proposer de nouveaux partages de terres. Métellus, qui s'y opposait, fut contraint de céder au temps[4], et les divisions ne furent éteintes que par le sang de Saturninus, tribun du peuple. Pendant que Rome protégeait la Cappadoce contre Mithridate, roi de Pont, et qu'un si grand ennemi cédait aux forces romaines, avec la Grèce qui était entrée dans ses intérêts, l'Italie, exercée aux armes par tant de guerres soutenues ou contre les Romains ou avec eux, mit leur empire en péril par une révolte universelle[5]. Rome se vit déchirée dans les mêmes temps par les fureurs de Marius et de Sylla, dont l'un avait fait trembler le Midi et le Nord, et l'autre était le vainqueur de la Grèce et de l'Asie.

(BOSSUET.)

1. *C'est-à-dire* : lorsqu'il était sur le point de...
2. *C'est-à-dire* : prirent les armes.
3. *C'est-à-dire* : qu'il remporta sur eux.
4. *C'est-à-dire* : de se plier aux circonstances.
5. *Traduisez* : par la révolte de tous ses peuples.

---

21. — Lettre de Racine pendant son séjour dans le Midi.

J'ai cru qu'Ovide vous faisait pitié quand vous songiez qu'un si galant[1] homme que lui était obligé à parler scythe[2], lorsqu'il était relégué parmi ces barbares; cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût si à plaindre que moi. Ovide possédait si bien toute l'élégance romaine, qu'il ne la pouvait jamais oublier; et, quand il serait revenu à Rome après un exil de vingt années, il aurait toujours fait taire les plus beaux esprits de la cour d'Auguste; au lieu que, n'ayant qu'une petite teinture du bon français, je suis en danger de tout perdre en moins de six mois, et de n'être plus intelligible, si je reviens jamais à Paris. Quel plaisir aurez-vous, quand je serai devenu le plus grand paysan du monde? Vous ferez bien de m'entretenir un peu dans le langage qu'on parle à Paris : vos lettres me tiendront lieu de livres et d'académie. (RACINE.)

---

22. — Marius et Sylla.

Marius, plébéien, grand homme de guerre, avec son éloquence militaire, et ses harangues séditieuses, où il ne cessait d'attaquer l'orgueil de la noblesse, réveilla la jalousie du peuple, et s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs. Sylla, patricien, se mit à la tête du parti contraire, et devint l'objet de la jalousie de Marius. Les brigues et la corruption peuvent alors tout dans Rome. L'amour de la patrie et le respect des lois s'y éteint. Pour comble de malheur, les guerres d'Asie apprennent le luxe aux Romains, et augmentent l'avarice. En ce temps, les généraux commencèrent à s'attacher leurs soldats, qui ne regardaient en eux jusqu'alors que le caractère de l'autorité publique[3]. Sylla, dans la guerre contre Mithridate, laissait enrichir[4]

1. *Urbanus.*
2. *Scythica lingua loqui.*
3. *C'est-à-dire* : qui ne voyaient en eux que des représentants de l'autorité publique, qui ne respectaient en eux que l'autorité publique dont ils étaient revêtus.
4. *Enrichir* est pris ici dans le sens neutre. On dirait aujourd'hui *s'enrichir*.

ses soldats pour les gagner[1]. Marius, de son côté, proposait à ses partisans des partages d'argent et de terre. Par ce moyen, maîtres de leurs troupes, l'un, sous prétexte de soutenir le sénat, et l'autre, sous le nom du peuple, ils se firent une guerre furieuse jusque dans l'enceinte de la ville. Le parti de Marius et du peuple fut tout à fait abattu, et Sylla se rendit souverain sous le nom de dictateur. Il fit des carnages effroyables, et traita durement le peuple, et par voie de fait et de paroles[2], jusque dans les assemblées légitimes[3]. Plus puissant et mieux établi que jamais, il se réduisit de lui-même à la vie privée, mais après avoir fait voir que le peuple romain pouvait souffrir un maître.

(BOSSUET.)

---

23. — Des récompenses chez les Romains.

Outre que le service et le zèle au bien[4] de l'État étaient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avaient mille récompenses qui ne coûtaient rien au public[5], et qui étaient infiniment précieuses aux particuliers, parce qu'on y avait attaché la gloire, si chère à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince, et le plus souvent une couronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenait inestimable parmi les soldats, qui ne connaissaient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venait des actions glorieuses. Le sénat, dont l'approbation tenait lieu de récompense, savait louer et blâmer quand il fallait. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnaient publiquement aux soldats et aux officiers la louange ou le blâme qu'ils méritaient; mais eux-mêmes ils attendaient en suspens le jugement du sénat, qui jugeait de la sagesse

1. *Sous-entendu* à sa cause, à ses projets.

2. *Tournez* : par des actions et des paroles.

3. *C'est-à-dire* : légales. Bossuet a pris *legitime* dans le sens du mot latin *legitimus*.

4. *C'est-à-dire* : le zèle que l'on montrait pour le bien, pour les intérêts de...

5. *C'est-à-dire* : à la république.

des consuls, sans se laisser éblouir par le bonheur des événements. Les louanges étaient précieuses, parce qu'elles se donnaient avec connaissance : le blâme piquait au vif les cœurs généreux, et retenait les plus faibles dans le devoir.

(BOSSUET.)

---

24. — Jugement sur les campagnes d'Alexandre.

Sa guerre fut méthodique ; elle est digne des plus grands éloges : aucun de ses convois ne fut intercepté ; ses armées allèrent toujours en s'augmentant ; le moment où elles furent le plus faibles, fut au Granique, en débutant ; sur l'Indus, elles avaient triplé, sans compter les corps sous les ordres des gouverneurs des provinces conquises, qui se composaient des Macédoniens invalides ou fatigués, de recrues envoyées de Grèce, ou tirées de corps grecs au service des satrapes, ou enfin d'étrangers levés parmi les naturels, dans le pays même. Alexandre mérite la gloire dont il jouit depuis tant de siècles et parmi tous les peuples ; mais, s'il eût été battu sur l'Issus, où l'armée de Darius était en bataille sur sa ligne de retraite[1], la gauche aux montagnes, la droite à la mer, tandis que les Macédoniens avaient la droite aux montagnes, la gauche à la mer, et le pas[2] de Cilicie derrière eux ! Mais s'il eût été battu à Arbèles, ayant le Tigre, l'Euphrate et les déserts sur ses derrières, sans places fortes, à neuf cents lieues de la Macédoine ! Mais s'il eût été battu par Porus, lorsqu'il était acculé à l'Indus !...»

(NAPOLÉON Ier.)

---

25. — Portrait de Fénelon.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse[3] ni amertume.

1. *C'est-à-dire* : où Darius avait rangé son armée de telle manière qu'il pouvait lui couper la retraite.

2. *Fauces, ium.*

3. *C'est-à-dire* : manque d'aménité, dureté.

Son sommeil était court; ses repas d'une extrême frugalité; ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu, ni l'ennui. Son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer[1] dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes[2]. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute, ceux qu'il honora de semblables visites, racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénelon.

(LAHARPE.)

---

26. — Principales causes de la perte de Rome.

Lorsque la domination de Rome était bornée dans[3] l'Italie, la république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen; chaque consul levait une armée, et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin, le sénat voyait de près la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien faire contre leurs devoirs. Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays qu'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir. Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. (MONTESQUIEU.)

1. *Tournez* : toutefois il savait faire en sorte qu'elle eût rapport (*pertinere*) à ses...

2. *Quercus Vicenensis*.

3. *C'est-à-dire* : avait l'Italie pour limite.

27. — Le premier triumvirat.

Jules César, en domptant les Gaules, fit à sa patrie la plus utile conquête qu'elle eût jamais faite. Un si grand service le mit en état d'établir sa domination dans son pays. Il voulut premièrement égaler, et ensuite surpasser Pompée. Les immenses richesses de Crassus lui firent croire qu'il pourrait partager la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageait leur autorité. Il entreprit témérairement la guerre contre les Parthes, funeste à lui et à sa patrie. Les Arsacides, vainqueurs, insultèrent par de cruelles railleries à l'ambition des Romains et à l'avarice insatiable de leur général. Mais la honte du nom romain ne fut pas le plus mauvais effet[1] de la défaite de Crassus. Sa puissance contrebalançait celle de Pompée et de César, qu'il tenait unis comme malgré eux. Par sa mort, la digue qui les retenait fut rompue. Les deux rivaux, qui avaient en main toutes les forces de la république, décidèrent leur querelle à Pharsale, par une bataille sanglante. César, victorieux, parut en un moment par tout l'univers, en Égypte, en Asie, en Mauritanie, en Espagne : vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme maître à Rome et dans tout l'empire. Brutus et Cassius crurent affranchir leurs citoyens en le tuant comme un tyran, malgré sa clémence. (BOSSUET.)

---

28. — Rapidité de la vie.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent[2], des eaux courantes, des fleurs qui passent[3]. On voudrait s'arrêter : Marche! Marche! On se console, parce qu'on emporte quel-

1. *C'est-à-dire* : conséquence, résultat.
2. *C'est-à-dire* : qui détournent l'esprit de ses pensées.
3. *C'est-à-dire* : disparaissent, tombent, se fanent.

ques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchanteur [illegible] ! Toujours entraîné, tu approches du gouffre [illegible]eux : déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires. On voudrait retourner en arrière; plus de moyen : tout est tombé, tout est évanoui.

(BOSSUET.)

---

29. — Pompée et César.

Pompée, que Sylla avait élevé, succéda à une grande partie de sa puissance. Il flattait tantôt le peuple et tantôt le sénat pour s'établir[1] : mais son inclination et son intérêt l'attachèrent enfin[2] au dernier parti. Vainqueur des pirates, des Espagnes et de tout l'Orient, il devient tout-puissant dans la république et principalement dans le sénat. César, qui veut du moins être son égal, se tourne du côté du peuple; et imitant dans son consulat les tribuns les plus séditieux, il proposa, avec des partages de terre, les lois les plus populaires qu'il put inventer. La conquête des Gaules porte au plus haut point la gloire et la puissance de César. Pompée et lui s'unissent par intérêt, et puis se brouillent par jalousie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que son seul nom soutiendra tout, et il se néglige. César, actif et prévoyant, remporte la victoire, et se rend le maître. Il fait diverses tentatives pour voir si les Romains pourraient s'accoutumer au nom de roi : elles ne servent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique, le sénat lui décerne des honneurs jusqu'alors inouïs dans Rome; de sorte qu'il est tué en plein sénat comme un tyran.

(BOSSUET.)

---

30. — Du nombre des défenseurs d'Alise.

Est-il vrai que Vercingétorix était enfermé avec quatre-

1. *C'est-à-dire :* pour établir son autorité.

2. *C'est-à-dire :* à la fin.

vingt mille hommes dans Alise, qui était d'une médiocre étendue? Lorsqu'il renvoie sa cavalerie, pourquoi ne pas renvoyer les trois quarts de son infanterie? Vingt mille hommes étaient plus que suffisants pour renforcer la garnison d'Alise, qui est un mamelon élevé, qui a trois mille toises de pourtour, et qui contenait d'ailleurs une population nombreuse et aguerrie. Il n'y avait dans la place de vivres que pour trente jours; comment donc enfermer tant d'hommes inutiles à la défense, mais qui devaient hâter la reddition? Alise était une place forte par sa position; elle n'avait à craindre que la famine. Si, au lieu de quatre-vingt mille hommes, Vercingétorix n'eût eu que vingt mille hommes, il eût eu pour cent vingt jours de vivres, tandis que soixante mille hommes tenant la campagne eussent inquiété les assiégeants. Enfin, si Vercingétorix eût eu quatre-vingt mille hommes, peut-on croire qu'il se fût enfermé dans la ville? Il eût tenu le dehors à mi-côte[1], et fût resté campé, se conservant le retranchement, prêt à déboucher et à attaquer César. (NAPOLÉON Ier.)

31. — Les conquérants.

S'il y a quelque chose qui soit capable d'élever l'homme au-dessus de l'homme même, et de lui donner une supériorité qui le distingue de [illegible] des mortels, il semble que c'est la gloire qui revient des combats et des victoires. Un prince, un général qui marche à la tête d'une nombreuse armée, dont tous les yeux sont tournés vers lui; qui d'un seul signal fait remuer ce vaste corps dont il est l'âme, et met en mouvement cent mille bras; qui porte partout la terreur et l'effroi; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts et les plus hautes tours; devant qui, en un mot, tout l'univers étonné et tremblant garde le silence; un tel homme paraît quelque chose de bien grand, et semble approcher beaucoup de la Divinité. Cependant, quand on exa-

1. *C'est-à-dire* : il se serait placé en dehors de la ville, vers le milieu de la colline.

mine de sang-froid, sans préjugés, et avec des yeux éclairés par la raison, ces fameux héros de l'antiquité, ces illustres conquérants, on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerrières n'est qu'un vain fantôme, qui peut imposer de loin, mais qui disparaît et s'évanouit à mesure qu'on s'en approche; et que toute cette prétendue gloire n'a souvent pour principe et pour fondement que l'ambition, l'avarice, l'injustice, la cruauté. (ROLLIN.)

---

32. — Faute de Pompée à Pharsale.

Pompée, qui avait la côte de la mer et des forces supérieures, était sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère et la faim; mais comme il avait souverainement le faible de vouloir être approuvé[1], il ne pouvait s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le raillaient ou l'accusaient sans cesse. Il veut, disait l'un, se perpétuer dans le commandement, et être, comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disait un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès partiels qu'il eut achevèrent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier[2] tant d'avantages, pour aller avec des troupes nouvelles combattre une armée qui avait vaincu tant de fois. (MONTESQUIEU.)

---

33. — Quinte-Curce.

Le style de Quinte-Curce est très-orné et très-fleuri; mais il convient à son sujet : il écrivait la vie d'un homme extraordinaire. Il excelle dans la description des batailles : sa harangue des Scythes est un morceau fameux. Il a de la noblesse et du feu quand il raconte; mais, lorsqu'il fait parler ses personnages, il laisse trop paraître l'auteur. On l'ac-

1. *Tournez :* comme il se laissait entraîner surtout par [son] ardeur à rechercher l'approbation.

2. *Tournez :* lorsqu'il sacrifia...

cuse aussi, et avec raison, de plusieurs erreurs de dates et de géographie, et en tout il est beaucoup moins exact qu'Arrien, qui a servi à le rectifier. Mais je ne sais si l'on est bien fondé à croire qu'il s'est permis, dans l'histoire de son héros, beaucoup d'embellissements romanesques. Alexandre, chez les autres historiens qui ont parlé de lui, ne paraît pas moins singulier, moins outré en tout que dans Quinte-Curce, et il y a des hommes dont l'histoire ressemble fort à un roman, seulement[1] parce que ces hommes-là ne ressemblent pas aux autres. (LAHARPE.)

---

34. — L'orateur romain.

L'orateur, à Rome, devait payer de sa personne[2] et se produire au grand jour. Il fallait savoir parler au sénat, devant le peuple et au forum, souvent sans préparation et toujours de mémoire. De là ces études si longues et si multipliées, qui étaient celles de toute la jeunesse romaine, depuis les fils des consuls jusqu'à ceux des affranchis; de là cette nécessité de se montrer tel qu'on était devant une multitude de juges, qui, voyant tous les jours ce qu'ils pouvaient attendre de chacun, étaient intéressés à mettre chacun à sa place. C'est ainsi que des hommes qui n'avaient d'autre recommandation que leur mérite, parvenaient à ces dignités éminentes où la plus grande naissance ne conduisait pas toujours; c'est ainsi qu'un Cicéron, né dans un village d'Italie, obtint le consulat qu'on refusait aux Catilina, aux Céthégus, aux Lentulus, issus des plus grandes familles de Rome, et parés de ces noms fameux que l'on respectait depuis l'origine de la république. (LAHARPE.)

---

35. — Reconnaissance de Pline le Jeune pour son oncle.

Pline le Naturaliste, oncle de Pline le Jeune, qui n'avait

1. *C'est-à-dire :* par cela seul que.... par cette raison seule que...

2. Expression appliquée d'ordinaire aux soldats, et qui signifie *s'exposer personnellement au danger.* L'orateur romain devait figurer en effet comme acteur dans les luttes du forum. On traduirait donc bien par : *quasi in acie ipse stare.*

point d'enfants, fut charmé de trouver dans son neveu toutes les qualités qu'il aurait pu désirer dans un fils, si le Ciel lui en avait donné un au gré de ses désirs. Il l'adopta. Une faveur si glorieuse n'éblouit point Pline le Jeune. Il en connut tout le prix; mais aussi il en sentit tout le poids. Persuadé que les grands noms déshonorent ceux qui les traînent[1], il n'oublia rien des plus tendres devoirs que la reconnaissance et le respect demandaient de lui pour son bienfaiteur; il ne négligea rien aussi de ce qui lui parut propre à se rendre digne du bienfait. A la vue de cette haute réputation qu'avait acquise celui dont il prenait le nom, à la vue de tout ce qu'il avait fait pour y arriver, de tout ce qu'il faisait chaque jour pour s'y maintenir, il ne cessait de se reprocher sa paresse et sa langueur au milieu du travail le plus pénible et le plus assidu.

(DE SACY.)

---

36. — Le second triumvirat.

Après la mort de César, Rome retomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lépide, et du jeune César Octavien, petit-neveu du dictateur, et son fils par adoption, trois insupportables tyrans, dont le triumvirat et les proscriptions font encore horreur en les lisant. Mais elles furent trop violentes pour durer longtemps. Ces trois hommes partagent l'empire. César garde l'Italie; et, changeant incontinent en douceur ses premières cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ses collègues. Les restes de la république périssent avec Brutus et Cassius. Antoine et César, après avoir ruiné Lépide, se tournent l'un contre l'autre. Toute la puissance romaine se met sur la mer. César gagne la bataille Actiaque : les forces de l'Égypte et de l'Orient, qu'Antoine menait avec lui, sont dissipées; tous ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopâtre, pour laquelle il s'était perdu. Tout cède à la fortune de César. Alexandrie lui ouvre ses portes; l'Égypte devient une province romaine;

1. *C'est-à-dire* : qui sont incapables d'en soutenir la gloire.

Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine; Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.

(BOSSUET.)

---

37. — Reconnaissance due à nos maîtres.

Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres? Quoi! il sera dans la nature de l'homme[1] de revoir avec plaisir une maison où l'on est né, un village où l'on a été nourri par une femme mercenaire, et il ne serait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un soin généreux de nos premières années! Je ne saurais pour moi être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres, qui feront pour moi jusqu'au tombeau la consolation de ma vie. Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du Père Porée, qui est également chère à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses, et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris, comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons: je serais revenu souvent les entendre.

(VOLTAIRE.)

---

38. — Etablissement du gouvernement impérial.

Auguste voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus et sous des dignités ordinaires. Il se fit appeler Empereur de temps en temps pour conserver son autorité sur les légions. Il se fit créer Tribun pour disposer du peuple; Prince du sénat pour le gouverner. Mais quand il réunit en sa personne tant de pouvoirs différents, il se

1. *Tournez* : Est-ce que ceci (*hoccine*) peut être conforme à la nature que l'homme revoie avec plaisir... et au contraire être étranger (*alienum*) à notre cœur d'aimer...

chargea aussi de divers soins; et il devint l'homme des armées, du peuple et du sénat, quand il s'en rendit le maître[1]. Encore n'usa-t-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'était glissée en toutes choses. Il remit le peuple dans ses droits, et ne retrancha que les brigues aux élections des magistrats. Il rendit au sénat son ancienne splendeur, après en avoir banni la corruption. Car il se contenta d'une puissance tempérée, qui ne lui laissait pas la liberté de faire le mal; mais il la voulut absolue quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de faire le bien. Ainsi le peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux; le sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer, rien du bonheur qu'elle peut produire.

(SAINT-ÉVREMONT.)

---

39. — Pompéies.

Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir[2] enfoui s'est retrouvé tout entier Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie.

(Mme DE STAEL.)

1. *C'est-à-dire* : il devint l'homme sur lequel comptaient les armées, et par conséquent celui qui servait leurs intérêts. Il y a dans la phrase une antithèse que l'on rendra bien en traduisant *il devint l'homme* par *inservire*, et *s'en rendit le maître* par *imperare*.

2. *Monumentum*.

---

40. — Du triomphe sous les empereurs.

La coutume des triomphes, qui avait tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste, ou plutôt cet honneur devint un privilége[1] de la souveraineté[2]. La plupart des choses qui arrivèrent sous les empereurs avaient leur origine dans la république[3] : celui-là seul avait le droit de demander le triomphe, sous les auspices[4] duquel la guerre s'était faite : or, elle se faisait toujours sous les auspices du chef, et par conséquent de l'empereur, qui était le chef de toutes les armées. Comme, du temps de la république, on eut pour principe de faire continuellement la guerre, sous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix. Les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvaient mettre leurs services à trop haut prix. Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choses : il fallut modérer sa gloire de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, et non point la jalousie du prince, et ne point paraître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pourraient souffrir. (MONTESQUIEU.)

---

41. — Le peuple romain sous Tibère.

Le peuple romain, qui, sous Tibère, n'avait plus de part au gouvernement composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie qui vivaient aux dépens du trésor public, ne sentait que son impuissance; il s'affligeait comme les enfants et les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur faiblesse. Il était mal ; il plaça ses craintes et ses espérances sur la personne de Germanicus ; et cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir. Il

1. N'employez pas *privilegium*, qui dans les bons auteurs signifie toujours une *exception au préjudice de*, et non, comme en français, *à l'avantage de*. Tournez par l'adjectif *proprius*.
2. *Tournez :* du prince.
3. *Tournez* : tiraient leur origine du temps où florissait la liberté.
4. *Auspices* est pris ici dans son sens propre. Les généraux, avant de commencer une guerre, consultaient la volonté des dieux en observant le vol des oiseaux.

n'y a point de gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misère de leur condition pourrait rassurer, et qui devraient dire, avec Andromaque : « Plût à Dieu que je craignisse! » Il y a aujourd'hui à Naples cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbe, et n'ont pour tout bien que la moitié d'un habit de toile : ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Vésuve; ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux. (MONTESQUIEU.)

---

42. — Les sauvages des régions glaciales.

Dans des cavernes habitent des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne se nourrissant que de sang, et ne désirant que de le boire dans le crâne de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces âpres contrées, qu'il répand à grands flots la neige, que les eaux cessent de couler, se glacent et durcissent; que les fleuves sont changés en masses solides, capables de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une plaine rigide de glace dure et compacte, ces hommes féroces sortent de leurs tanières. Tout va leur servir de chemin; ils trouveront, même sur la mer et sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. (LACÉPÈDE.)

---

43. — Du sénat sous l'empire.

Lorsque Tibère commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat? Il apprit que les armées d'Illyrie et de Germanie s'étaient soulevées : il leur accorda quelques demandes, et il soutint que c'était au sénat à juger des au-

tres; il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats comment, dans une armée romaine, les enfants de l'empereur et les envoyés du Sénat romain couraient risque de la vie, ils purent se repentir, et aller jusqu'à se punir eux-mêmes : mais quand le Sénat fut entièrement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangua-t-il ses soldats pour leur parler de la dignité du Sénat ; en vain Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien, on ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'Etat, le respect qui leur a été ôté si longtemps. Les armées ne regardèrent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avaient déjà réprouvé. (MONTESQUIEU.)

---

44. — Trajan.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé! Ce fut un bonheur d'être né sous son règne ; il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'Etat, grand capitaine, ayant un cœur bon qui le portait au bien, un esprit élevé qui lui montrait le meilleur, une âme noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n étant extrême sur aucune ; enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, et représenter la divine. Il exécuta le projet de César, et fit avec succès la guerre aux Parthes. Tout autre aurait succombé dans une entreprise où les dangers étaient toujours présents et les ressources éloignées, où il fallait absolument vaincre, et où il n'était pas sûr [1] de ne pas périr après avoir vaincu. (MONTESQUIEU.)

1. *C'est-à-dire :* où l'on n'était pas certain de ne pas périr, où il n'était pas certain qu'on ne périrait pas...

---

45. — Un bon tour de Quintilien

Quintilien joua un tour assez plaisant à un avocat qui plaidait contre lui, pour une jeune fille que son frère, disait-elle, refusait de reconnaître. Au moment de la péroraison, l'avocat ne manqua pas de prendre la jeune personne dans ses bras, et, sortant de son banc, il la porta dans le banc opposé où il avait vu ce frère, comme pour la lui remettre malgré lui, et la déposer dans le sein fraternel. Mais Quintilien, qui avait vu de loin arriver cette figure de rhétorique, avertit d'avance son client de s'évader dans la foule, en sorte que l'avocat qui avait apporté cette enfant avec des cris et des mouvements très-violents, ne trouva plus personne à qui la présenter, et, déconcerté par ce contre-temps imprévu, n'imagina rien de mieux que de la reporter très-tranquillement, et de la remettre où il l'avait prise. (LAHARPE.)

---

46. — Remarquable simplicité de plusieurs empereurs romains.

Les empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, firent vendre les palais, la vaisselle d'or et d'argent, les meubles précieux, et toutes les superfluités dont ils pouvaient se passer, et que leurs prédécesseurs avaient accumulées, par la seule envie de posséder seuls ce qu'il y a de plus rare et de plus beau. Ces mêmes princes, aussi bien que Vespasien, Pertinax, Sévère, Alexandre, Claude II, Tacite, que leur mérite seul éleva à l'empire, et que tous les siècles ont admirés comme les meilleurs et les plus grands princes, ont toujours aimé une grande simplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, et n'ont eu que du mépris pour ce qui sentait le faste et le luxe. En retranchant toutes ces dépenses inutiles, ils trouvaient un plus grand fonds [1] dans leur modes-

1. *C'est-à-dire* : ils tiraient de leur modestie des ressources (*opes*) plus considérables que...

tie, que les plus avares dans leurs rapines; et, sans chercher à se relever[1] par un éclat extérieur, ils ne se montraient empereurs que par le soin des affaires. Dans tout le reste, ils s'égalaient[2] aux autres citoyens, et vivaient en simples particuliers. Mais plus ils s'abaissaient, plus ils paraissaient grands et augustes. (ROLLIN.)

---

47. — Mort de l'empereur Maximin et de son fils.

L'empereur Maximin, déclaré ennemi de la patrie par le Sénat, venait d'être massacré avec son fils. Le courrier qui transmit à Rome le message de l'armée, trouva le peuple au théâtre; c'était là qu'on était toujours sûr de le rencontrer. Ce peule tourmenté de grandeur et de misère, nourri dans les fêtes et les proscriptions, devina la nouvelle avant de l'avoir entendue; il s'écria: « Maximin est mort! » Les jeux finissent[3]; on court aux temples remercier les dieux : tradition et moquerie[4] des grands hommes et des hauts faits de la liberté républicaine! La tête de l'Auguste et celle du César furent dépêchées au Sénat.

(CHATEAUBRIAND.)

---

48. — Mort de l'empereur Maximin et de son fils — (*Suite*).

Le fils du géant Maximin avait été instruit dans les lettres; ses goûts, ses manières, sa parure étaient élégants et recherchés; au lieu de l'armure de fer de son père, il portait une cuirasse d'or, un bouclier d'or, une lance dorée, un casque enrichi de pierreries. Après sa mort, son visage meurtri, souillé de sang et de poussière, offrait encore des traits admirables. On avait jadis appliqué au jeune César des vers où Virgile compare la beauté du fils d'Evandre à l'étoile du matin sortant tout humide du sein

1. *C'est-à-dire* : chercher à se faire valoir, chercher à paraître plus grands.
2. *C'est-à-dire* : ils descendaient au niveau des autres citoyens.
3. *C'est-à-dire* : sont interrompus.
4. *C'est-à-dire* : on court.... rappelant d'une manière derisoire les grands hommes...

de l'Océan. Son sort attendrit un moment la populace, qui brûla dans le champ de Mars, avec mille outrages, la tête charmante sur laquelle elle venait de pleurer. Ainsi finirent ces deux Goths, souverains à Rome avant Alaric, mais par la pourpre et non par l'épée [1]. (CHATEAUBRIAND.)

---

49. — L'empire romain et l'anarchie militaire.

Rome, sous les Césars, plus soigneuse de se conserver que de s'étendre, ne fait presque plus de conquêtes que pour éloigner les barbares qui voulaient entrer dans l'empire. A la mort de Caligula, le Sénat, sur le point de rétablir la liberté et la puissance consulaire, en est empêché par les gens de guerre, qui veulent un chef perpétuel, et que leur chef soit le maître. Dans les révoltes causées par les violences de Néron, chaque armée élit un empereur, et les gens de guerre connaissent qu'ils sont maîtres de donner l'empire. Ils s'emportent [2] jusqu'au point de le vendre publiquement au plus offrant, et s'accoutument à secouer le joug : avec l'obéissance, la discipline se perd. Les bons princes s'obstinent en vain à la conserver, et leur zèle pour maintenir l'ancien ordre de la milice romaine ne sert qu'à les exposer à la fureur du soldat. (BOSSUET.)

---

50. — L'empire romain, affaibli par les discordes, est menacé par les barbares.

Dans les changements d'empereur, chaque armée entreprenant de faire le sien, il arriva des guerres civiles et des massacres effroyables. Ainsi l'empire s'énerve par le relâchement de la discipline, et tout ensemble il s'épuise par tant de guerres intestines. Au milieu de tant de désordres, la crainte et la majesté du nom romain diminuent. Les

1. Cette antithèse est pour rappeler que Maximin reçut l'autorité des mains du sénat, et fut revêtu de la robe de pourpre, insigne de la dignité impériale, tandis qu'Alaric conquit le pouvoir à la pointe de son épée.

2. *C'est-à-dire :* leur licence va jusqu'à vendre...

Parthes, souvent vaincus, deviennent redoutables du côté de l'Orient, sous l'ancien nom de Perses qu'ils reprennent. Des nations septentrionales qui habitaient des terres froides et incultes, attirées par la beauté et par la richesse de celle de l'empire, en tentent l'entrée de toutes parts. Un seul homme ne suffit plus à soutenir le fardeau d'un empire si vaste et si fortement attaqué. La prodigieuse multitude des guerres, et l'humeur des soldats qui voulaient voir à leur tête des empereurs et des Césars, oblige à les multiplier. (BOSSUET.)

---

51. — Du partage de l'empire romain.

L'empire étant regardé comme un bien héréditaire, les empereurs se multiplient naturellement par la multitude des enfants des princes. Marc-Aurèle associe son frère à l'empire, Sévère fait ses deux enfants empereurs. La nécessité des affaires oblige Dioclétien à partager l'Orient et l'Occident entre lui et Maximien : chacun d'eux surchargé se soulage en élisant deux Césars. Par cette multitude d'empereurs et de Césars, l'Etat est accablé d'une dépense excessive, le corps de l'empire est désuni, et les guerres civiles se multiplient. Constantin, fils de l'empereur Constantius Chlorus, partage l'empire, comme un héritage, entre ses enfants : la postérité suit ces exemples, et on ne voit presque plus un seul empereur[1]. La mollesse d'Honorius et celle de Valentinien III, empereur d'Occident, fait tout périr. L'Italie et Rome même deviennent la proie des barbares. (BOSSUET.)

---

52. — Juste sévérité de Tacite.

On a dit que Tacite voyait partout le mal, et qu'il calomniait la nature humaine; mais pouvait-il calomnier le siècle où il a vécu? Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers moments de Germanicus, de Baréa, de Thraséa, qui a fait le panégyrique d'Agricola, ne voyait

1. *C'est-à-dire :* il est rare qu'on voie un empereur régner seul, sans collègues.

pas la vertu où elle était? Ce dernier morceau, cette vie d'Agricola, est le désespoir des biographes [1], c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Il l'écrivit dans un temps de calme et de bonheur. Le règne de Nerva qui le fit consul, et ensuite celui de Trajan, le consolaient d'avoir été préteur sous Domitien. Son style a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant : on voit qu'il commence à pardonner. (LAHARPE.)

---

53. — De l'instruction publique.

L'éducation de la jeunesse a toujours été regardée par les plus grands philosophes et par les plus fameux législateurs, comme la source la plus certaine du repos et du bonheur, non-seulement des familles, mais des Etats et même des Empires. En effet, qu'est-ce qu'une république ou un royaume, sinon un vaste corps dont la vigueur et la santé dépendent de celles des familles particulières, qui en sont comme les membres et les parties, et dont aucune ne peut manquer à ses fonctions, que le corps entier ne s'en ressente? Or n'est-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoyens, et encore plus les grands et les princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions? N'est-il pas évident que la jeunesse est comme la pépinière de l'Etat? que c'est par elle qu'il se renouvelle et se perpétue? que c'est d'elle que viennent tous les pères de famille, tous les magistrats, tous les ministres, en un mot toutes les personnes constituées en autorité et en dignité? et ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places, influe dans tout le corps de l'Etat, et devient comme l'esprit et le caractère général de la nation entière.

(ROLLIN.)

1. Parce que ceux qui écrivent la vie de quelque personnage se sentent impuissants à rien produire d'aussi beau.

---

54. — Le grammairien dans l'antiquité.

Un grammairien devait apprendre à ses élèves à écrire et à parler correctement, et à connaître les règles de la versification, ce qui est à peu près la seule chose qui soit aujourd'hui du ressort de la grammaire, mais il devait être encore ce qu'on appelle proprement, parmi les gens de lettres, un critique; ce qui ne signifiait pas, comme de nos jours, un homme qui, dans une feuille ou dans une affiche, s'établit juge de tous les ouvrages nouveaux, sans être obligé de savoir un mot de ce qu'il dit, ni même de savoir sa langue. Un critique, un grammairien, un philologue (ces trois mots sont à peu près synonymes), était un homme particulièrement occupé de l'étude des langues et de la lecture des poëtes, de la connaissance exacte des manuscrits, qui, avant l'imprimerie, étaient les seuls livres; il devait en offrir aux jeunes gens le texte épuré, les initier dans tous les secrets de la versification et de l'harmonie; et, comme alors la poésie lyrique était toujours accompagnée d'instruments, et la poésie dramatique toujours mêlée au chant, il ne pouvait enseigner le rhythme, si essentiel à la poésie, sans savoir ce qu'on savait alors de musique.

(LAHARPE.)

---

55. — Description d'un palais égyptien.

On admire en Egypte un palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vue, et bornées de part et d'autre par des sphinx d'une matière aussi rare que leur grandeur est remarquable, servent d'avenues à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence et quelle étendue! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le temps d'en faire le tour, et ne sont pas même assurés d'en avoir vu la moitié; mais tout ce qu'ils y ont vu était surprenant. Une salle, qui apparemment faisait le milieu de ce superbe

palais, était soutenue de six-vingts[1] colonnes de six brassées[2] de grosseur, grandes à proportion, et entremêlées d'obélisques que tant de siècles n'ont pu abattre. Les couleurs même, c'est-à-dire ce qui éprouve le plus tôt le pouvoir du temps, se soutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, et y conservent leur vivacité : tant l'Egypte savait imprimer le caractère d'immortalité à tous ses ouvrages. (BOSSUET.)

---

56. — Les jardins allemands.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre ; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très-simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques ; le propriétaire néglige sa demeure, et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne ; cependant on aperçoit en tout un certain amour du beau, qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du Nord tâche ainsi de se composer une nature d'Italie ; et, pendant les jours brillants d'un été rapide, l'on parvient quelquefois à s'y tromper.

(Mme DE STAEL.)

---

57. — Montaigne.

Loin de me prêcher avec morgue, Montaigne descend à mon niveau : bon, naïf, joyeux, varié, il se promène et cause familièrement avec moi ; il m'éclaire sur toutes les erreurs, sur toutes les faiblesses de mon âme, en me con-

1. Cent vingt. | 2. *Ulna, æ.*

fiant les défauts et les secrets de la sienne : il se vante sans orgueil, se confesse sans humilité; ses préceptes sont des saillies, ses leçons des portraits. Il parcourt tout le monde ancien pour s'instruire, tout le monde moderne pour s'amuser; abeille diligente, il recueille et s'approprie le miel des écrivains de tous les temps et de tous les pays. Ses nombreuses citations sont instructives sans être pédantes; elles appuient les leçons qu'il donne, et nous disposent à les mieux recevoir par la force des exemples et par l'autorité des grands noms dont il s'étaie.

(De Ségur.)

---

58. — Comparaison entre les ruines de Sparte et celles d'Athènes.

Sparte et Athènes ont conservé jusque dans leurs ruines leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes; l'âme fortifiée semble s'élever et s'agrandir; devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte. En passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas et vivre avec Périclès. (Chateaubriand.)

---

59. — Des anecdotes.

Les anecdotes sont un champ resserré où l'on glane après la vaste moisson de l'histoire; ce sont de petits détails longtemps cachés, et de là vient le nom d'anecdotes; ils intéressent le public quand ils concernent des personnages illustres. Les vies des grands hommes, dans Plutar-

que, sont un recueil d'anecdotes plus agréables que certaines : comment aurait-il eu des mémoires fidèles de la vie privée de Thésée et de Lycurgue? Il y a dans la plupart des maximes qu'il met dans la bouche de ses héros, plus d'utilité morale que de vérité historique. L'histoire secrète de Justinien par Procope est une satire dictée par la vengeance ; et quoique la vengeance puisse dire la vérité, cette satire, qui contredit l'histoire publique de Procope, ne paraît pas toujours vraie. Les anecdotes les plus utiles et les plus précieuses sont les écrits secrets que laissent les grands princes, quand la candeur de leur âme se manifeste dans ces monuments. (VOLTAIRE.)

---

60. — Les ruines de Lacédémone.

Quel beau spectacle, mais qu'il était triste! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi ; je voulus du moins faire parler l'écho dans les lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : « Léonidas ! » Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié. Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte ; le soleil l'embrase en silence et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des millions de lézards qui montaient et descendaient sans cesse le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie ; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques. (CHATEAUBRIAND.)

FIN.

DICTIONNAIRE
DES NOMS PROPRES
CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

A

Abraham. *Abrahamus, i,* m.
Acamas. *Acamas, antis,* m.
Acarnanie. *Acarnania, æ,* f.
Acheens. *Achæi, orum,* m.
Achille. *Achilles, is,* m.
Actiaque. *Actiacus, a, um.*
Admète. *Admetus, i,* m.
Adoam. *Adoamus, i,* m.
Africain. *Africanus, a, um.*
Afrique. *Africa, æ,* f.
Agamemnon. *Agamemnon, is,* m.
Agésilas. *Agesilaus, i,* m.
Agricola. *Agricola, æ,* m.
Agrippa. *Agrippa, æ,* m.
Ajax. *Ajax, acis,* m.
Alaric. *Alaricus, i,* m.
Albe. *Alba, æ,* f.
Alexandre. *Alexander, dri,* m.
Alexandrie. *Alexandria, æ,* f.
Alise. *Alesia, æ,* f.
Allemagne. *Germania, æ,* f.
Allemands. *Germani, orum,* m.
Alpes. *Alpes, ium,* f. pl.
Ambigat. *Ambigatus, i,* m.
Amérique. *America, æ,* f.
Amphictyons. *Amphictyones, um,* m. pl.
Amphitrite. *Amphitrite, es,* f.
Amsterdam. *Amstelodamum, i,* n.
Anacharsis. *Anacharsis, is,* m.
Anacréon. *Anacreon, ontis,* m.
Anaxagore. *Anaxagoras, æ,* m.
Anaximandre. *Anaximander, dri,* m.
Ancône. *Ancon, is,* f.
Ancus. *Ancus, i,* m.
Andromaque. *Andromache, es,* f.
Angleterre. *Britannia, æ,* f.
Annibal. *Annibal, is,* m.
Antigone. *Antigonus, i,* m.
Antioche. *Antiochia, æ,* f.
Antiochus. *Antiochus, i,* m.
Antoine. *Antonius, ii,* m.
Antonin. *Antoninus, i,* m.
Antium. *Antium, ii,* n.
Apennin. *Apenninus, i,* m.
Apollon. *Apollo, inis,* m.
Araxe. *Araxes, is,* m.
Arbèles. *Arbela, orum,* n. pl.
Arcésilas. *Arcesilaus, i,* m.
Archimède. *Archimedes, is,* m.
Architoas. *Architoas, æ,* m.
Argiens. *Argii, orum,* m.
Argos. *Argi, orum,* m. pl.
Aristide. *Aristides, is,* m.
Aristote. *Aristoteles, is,* m.
Arrias. *Arrias, æ,* m.
Arrien. *Arrianus, i,* m.
Arsacides. *Arsacidæ, arum,* m.
Arsame. *Arsamus, i,* m.
Arsès. *Arses, is,* m.
Artaxerxès. *Artaxerxes, is,* m.
Asdrubal. *Asdrubal, is,* m.
Asiatique. *Asiaticus, a, um.*
Asie. *Asia, æ,* f.
Astracan. *Astracanum, i,* n.
Athalie. *Athalia, æ,* f.
Athènes. *Athenæ, arum,* f. pl.
Athéniens. *Atheniensis, ium,* m.
Attique (l'). *Attica, æ,* f.
Auguste. *Augustus, i,* m.

B

Baal. *Baal,* m. indécl.
Babylone. *Babylon, is,* f.
Babylonie. *Babylonia, æ,* f.
Babyx. *Babyx, ygis,* m.
Bacchus. *Bacchus, i,* m.
Bagoas. *Bagoas, æ,* m.
Baléazar. *Baleazar, is,* m.
Barcelone. *Barcino, onis,* f.
Barèa, *Barea, æ,* m.

Bayard. *Bayardus*, *i*, m.
Bellovèse. *Bellovesus*, *i*, m.
Béotie. *Bœotia*, *æ*, f.
Bessus. *Bessus*, *i*, m.
Bithynie. *Bithynia*, *æ*, f.
Bohême. *Boiohemum*, *i*, n.
Boileau. *Bolæus*, *i*, m.
Bosphore. *Bosphorus*, *i*, m.
Bossuet. *Bossuetus*, *i*, m.
Bourbon (de). *Borbonius*, *ii*, m.
Breboeuf. *Brebovius*, *ii*, m.
Brescia. *Brixia*, *æ*, f.
Brutus. *Brutus*, *i*, m.
Byzance. *Byzantium*, *ii*, n.

C

Caïus. *Caius*, *ii*, m.
Caligula. *Caligula*, *æ*, m.
Cambrai. *Cameracum*, *i*, n.
Cambyse. *Cambyses*, *is*, m.
Cannes. *Cannæ*, *arum*, f. pl.
Cappadoce. *Cappadocia*, *æ*, f.
Carthage. *Carthago*, *inis*, f.
Carthaginois. *Carthaginiensis*, *e*, ou *Pœnus*, *a*, *um*.
Caspienne (mer). *Caspium*, *ii*, *mare*, *is*, n.
Cassandre. *Cassander*, *dri*, m.
Cassius. *Cassius*, *ii*, m.
Castille. *Castella*, *æ*, f.
Catalogne. *Catalannia*, *æ*, f.
Catilina. *Catilina*, *æ*, m.
Caton. *Cato*, *onis*, m.
Celtes. *Celtæ*, *arum*, m.
Celtique. *Celticus*, *a*, *um*.
Cénomans. *Cenomani*, *orum*, m.
Céphalénie. *Cephalene*, *es*, f.
Cérès. *Ceres*, *eris*, f.
César. *Cæsar*, *is*, m.
Césars. *Cæsares*, *um*, m.
Céthégus, *Cethegus*, *i*, m.
Chananéens. *Chananæi*, *orum*, m.
Chapelain. *Capellanus*, *i*, m.
Chéronée. *Chæronea*, *æ*, f.
Chine. *Sinense*, *is*, *imperium*, *ii*, n.
Chypre. *Cyprus*, *i*, f.
Cicéron. *Cicero*, *onis*, m.
Cilicie. *Cilicia*, *æ*, f.
Cimbres. *Cimbri*, *orum*, m.
Cincinnatus. *Cincinnatus*, *i*, m.
Claude. *Claudius*, *ii*, m.
Claudius. *Claudius*, *ii*, m.
Clazomène. *Clazomenæ*, *arum*, f. pl.
Cléopâtre. *Cleopatra*, *æ*, f.
Clitus. *Clitus*, *i*, m.
Codomanus. *Codomanus*, *i*, m.
Colophon. *Colophon*, *onis*, m.
Columelle. *Columella*, *æ*, m.
Côme. *Comum*, *i*, n.
Condé. *Condæus*, *i*, m.
Constance Chlore, Constantius Chlorus. *Constantius*, *ii*, *Chlorus*, *i*, m.
Constantin. *Constantinus*, *i*, m.
Corcyre, *Corcyra*, *æ*, f.
Corinthe. *Corinthus*, *i*, f.
Corinthien. *Corinthius*, *a*, *um*.
Coriolan. *Coriolanus*, *i*, m.
Corse. *Corsica*, *æ*, f.
Cos. *Coos*, *i*, f.
Cottin. *Cottinus*, *i*, m.
Crassus. *Crassus*, *i*, m.
Crésus. *Cræsus*, *i*, m.
Crète. *Creta*, *æ*, f.
Crotone. *Crotona*, *æ*, f.
Curiaces. *Curiatii*, *iorum*, m.
Curius. *Curius*, *ii*, m.
Cyrénaïque. *Cyrenaica*, *æ*, f.
Cyrène. *Cyrenæ*, *arum*, f. pl.
Cyrus. *Cyrus*, *i*, m.

D

Damas. *Damascus*, *i*, f.
Danube. *Danubius*, *ii*, m.
Dardanelles. *Bosphorus*, *i*, m.
Darius. *Darius*, *ii*, m.
David. *David*, *idis*, m.
Delphes. *Delphi*, *orum*, m. pl.
Delphiens. *Delphi*, *orum*, m.
Démocrite. *Democritus*, *i*, m.
Démosthène. *Demosthenes*, *is*, m.
Denys. *Dionysius*, *ii*, m.
Dioclétien. *Diocletianus*, *i*, m.
Diogène. *Diogenes*, *is*, m.
Domitien. *Domitianus*, *i*, m.
Doride. *Doris*, *idis*, f.
Duilius. *Duilius*, *ii*, m.

E

Ebre. *Iberus*, *i*, m.
Ecbatane. *Ecbatana*, *æ*, f.
Egée (mer). *Ægæum*, *i*, *mare*, *is*, n.
Egypte. *Ægyptus*, *i*, f.

Egyptiens (les). *Ægyptii, orum*, m.
Eole. *Æolus*, i, m.
Ephèse. *Ephesus*, i, f.
Epicure. *Epicurus, i*, m.
Epire. *Epirus*, i, f.
Erythres. *Erythræ, arum*, f. pl.
Erythres (d'). *Erythræus*, a, um
Esope. *Æsopus*, i, m.
Espagne. *Hispania, æ*, f.
Ethiopie. *Æthiopia, æ*, f.
Ethiopiens. *Æthiopes, um*, m.
Etolie. *Ætolia, æ*, f.
Euphrate. *Euphrates, æ*, m.
Europe. *Europa, æ*, f.
Eurotas. *Eurotas, æ*, m.
Evandre. *Evander, dri*, m.

F

Fabius. *Fabius, ii*, m.
Fabrice. *Fabricius*, ii, m.
Fénelon. *Fenelo, onis*, m.
Finlande. *Finnonia, æ*, f.
Flaminius. *Flaminius, ii*, m.
Florus. *Florus*, i, m.
Français. *Galli, orum*, m.
France. *Gallia, æ*, f.

G

Gange. *Ganges, is*, m.
Gaule. *Gallia, æ*, f.
Gaules. *Galliæ, arum*, f.
Gaulois. *Galli, orum*, m.
Gaza. *Gaza, æ*, f.
Gédrosie. *Gedrosia, æ*, f.
Germanicus. *Germanicus*, i, m.
Germanie. *Germania, æ*, f.
Gonatas. *Gonatas, æ*, m.
Goths. *Gothi, orum*, m.
Gracchus. *Gracchus*, i, m.
Gracques. *Gracchi, orum*, m.
Granique. *Granicus*, i, m.
Grec. *Græcus*, a, um.
Grèce. *Græcia, æ*, f.
Grecs. *Græci, orum*, m.

H

Halicarnasse. *Halicarnassus, i*, f.
Hebreux. *Hebræi, orum*, m.
Hellespont. *Hellespontus*, i, m.
Hercule. *Hercules*, is, m.
Hercynie (forêt d'). *Hercynia, æ, silva, æ*, f.
Hérodote. *Herodotus*, i, m.
Hesiode. *Hesiodus*, i, m.
Hieron. *Hiero, onis*, m.
Hieronyme. *Hieronymus*, i, m.
Hippocrate. *Hippocrates*, is, m.
Hollande. *Batavia, æ*, f.
Homère. *Homerus*, i, m.
Honorius. *Honorius*, ii, m.
Horace. *Horatius*, ii, m.
Horaces. *Horatii, orum*, m.
Hostilius. *Hostilius*, ii, m.

I

Ida. *Ida, æ*, f.
Idoménée. *Idomeneus*, i, m.
Iduméens. *Idumæi, orum*, m.
Ilion. *Ilium*, ii, n.
Illyrie. *Illyria, æ*, f.
Indes. *India, æ*, f.
Indes (mer des). *Indicum*, i, *mare, is*, n.
Indus. *Indus*, i, m.
Ingrie. *Ingria, æ*, f.
Insubrien. *Insuber, bris*, m.
Io. *Ios*, ii, f.
Ionie. *Ionia, æ*, f.
Ionienne (mer). *Ionium*, ii, *mare, is*, n.
Isménias. *Ismenias, æ*, m.
Israélites. *Israelitæ, arum*, m.
Issus. *Issus*, i, m.
Italie. *Italia, æ*, f.
Ithaque. *Ithaca, æ*, f.

J

Janus. *Janus*, i, m.
Jérusalem. *Hierosolyma, æ*, f.
Jési. *Æsis*, is, m.
Jésus-Christ. *Jesus* (gén., dat., abl. *u*, acc *um*) *Christus*, i, m.
Joas. *Joas*, m. indécl.
Joïada. *Joiada, æ*, m.
Josabeth. *Josabeth*, f. indécl.
Joseph. *Joseph*, m. indécl.
Juda. *Juda, æ*, m
Judée. *Judæa, æ*, f.
Jugurtha. *Jugurtha, æ*, m.
Juifs. *Judæi, orum*, m.
Jules. *Julius*, ii, m.

Junon. *Juno, onis*, f.
Jupiter. *Jupiter, Jovis*, m.
Justin. *Justinus, i*, m.
Justinien. *Justinianus, i*, m.

L

Lacédémone. *Lacedæmon, is*, f.
Lacédémonien. *Lacedæmonius, ii*, m.
Latins. *Latini, orum*, m.
Laziens. *Lazi, orum*, m.
Lentulus. *Lentulus, i*, m.
Léonidas. *Leonidas, æ*, m.
Léontidas. *Leontidas, æ*, m.
Lépide. *Lepidus, i*, m.
Libye. *Libya, æ*, f.
Libye (mer de). *Libycum, i, mare, is*, n.
Ligures. *Ligures, um*, m.
Livie. *Livia, æ*, f.
Livius. *Livius, ii*, m.
Louis. *Ludovicus, i*, m.
Lucius. *Lucius, ii*, m.
Lucullus. *Lucullus, i*, m.
Lutatius. *Lutatius, ii*, m.
Lycurgue. *Lycurgus, i*, m.
Lysimaque. *Lysimachus, i*, m.

M

Maccharès. *Macchares, is*, m.
Macédoine. *Macedonia, æ*, f.
Macédoniens. *Macedones, um*, m.
Marc-Antoine. *Marcus, i, Antonius, ii*, m.
Marc-Aurèle. *Marcus, i, Aurelius, ii*, m.
Marcellus. *Marcellus, i*, m.
Marcius. *Marcius, ii*, m.
Mardonius. *Mardonius, ii*, m.
Marius. *Marius, ii*, m.
Mars. *Mars, rtis*, m.
Mars (champ de). *Martius, ii, campus, i*, m.
Marseille. *Massilia, æ*, f.
Martius. *Martius, ii*, m.
Mauritanie. *Mauritania, æ*, f.
Maximien. *Maximianus, i*, m.
Maximin. *Maximinus, i*, m.
Maximus. *Maximus, i*, m.
Médie. *Media, æ*, f.
Médique. *Medicus, a, um*.
Méditerranée (mer). *Mediterraneum, i, mare, is*, n.
Mégariens. *Megarenses, ium*, m
Memnon. *Memnon, onis*, m.
Memphis. *Memphis, is*, f.
Ménénius. *Menenius, ii*, m.
Mercure. *Mercurius, ii*, m.
Métaponte. *Metapontum, i*, n.
Métaure. *Metaurus, i*, m.
Metellus. *Metellus, i*, m.
Milan. *Mediolanum, i*, n.
Milet. *Miletus, i*, f.
Mithridate. *Mithridates, is*, m
Misène. *Misenum, i*, n.
Montaigne. *Montanus, i*, m.
Monts-Blancs. *Albi, orum, montes, ium*, m.
Muses. *Musæ, arum*, f.
Myllias. *Myllias, æ*, m.

N

Naïades. *Naiades, um*, f.
Naples. *Neapolis, is*, f.
Naucratis. *Naucratis, idis*, f.
Néarque. *Nearchus, i*, m.
Nemrod. *Nemrod*, m. indécl.
Neptune. *Neptunus, i*, m.
Néréides. *Nereides, um*, f.
Néron. *Nero, onis*, m.
Nerva. *Nerva, æ*, m.
Néva. *Neva, æ*, m.
Nicator. *Nicator, is*, m.
Nil. *Nilus, i*, m.
Noire (mer). *Euxinus, i, pontus, i*, m.
Nole. *Nola, æ*, f.
Nostradamus. *Nostradamus, i*, m.
Numa. *Numa, æ*, m.
Numantins. *Numantini, orum*, m.
Numides. *Numidæ, arum*, m.

O

Océan. *Oceanus, i*, m.
Ochosias. *Ochosias, æ*, m.
Ochus. *Ochus, i*, m.
Octavie. *Octavia, æ*, f.
Octavien. *Octavianus, i*, m.
Olympe. *Olympus, i*, m.
Orchomène. *Orchomenus, i*, f.
Oromase. *Oromasus, i*, m.
Ostie. *Ostia, æ*, f.
Othon. *Otho, onis*, m.
Ovide. *Ovidius, ii*, m.
Oxus. *Oxus, i*, m.

P

Padoue. *Patavium, ii,* n.
Pagase (port de). *Pagasicus, i, portus, us,* m.
Palestine. *Palæstina, æ,* f.
Pallas. *Pallas, adis,* f.
Paris. *Paris, idis,* m.
Parménion. *Parmenio, onis,* m.
Parrhasius. *Parrhasius, ii,* m.
Parthes. *Parthi, orum,* m.
Pasargade. *Pasargadæ, arum,* f. pl.
Péloponèse. *Peloponnesus, i,* f.
Péloponésiens. *Peloponnesii, orum,* m.
Peluse. *Pelusium, ii,* n.
Péonien. *Paones, um,* m.
Péricles. *Pericles, is,* m.
Persan. *Persa, æ,* m.
Perse (un). *Persa, æ,* m.
Perse (avec un nom de ch.). *Persicus, a, um.*
Perse (la). *Persis, idis,* f.
Persée. *Perses, æ,* m.
Perses (les). *Persæ, arum,* m.
Persépolis. *Persepolis, is,* f.
Pertinax. *Pertinax, acis,* m.
Pharnabaze. *Pharnabazus, i,* m.
Pharnace. *Pharnaces, is,* m.
Pharsale. *Pharsalus, i,* f.
Phase. *Phasis, is,* m.
Phébidas. *Phæbidas, æ,* m.
Phénicie. *Phœnice, es,* f.
Phéniciens. *Phœnices, um,* m.
Philippe. *Philippus, i,* m.
Philoctète. *Philoctetes, æ,* m.
Philopator. *Philopator, oris,* m.
Philopœmen. *Philopœmen, enis,* m.
Phocéens. *Phocæenses, ium,* m.
Phormion. *Phormio, onis,* m.
Pierre. *Petrus, i,* m.
Pindare. *Pindarus, i,* m.
Pison. *Piso, onis,* m.
Platée. *Plataæ, arum,* f. pl.
Platon. *Plato, onis,* m.
Pline. *Plinius, ii,* m.
Plutarque. *Plutarchus, i,* m.
Pluton. *Pluto, onis,* m.
Pompée. *Pompeius, ii,* m.
Pompéies. *Pompeii, orum,* m. pl.
Pont. *Pontus, i,* m.
Pont-Euxin. *Pontus, i, Euxinus, i,* m.
Porée. *Poreus, i,* m.
Porus. *Porus, i,* m.
Pouzzoles. *Puteoli, orum,* m. pl.
Procope. *Procopius, ii,* m.
Propontide. *Propontis, idis,* f.
Prusias. *Prusias, æ,* m.
Ptolémée. *Ptolemæus, i,* m.
Publicola. *Publicola, æ,* m.
Punique. *Punicus, a, um.*
Pyrénées. *Pyrenæus, i,* m.
Pyrrhus. *Pyrrhus, i,* m.
Pythagore. *Pythagoras, æ,* m.
Pythagoricien. *Pythagoricus, a, um.*

Q

Quinault. *Quinaldus, i,* m
Quinte-Curce. *Quintus, i, Curtius, ii,* m.
Quintilien. *Quintilianus, i,* m.

R

Racine. *Racinius, ii,* m.
Régulus. *Regulus, i,* m.
Rhin. *Rhenus, i,* m.
Rhodes. *Rhodus, i,* f.
Romains. *Romani, orum,* m.
Rome. *Roma, æ,* f.
Romulus. *Romulus, i,* m.
Russie. *Russia, æ,* f.

S

Sabins (les). *Sabini, orum,* m.
Sagonte. *Saguntum, i,* n.
Saint-Amand. *Sanctus, i, Amandus, i,* m.
Saint-Pétersbourg. *Sancti Petri vicus, i,* m.
Salente. *Salentum, i,* n.
Samiens. *Samii, orum,* m.
Samnites. *Samnites, ium,* m.
Samos. *Samos, i,* f.
Sardaigne. *Sardinia, æ,* f.
Sardes. *Sardes, ium,* f. pl.
Saturninus. *Saturninus, i,* m.
Savoyards. *Sabaudi, orum,* m.
Scipion. *Scipio, onis,* m.
Scipions (les). *Scipiones, um,* m.
Scudéri. *Scuderia, æ,* f.
Scythes. *Scythæ, arum,* m.
Scythie. *Scythia, æ,* f.

Séleucus. *Seleucus, i,* m.
Sénonais. *Senones, um,* m.
Sethon. *Sethon, onis,* m.
Servius. *Servius, ii,* m.
Sévère. *Severus, i,* m.
Sicile. *Sicilia, æ,* f.
Sigovèse. *Sigovesus, i,* m.
Simonide. *Simonides, is,* m.
Sirènes. *Sirenes, um,* f.
Socrate. *Socrates, is,* m.
Solon. *Solon, is,* m.
Soter. *Soter, eris,* m.
Sparte. *Sparta, æ,* f.
Spartiate. *Lacedæmonius, ii,* m.
Spartiates (les). *Spartiatæ, arum,* m.
Statira. *Statira, æ,* f.
Stygien. *Stygius, a, um.*
Suède. *Suecia, æ,* f.
Suédois. *Sueci, orum,* m.
Suse. *Susa, orum,* n. pl.
Sylla. *Sylla, æ,* m.
Syracuse. *Syracusæ, arum,* f pl.
Syrie. *Syria, æ,* f.
Syrie Creuse. *Cœle, es, Syria, æ,* f.

T

Tacite. *Tacitus, i,* m.
Tarente. *Tarentum, i,* n.
Tarentins. *Tarentini, orum,* m.
Tarquin. *Tarquinius, ii,* m.
Tarse. *Tarsus, i,* f.
Taurus. *Taurus, i,* m.
Téos. *Teos, i,* f.
Tésin. *Ticinus, i,* m.
Teutons. *Teutoni, orum,* m.
Thalès. *Thales, etis,* m.
Thébain. *Thebanus, a, um.*
Thèbes. *Thebæ, arum,* f. pl.
Thémistocle. *Themistocles, is,* m.
Théophraste. *Theophrastus, i,* m.
Thermopyles. *Thermopylæ, arum,* f. pl.
Thersandre. *Thersander, dri,* m.
Thésée. *Theseus, ei,* m.
Thessalie. *Thessalia, æ,* f.
Thessalonique. *Thessalonica, æ,* f.
Thétis. *Thetis, idis,* f.
Thrace. *Thracia, æ,* f.
Thraces. *Thraces, um,* m.
Thraséa. *Thrasea, æ,* m.
Tibère. *Tiberius, ii,* m.
Tibérius. *Tiberius, ii,* m.
Tibre. *Tiberis, is,* m.
Tigrane. *Tigranes, is,* m.
Tigre. *Tigris, idis,* m.
Timagène. *Timagenes, is,* m.
Timycha. *Timycha, æ,* f.
Tite-Live. *Titus, i, Livius, ii,* m.
Toscane. *Etruria, æ,* f.
Trajan. *Trajanus, i,* m.
Trajane. *Trajana, æ,* f.
Transalpine. *Transalpina, æ,* f.
Trasimène. *Trasimenus, i,* m.
Trébie. *Trebia, æ,* f.
Troglodytes. *Troglodytæ, arum,* m.
Troie (de). *Trojanus, a, um.*
Tullius. *Tullius, ii,* m.
Tullus. *Tullus, i,* m.
Tunis. *Tunes, etis,* m.
Tusculum. *Tusculum, i,* n.
Tusculum (de). *Tusculanus, a, um.*
Tyr. *Tyrus, i,* f.
Tyriens. *Tyrii, orum,* m.

U

Ulysse. *Ulysses, is,* m.

V

Valentinien. *Valentinianus, i,* m.
Valérius. *Valerius, ii,* m.
Varron. *Varro, onis,* m.
Véiens. *Veientes, um,* m.
Véies. *Veii, orum,* m. pl.
Vénus. *Venus, eris,* f.
Vercingétorix. *Vercingetorix, igis,* m.
Vérone. *Verona, æ,* f.
Vespasien. *Vespasianus, i,* m.
Vésuve. *Vesuvius, ii,* m.
Villiers. *Villerius, ii,* m.
Virgile. *Virgilius, ii,* m.
Vitellius. *Vitellius, ii,* m.
Volsques. *Volsci, orum,* m.

X

Xantippe. *Xantippus, i,* m.
Xénophane. *Xenophanes, is,* m.
Xénophon. *Xenophon, ontis,* m.
Xerxès. *Xerxes, is,* m.

Z

Zacynthe. *Zacynthus, i,* f.
Zama. *Zama, æ,* f.
Zénon. *Zeno, onis,* m.
Zoroastre. *Zoroastres, is,* m.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE

1. Fertilité de l'île de Crète. — Fénelon. 1
2. L'exilé. — Lamennais. 1
3. L'exilé. — (*Suite*). — Lamennais. 2
4. Abus de la civilisation. — J.-J. Rousseau 2
5. Mœurs des animaux. — Fénelon. 3
6. Les sept rois de Rome. — Bossuet. 4
7. Les sept rois de Rome. — (*Suite*). — Bossuet. . . . 4
8. Byzance. — Barthélemy. 5
9. L'hospitalité. — Fleury. 6
10. Bonheur de l'obscurité. — Bernardin de Saint-Pierre. 6
11. Des écrits concernant l'agriculture. — Delille. . . 7
12. Abraham guerrier. — Bossuet. 7
13. La Catalogne. — Voltaire. 8
14. Le loup. — Buffon. 9
15. Esope et Crésus. — La Fontaine. 9
16. Première guerre punique. — Bossuet. 10
17. Image de l'âge d'or. — Fénelon. 11
18. Apollon parmi les bergers. — Fénelon 11
19. Apollon parmi les bergers. — (*Suite*). — Fénelon. . 12
20. L'entrée des enfers. — Fénelon. 13
21. Plaintes de Philoctète. — Fénelon. 13
22. La Suède. — Voltaire. 14
23. Première invasion des Gaulois en Italie. — Vertot. . 14
24. L'éléphant. — Buffon. 15
25. Les Juifs sous les successeurs d'Alexandre. — Lhomond. 16
26. Les Juifs sous les successeurs d'Alexandre. — (*Suite*). — Lhomond. 16
27. La Grèce et ses colonies. — Barthélemy. 17
28. La Grèce et ses colonies. — (*Suite*). — Barthélemy. . 17
29. Règne d'Alexandre le Grand. — Bossuet. 18
30. Géographie de la Crète. — Barthélemy. 19
31. Beautés des rives de l'Ionie. — Barthélemy 19
32. Pierre le Grand. — Voltaire. 20
33. La lionne. — Buffon. 21
34. Premiers temps du monde. — Bossuet. 22
35. Les tombeaux des anciens. — Chateaubriand. . . . 22
36. Athalie et Joas. — Lhomond. 23
37. Athalie et Joas. — (*Suite*). — Lhomond.. 24

38. Athalie et Joas. — (*Suite*). — Lhomond. 24
39. Simplicité d'Auguste. — Rollin. 24
40. Règne de Pyrrhus. — Bossuet. 24
41. Règne de Pyrrhus. — (*Suite*). — Bossuet. 25
42. Xerxès. — Barthélemy. 25
43. Jugement des morts en Egypte.— Thomas. 26
44. Mort de Pline l'Ancien. — De Sacy. 26
45. Les Israélites opprimés par les Egyptiens. — Lhomond. 27
46. Bonté de Fénelon. — Maury. 28
47. Simplicité de Cincinnatus. — Rollin. 28
48. Du genre de vie d'Abraham. — Bossuet. 29
49. Les esclaves en Grèce. — Barthélemy. 29
50. Modération et courage des Troglodytes. — Montesquieu. 30
51. Modération et courage des Troglodytes. — (*Suite*). — Montesquieu. 30
52. Mépris des richesses. — Rollin. 31
53. Les arbres. — Fénelon. 31
54. Les arbres. — (*Suite*). — Fénelon. 32
55. Motifs qui décidèrent le jeune Anacharsis à voyager. — Barthélemy. 32
56. Motifs qui décidèrent le jeune Anacharsis à voyager. — (*Suite*). — Barthélemy. 33
57. Bayard et le duc de Bourbon. — Rollin. 33
58. Le départ des petits savoyards.— Guibaud. 34
59. Mort de Jugurtha. — Vertot. 35
60. Le rhéteur Pison et son esclave. — Laharpe. . . . 35

DEUXIÈME PARTIE.

1. Conquêtes de Rome. — Vertot. 36
2. Esope à Delphes. — La Fontaine. 36
3. Esope à Delphes. — (*Suite*). — La Fontaine. . . . 37
4. Mort d'Esope. — La Fontaine. 37
5. Comment les mœurs romaines commencèrent à se corrompre. — J.-J. Rousseau. 38
6. Conquêtes d'Alexandre. — Napoléon Ier. 38
7. Conquêtes d'Alexandre. — (*Suite*). — Napoléon Ier. . 39
8. Conquêtes d'Alexandre. — (*Suite*). — Napoléon Ier. . 40
9. Inconstance des Athéniens. — Barthélemy. 40
10. Baléazar. — Fénelon. 41
11. Baléazar. — (*Suite*). — Fénelon. 41
12. Bessus le Péonien. — Laharpe. 42
13. Conseils de Racine à son fils. — Racine. 42
14. La Grèce et l'Asie. — Bossuet. 43
15. Opinion des Perses sur l'issue des guerres médiques. — Barthélemy. 43

16. Simplicité et modestie de Philopœmen. — Rollin. . . 44
17. Un philosophe pythagoricien. — Barthélemy. . . . 44
18. Festin d'Adonin. — Fénelon. 45
19. Amour passionné de Pline le Jeune pour la gloire. — De Sacy. 45
20. Education des Perses. — Bossuet. 46
21. Les fruits. — Rollin. 47
22. Le Spartiate Phébidas. — Barthélemy. 47
23. Denys le tyran et les Pythagoriciens. — Barthélemy. . 48
24. La vie rustique chez les anciens. — Fleury. 48
25. Agésilas et le satrape Pharnabaze. — Rollin. . . . 49
26. Leçon donnée à la vanité de Cicéron. — Rollin. . . 50
27. Triomphe d'Amphitrite. — Fénelon. 50
28. Triomphe d'Amphitrite. — (*Suite*). — Fénelon. . . . 51
29. Condé à Louis XIV. — Condé. 51
30. Léonidas aux Thermopyles. — Rollin. 52
31. Léonidas aux Thermopyles. — (*Suite*). — Rollin. . . 52
32. Singulier jugement sur Andromaque. — Louis Racine. 53
33. Fondation de Saint-Pétersbourg. — Voltaire. . . . 53
34. Avantages de l'instruction. — Fleury. 54
35. Lettre à une princesse pour lui dédier un recueil des devoirs de son fils. — Mme de Maintenon. . . . 55
36. De la difficulté de conserver les chefs-d'œuvre de l'esprit humain dans l'antiquité. — Laharpe. . . . 55
37. Conseils de Périclès aux Athéniens au début de la guerre du Péloponèse. — Barthélemy. 56
38. Conseils de Périclès aux Athéniens au début de la guerre du Péloponèse. — (*Suite*). — Barthélemy. . . . 56
39. Enfance de Platon. — Fénelon. 57
40. Le moineau. — Buffon. 58
41. Le Nil. — Bossuet. 58
42. La fourmi. — Rollin. 59
43. Lucullus. — Rollin. 59
44. Rome et Carthage. — Vertot. 60
45. Autorité des vieillards. — Fleury. 61
46. Lettre où Boileau rend à quelques écrivains qu'il a attaqués la justice qui leur est due. — Boileau. . . . 61
47. Les pyramides. — Volney. 62
48. La pie. — Guéneau de Montbeillard. 63
49. Villiers et Louis XIV. — Voltaire. 63
50. Pline le Jeune et Trajan. — De Sacy. 64
51. Horreurs de la guerre. — Fénelon. 64
52. Jugement sur Marius. — Rollin. 65
53. De quelques navires extraordinaires de l'antiquité. — Rollin. 65
54. Conseils à un jeune prince. — Fénelon. 66
55. Philippe et Alexandre. — Bossuet. 66

56. Erreur du pilote Acamas. — Fénelon. 67
57. Diogène. — Fénelon. 68
58. Cambyse en Ethiopie. — Bossuet. 68
59. De quelques inventions inconnues aux anciens. — Rollin. 69
60. Le midi de l'Allemagne. — Mme de Stael. 69

TROISIÈME PARTIE.

1. Coriolan chez Tullus. — Vertot. 71
2. Les tribuns. — Vertot. 71
3. Les Invalides. — Montesquieu. 72
4. La seconde guerre punique. — Bossuet. 73
5. La seconde guerre punique. — (*Suite*). — Bossuet. . 73
6. Salente. — Fénelon. 74
7. Conduite de Rome pendant la seconde guerre punique. — Montesquieu. 75
8. L'homme est fait pour le ciel. — Massillon. . . . 75
9. Le bavard. — La Bruyère. 76
10. Comment les Romains faisaient la paix. — Montesquieu. 76
11. De la superstition de Tite-Live. — Laharpe. . . . 77
12. Belle conduite des deux consuls à la bataille du Métaure. — Rollin. 77
13. Du commerce et de la marine chez les Romains. — Montesquieu. 78
14. De Jésus-Christ et de sa vie. — Chateaubriand. . . 79
15. Annibal exilé se réfugie auprès d'Antiochus. — Rollin. 80
16. Les Romains après la défaite de Carthage à Zama. — Bossuet. 80
17. Lutte de Mithridate avec les Romains. — Montesquieu. 81
18. Puissance de Mithridate. — Montesquieu. 82
19. Commencement des guerres civiles. — Bossuet. . . 82
20. Commencement des guerres civiles. — (*Suite*). — Bossuet. 83
21. Lettre de Racine pendant son séjour dans le Midi. — Racine. 84
22. Marius et Sylla. — Bossuet. 84
23. Des récompenses chez les Romains. — Bossuet. . . 85
24. Jugement sur les campagnes d'Alexandre. — Napoléon Ier. 86
25. Portrait de Fénelon. — Laharpe. 86
26. Principales causes de la perte de Rome. — Montesquieu. 87
27. Le premier triumvirat. — Bossuet. 88
28. Rapidité de la vie. — Bossuet. 88
29. Pompée et César. — Bossuet. 89
30. Du nombre des défenseurs d'Alise. — Napoléon Ier. . 89

31. Les conquérants. — Rollin. 90
32. Faute de Pompée à Pharsale. — Montesquieu. . . 91
33. Quinte-Curce. — Laharpe. 91
34. L'orateur romain. — Laharpe. 92
35. Reconnaissance de Pline le Jeune pour son oncle. — De Sacy. 92
36. Le second triumvirat. — Bossuet. 93
37. Reconnaissance due à nos maîtres. — Voltaire. . . 94
38. Etablissement du gouvernement impérial. — Saint-Evremond. 94
39. Pompéies. — Mme de Stael. 95
40. Du triomphe sous les empereurs. — Montesquieu. . 96
41. Le peuple romain sous Tibère. — Montesquieu. . . 96
42. Les sauvages des régions glaciales. — Lacépède. . . 97
43. Du Sénat sous l'Empire. — Montesquieu. 97
44. Trajan. — Montesquieu. 98
45. Un bon tour de Quintilien. — Laharpe. 99
46. Remarquable simplicité de plusieurs empereurs romains. — Rollin. 99
47. Mort de l'empereur Maximin et de son fils. — Chateaubriand. 100
48. Mort de l'empereur Maximin et de son fils. — (*Suite*). Chateaubriand 100
49. L'empire romain et l'anarchie militaire. — Bossuet. 101
50. L'empire romain, affaibli par les discordes, est menacé par les barbares. — Bossuet. 101
51. Du partage de l'empire romain. — Bossuet. . . . 102
52. Juste sévérité de Tacite. — Laharpe. 102
53. De l'instruction publique. — Rollin. 103
54. Le grammairien dans l'antiquité. — Laharpe. . . 104
55. Description d'un palais égyptien. — Bossuet. . . 104
56. Les jardins allemands. — Mme de Stael. 105
57. Montaigne. — De Ségur. 105
58. Comparaison entre les ruines de Sparte et celles d'Athènes. — Chateaubriand. 106
59. Des anecdotes. — Voltaire. 106
60. Les ruines de Lacédémone. — Chateaubriand. . . 107

FIN DE LA TABLE.

XI-17. — SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 001410546b

CE PA 2087
.E3R 1917
COO EDON, GEORGE RECUEIL GRAD
ACC# 1180540

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 09 07 17 0